PQ
296
P65
1913

ÉMILE POITEAU

QUELQUES ÉCRIVAINS DE CE TEMPS

HENRY BORDEAUX. — ÉMILE FAGUET. — PAUL DÉROULÈDE. — GEORGES CLÉMENCEAU. — JULES LEMAITRE. — JEAN AICARD. — RENÉ DOUMIC. — MAURICE MAETERLINCK. — RENÉ BAZIN. — OCTAVE MIRBEAU. — MAURICE BARRÈS. — HENRI DE RÉGNIER. — PIERRE LOTI. — JUDITH GAUTHIER. — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. — ADOLPHE BRISSON. — JEAN RICHEPIN. — HENRY BERNSTEIN, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXIII

QUELQUES ÉCRIVAINS

DE CE TEMPS

DU MÊME AUTEUR

Coups de Plume. Lethielleux, Paris, 10, rue Cassette.

Mosaïques et Nouvelles. Lethielleux, Paris.

Vers la Lumière, roman. Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

La Meilleure des Parts, roman. Bernard Grasset, Paris.

Pour paraître prochainement .

Rires et Sanglots, poèmes.

La Sève qui monte, roman.

ÉMILE POITEAU

QUELQUES ÉCRIVAINS DE CE TEMPS

HENRY BORDEAUX. — ÉMILE FAGUET. — PAUL DÉROULÈDE. — GEORGES CLÉMENCEAU. — JULES LEMAITRE. — JEAN AICARD. — RENÉ DOUMIC. — MAURICE MÆTERLINCK. — RENÉ BAZIN. — OCTAVE MIRBEAU. — MAURICE BARRÈS. — HENRY DE RÉGNIER. — PIERRE LOTI. — JUDITH GAUTIER. — PAUL ET VICTOR MARGUERITTE. — ADOLPHE BRISSON. — JEAN RICHEPIN. — HENRY BERNSTEIN, ETC.

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXIII

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PQ
2296
P65
1915

DÉDICACE

A mon excellent ami B. G.,

en témoignage de reconnaissante

sympathie.

« Deux lettres... Deux initiales... C'est mystérieux », dira le lecteur. — Mais qu'importe ce mystère, puisque notre amitié l'a depuis longtemps pénétré...

ÉMILE POITEAU.

QUELQUES ÉCRIVAINS DE CE TEMPS

MAURICE BARRÈS

Je viens de fermer un livre de Maurice Barrès, et le mot de Longin monte à ma mémoire : « Le sublime est le son que rend une grande âme... »

Barrès, en effet, est la synthèse d'un beau talent et d'un beau caractère. Il fait songer à ces hommes qui entrent dans la mêlée sociale, portant bien intact le lot héréditaire de leurs vertus et tenant leur talent comme un rayonnement; à ces hommes qui ne connaissent pour les combats de la vie ni désespoir, ni lassitude, qui ne savent pas plier leur conscience au seuil d'une préfecture ou du premier tyran venu, qui sont des fanatiques de l'indépendance et portent leur fierté comme une décoration.

A l'âge de huit ans, Maurice Barrès vit passer dans la grande rue de Charmes-sur-Moselle, son

village natal, les débris de l'armée française. Il vit passer des zouaves, des fantassins, des turcos, des cuirassiers, des chasseurs, des hussards, des artilleurs... tous nos héros de la défaite ! qui se traînaient confondus, sans pain et sans souliers, et qui marchaient muets, pâles, amaigris, éreintés, avec des trous dans les joues et de la haine plein le cœur. C'était comme un immense troupeau de soldats en guenilles et sans armes, sales et couverts de sang, criblés de balles et de coups de sabre, et que poussaient brutalement des cuirassiers prussiens.

Un jour on tenta un coup de force : la douleur et la rage firent partir les fusils !... Des coups de feu sortirent des fenêtres, des soupiraux, de derrière les haies, de partout. C'était noble, c'était sublime, mais c'était fou ! Les Allemands demeurèrent les plus forts. Leurs représailles furent horribles. Des paysans furent massacrés ; des fermes furent incendiées et le petit Maurice Barrès vit son père traîné comme otage pendant que son grand-père, brutalisé par les vainqueurs, achevait de mourir.

De telles impressions dans l'âme d'un enfant sont comme des fissures au flanc d'un rocher. Pour les effacer, c'est le rocher qu'il faut détruire.

La mémoire de Barrès déborde encore des visions de 1870, et son cœur porte toujours la plaie profonde que le deuil a creusée, que la rancune a ulcérée. Tant que Maurice Barrès aura un souffle de vie le patriotisme français aura une fleur de plus.

*
* *

Les années de collège laissent souvent de mauvais souvenirs et quand, à vingt ans, les yeux pleins du mirage de la vie, nous regardons en arrière jusque vers notre enfance, il nous semble qu'il y a comme du brouillard sur le chemin parcouru... quelque chose comme de la tristesse et de la vie perdue.

Maurice Barrès a dû ressentir cela plus douloureusement que d'autres, car son âme essentiellement indépendante a dû souffrir de la réclusion du collège de la Malgrange et de la férule des maîtres du lycée de Nancy. La vie réelle n'a dû commencer pour lui qu'avec la vie d'étudiant, lorsqu'il put, sans être inquiété ou puni par un surveillant d'étude, dévorer à son aise Flaubert et Montesquieu, et s'endormir en lisant à la lumière d'une chandelle un roman moderne.

Quand il arrive à Paris, le petit Maurice Barrès a déjà tracé le plan de sa vie. Il n'y a rien de flou ni d'incertain dans ses décisions : puisque sa famille veut qu'il soit magistrat, et comme la vie a des exigences matérielles, il fera son droit, c'est entendu; mais aux heures de loisir, il doublera cette vie-là d'une vie plus idéalisante, plus conforme aussi avec ses goûts et ses aspirations. Pendant que ses camarades, à la sortie des cours, se disperseront dans les cafés en fumant de grosses pipes bourrées jusqu'à la garde, ou dans les music-halls, il s'enfermera dans sa chambre avec

ses livres, sa plume, ses rêves et ses pensées... Devant les bustes de César et de Napoléon qu'il a placés sur sa table de travail, il échafaudera son œuvre. Sous le regard de ces grands hommes, professeurs d'énergie par excellence, il s'adonnenera à la culture intensive de son « moi ».

Leconte de Lisle et Anatole France encouragent de leur sympathie ses premiers efforts. Mais Maurice Barrès fait en vain antichambre chez les éditeurs. Conscient de sa valeur, froissé d'être éconduit avec les formules de politesse accoutumées, Maurice Barrès se redresse de toute la hauteur de son amour-propre et prend le parti de s'imprimer lui-même afin de pénétrer de force dans la forteresse des gens de lettres.

Les Taches d'encre que publie Maurice Barrès ont peu de lecteurs, mais elles révèlent le talent si personnel et si original du jeune littérateur. Bientôt *la Vie moderne*, *la Revue illustrée*, *la Revue des Lettres et des Arts* lui ouvrent leurs colonnes et Maurice Barrès y donne des pages fortement écrites. Le jeune écrivain, croyant à la solidité de sa pensée, a, sans modestie, taquiné la renommée : la renommée vient à lui et, quand il publie *Sous l'œil des Barbares*, *l'Homme libre*, on s'aperçoit que les lettres françaises comptent un talent nouveau qui a tout le parfum d'un printemps.

Le bon vent était dans sa voile. Maurice Barrès demeura au gouvernail. Jamais son étoile ne cessa de le guider jusqu'au seuil de l'Académie où il entra en 1906, en même temps qu'il était élu député du premier arrondissement de Paris.

*
* *

Quand il arriva dans la phalange des étudiants, Maurice Barrès était long et mince comme une barre de fer, mais il en avait la résistance.

Il connut, comme tout adolescent, cette phase critique où la sensibilité tourbillonne autour de la raison, où les passions font dans le cœur un tintamarre assourdissant et où les sens s'exaltent au contact de la vie, mais il ne devint jamais le désœuvré qui trouve les journées trop longues pour le travail et trop courtes pour les rires, ni le flâneur qui bâille avec la même aisance le matin que le soir. Ce passionné d'indépendance, ce mystique qui ne savait pas prier, « cet analyste perpétuel de son « moi », « cet analyste de sa propre mélancolie », comme l'appelle Bourget, monta dans la vie en foulant aux pieds la religion, en riant aux étoiles, mais en gardant toujours à son âme deux parapets inébranlables : la tradition et le souci de la dignité.

Il y a des esprits qui acceptent sans contrôle les principes de la famille. Il en est d'autres qui, plaçant leur idéal infiniment haut, trouvent sans cesse des imperfections dans la perfection humaine, et dans le dogme des quantités de fissures ouvertes à la critique. Ces esprits-là ont le doute méthodique de Descartes et ne consentent à admettre qu'après avoir contrôlé et démoli pierre à pierre. Au fond, ils ne sont nullement anarchistes. Ce sont tout simplement des esprits travaillés par

la passion d'un idéal, des âmes inquiètes de leur origine et de leur destinée, ballottées sans cesse entre la foi et la raison et qui, tôt ou tard, finissent par exhaler le grand aveu de Michelet : « Je ne peux me passer de Dieu ! »

L'éminent auteur de *Colette Baudoche* le proclamera un jour si sa conscience ne l'a déjà dit tout bas...

Maurice Barrès est né pour l'action. Il la désire, la cherche et la prend sous toutes ses formes. Souvent chez lui le politique, le penseur, le moraliste, l'écrivain et l'artiste luttent côte à côte. Tout le monde se souvient de sa courageuse attitude dans la seconde affaire Dreyfus : avant la naissance de *la Patrie française* et de *l'Action française*, avant le coup d'épaule des Jules Lemaître, des François Coppée et des Drumont, Maurice Barrès fut seul à tenir tête aux intellectuels dreyfusards. Il fit de la lumière où d'autres exploitaient les ténèbres... Tout le monde se souvient aussi de ce magistral plaidoyer qu'il fit pour les églises de France et pour nos clochers artistiques. — Notre cher maître doit certainement avoir inscrit dans sa profession de foi les deux vers de Brieux :

> S'il me vient un appel de ma terre natale,
> Soudain j'accours, pieux chanteur.

La tribune, le livre, le journal, Maurice Barrès a tout accaparé. Il l'a fait avec aisance, presque familièrement.

Pour tenir son rang dans la vie publique il s'est solidement campé dans les anciennes mœurs et dans l'ancienne France, il s'est fortement enraciné dans les vertus d'autrefois. Sa tactique de combat est celle des anciens féodaux : il n'attaque pas le premier, mais il défend sa citadelle fièrement, du haut du rempart. Il fatigue l'hostilité avec ses arguments irréfutables qu'il lance comme de la mitraille; et il repousse allègrement l'invasion ridicule des « petits messieurs » et des « aliborons » qui, pour aller au Progrès, montent sur le char branlant de la démocratie et ne s'aperçoivent pas qu'ils vont à reculons !...

Maurice Barrès possède un esprit très fertile, qui déborde de sève; mais il possède surtout une grande facilité d'assimilation. Quand il revient dans sa chère Lorraine, il contemple les vertes prairies « transfigurées par un rayon de lumière antique ». Mais il voit la nature avec d'autres yeux qu'un Sully-Prudhomme ou qu'un Paul Verlaine. Il ne s'emplit pas l'œil de beautés, par plaisir, pour tuer le temps, en jouisseur égoïste : il emmagasine ses impressions pour les transmettre à d'autres. Il étudie les âmes et met à nu le fond des cœurs pour connaître la vitalité de l'idée française et pouvoir, par exemple, dans une conférence sur *l'Alsace et la Lorraine* à *la Patrie française*, s'écrier en toute sincérité : « En vingt-cinq ans, l'Allemagne n'a pas su se faire aimer. La France, même malheureuse, inspire de l'amour. »

Quelque part, dans une page de jeunesse, Maurice Barrès a dit par la bouche de Sturel : « Et

nous, allons-nous déjà glisser sous la vie?... Nos études vont se terminer. Nous contenterons-nous d'exploiter nos titres universitaires? Serons-nous de simples utilités anonymes dans notre époque? Rangés, classés, désignés, laisserons-nous échoir à d'autres le dépôt de la force? »

Certes, Maurice Barrès n'a pas « glissé sous la vie ». Il a été et reste toujours un militant à la façon de Léon Daudet. Chaque fois qu'il y a un geste à faire, Maurice Barrès ne le laisse pas pour d'autres. Ce n'est pas un soldat; c'est un chef. Il lui faut toujours la première place. Il est gourmand des premières balles... Quand, au milieu de la valetaille du Palais-Bourbon, il dresse sa haute taille et défie les « primaires » qui prodiguent leur inutilité, il me semble revivre une page de l'énergie française que Barrès lui-même a écrite avec un jour de sa vie... — C'était à la sortie d'une réunion publique et contradictoire où Maurice Barrès avait cinglé ferme les sophismes de ses adversaires. On arrête ses chevaux, on renverse sa voiture; une foule immonde se l'arrache... Il est blessé, foulé aux pieds, roulé dans le ruisseau. Il se relève, disloqué, avec quelques centaines de contusions!... Mais l'âme n'est pas atteinte... Elle se retrouve, fière comme auparavant. Maurice Barrès ne perd pas son sang-froid: pendant que les apaches mettent le feu à la voiture, le jeune député allume paisiblement un cigare... — Décidément, Maurice Barrès est bien en France celui qui avait le droit d'écrire de si belles pages sur l'Energie française.

La République a laissé passer le moment de décorer l'auteur des *Déracinés*... Mais ce dernier, par son attitude et sa crânerie, s'est décoré lui-même tout le long de sa vie.

*
* *

Une jeune fille ravissante, à laquelle j'avais prêté *Colette Baudoche*, me disait dernièrement : « Barrès m'exalte ! » Et comme j'attardais mon regard dans ses jolis yeux noirs, je compris tout ce que cette déclaration exprimait dans sa concision. Ce qui exaltait cette enfant ce n'était pas le profil d'aigle du grand écrivain, ni ses cheveux lisses et raides retombant sur le col, ni son front osseux et fuyant, ni sa taille élancée; ni même son sourire courtois, ses yeux vifs et ardents... mais c'étaient les reflets de sa pensée.

Barrès est, en effet, un délicieux écrivain qui fait chanter les mots, un psychologue charmant qui connaît toutes les facettes du cœur, tous les recoins de l'âme, mais c'est surtout un cérébral. Pour l'auteur du *Jardin de Bérénice*, la phrase doit être une gerbe d'idées et dire avec splendeur de fortes pensées. Barrès est une sorte de Tacite moderne. Il martèle les idées en mots simples et concis et laisse souvent à la porte les enluminures du dessin. Ses livres ressemblent à ces escaliers en fer forgé qui sont jolis et rudes tout ensemble, sobres et riches, d'un dessin brusque et contourné,

d'une allure tourmentée, où les fioritures elles-mêmes sont solides et où les coups de marteau on laissé une empreinte durable.

Il y a des hommes de lettres qui, une fois la porte de la gloire enfoncée, font courir leur plume du 1er janvier au 31 décembre et qui, spéculant sur leur célébrité, amoncellent des tas de volumes sans couleur ni relief, qu'on peut ranger au rayon des livres bâclés. Il en est d'autres qui mettent toute leur joie à ciseler de jolies pages dont la musique est si caressante qu'elle fait pâmer les femmes, mais qui oublient de donner à ces pages coloriées la solide charpente de l'idée. Ce sont de jolies fleurs lorsqu'on les regarde, mais si on les respire on s'aperçoit qu'elles n'ont point de parfum. Barrès, moins soucieux de la popularité que d'avoir du génie, a façonné sa carrière comme Dieu l'univers. Il a mis dessous du roc et de la terre fertile, et, par-dessus, il a semé des fleurs... Les frondaisons du style agrémentent dans ses livres la noblesse de l'inspiration.

On peut reprocher à Barrès des teintes de romantisme, des aspirations indéfinies et indéfinissables portées quelquefois sur un style glacial et par des phrases heurtées, cadencées, comme si de temps en temps il y avait des points d'ankylose. On peut lui reprocher une perpétuelle nostalgie que sa plume traîne de page en page, certaines complications de syntaxe qu'il semble rechercher avec joie, mais on ne peut lui refuser d'être un analyste très délicat qui parle une langue aiguë et fluide à la manière de Stendhal.

Qu'il ait visé, comme certains critiques l'ont prétendu, à donner un pendant au *Contrat social* en écrivant *le Roman de l'Énergie nationale* et une chiquenaude à *l'Émile* par *les Amitiés françaises*, il n'en reste pas moins certain que Barrès a donné un coup d'épaule à la vie sociale. Ses livres, où il y a de l'amour, de l'enthousiasme, de l'énergie, ont porté du souffle et de l'espérance dans certains cœurs indécis et desséchés. Son patriotisme militant a réveillé beaucoup de consciences qui sommeillaient ou qui s'enlisaient dans de ridicules conceptions humanitaires. Ses efforts en faveur de la décentralisation ont donné une vive impulsion au régionalisme, et le cri d'alarme qu'il a jeté au milieu des plaines abandonnées a rassemblé beaucoup de déracinés qui avaient oublié de jeter un regard sur leurs avantages et les beautés de leur province.

Pour faire sa moisson de gloire Maurice Barrès n'a pas voulu suivre la multitude, mais la conduire. Pour s'attirer la faveur du public il n'a pas pris une âme de domestique ni consenti à faucher les élévations de son esprit.

Barrès s'est toujours souvenu que l'idée est faite pour planer et que chaque battement de ses ailes doit briser une erreur ou un préjugé. C'est pourquoi, dans son œuvre, il y a plus que du talent d'écrivain : il y a du souffle, de l'enthousiasme, cette fermeté et cet entrain que donnent les convictions. Chez Barrès la voix est chaude et puissante parce qu'elle prend ses expressions dans la noblesse du cœur, le style a de l'allure et

souvent de belles envolées parce qu'il transcrit toute une harmonie de sentiments.

Barrès a voulu l'action sous toutes ses formes. L'activité cérébrale ne lui a pas suffi : il a voulu affronter le tournoi politique et rompre en visière. Ce grand propriétaire d'idées, ce grand patriote, cet homme ardent et généreux est allé se noyer là-bas... tout au fond de la place de la Concorde, au milieu des déracinés sans valeur mais pleins d'appétit et d'orgueil que la province vomit tous les quatre ans sur Paris... Dans cette foule tumultueuse qu'enflamme l'amour des convictions négatives et du bien-être, notre grand ami Maurice Barrès me fait l'effet d'une magnifique perle tombée dans un tas de cailloux...

HENRY BORDEAUX

Hier, Henry Bordeaux était l'adolescent timide et rêveur qui grimpait le chemin de la vie, une plume à la main, et qui traçait son sillon dans l'espérance; aujourd'hui, il est l'homme de lettres estimé sur lequel la renommée laisse choir des étoiles; demain il sera de l'Académie française...

Ce jour-là ce sera une joie pour les amis des lettres, pour tous ceux qui aiment la musique des mots et la caresse des idées; mais ce sera une joie surtout pour ses intimes, pour ceux qui ont éprouvé les bienfaits de sa camaraderie, les douceurs de son amitié.

*
* *

Henry Bordeaux a maintenant quarante ans. C'est une physionomie très ouverte, très calme, où la franchise ne vieillit jamais.

Causeur ravissant, à la voix délicate et pre-

nante, sobre dans sa mise, sans coquetterie ni recherche, il est de ceux dont on peut dire :

Rien qu'à le regarder on lui devient ami.

Il porte le col droit, et cette ligne blanche égaie seule la sévérité du costume. Tous les trésors d'Henry Bordeaux sont drapés de modestie. Il n'aime ni l'éclat ni les chamarrures. Il sait que sa valeur et sa vigueur intellectuelle suffisent à l'imposer.

Jadis Henry Bordeaux portait dans les cheveux une ligne qui venait mourir sur la tempe gauche. Les années l'ont presque effacée. C'est maintenant un front d'automne...

L'œil est profond, très grand, sous un orbite bien dessiné. Le front est découvert, bien modelé, large et osseux. Les pommettes sont saillantes, le menton rasé, volontaire, énergique, et sa jolie moustache brune que l'écrivain relève très élégamment, à la manière des officiers, achève de donner à cette physionomie une allure martiale.

Toujours calme dans le succès, dédaigneux des injures qui s'égarent de son côté, Henry Bordeaux prend toute son allégresse dans l'effort. Il sait que la vie ne vaut que par l'action et qu'un homme doit vivre dans son milieu et par son milieu.

Catholique convaincu, patriote et terrien, il prend des racines profondes dans l'histoire de la Savoie, dans tout le passé qui fut grand parce qu'il eut pour trépied : Dieu, la patrie, la famille. Il doit souvent redire la phrase qu'il mettait

sur les lèvres d'un de ses personnages : « Je supporte mal un monde qui rapetisse ce que nous admirons et persifle nos enthousiasmes. »

Comme l'a dit Amédée Britsch, Henry Bordeaux n'écrit « ni en amuseur, ni en baladin ». Il a conscience de la mission sociale de l'écrivain.

*
* *

L'hérédité morale pèse sur les cœurs comme l'hérédité physique sur les corps. Elle ennoblit ou elle tue. — Pour Henry Bordeaux l'hérédité morale plonge au sein de vies simples mais sublimes. Petit-fils de magistrats savoisiens, porte-drapeau d'un nom respecté et chéri des montagnards, Henry Bordeaux reçut un sang puissant et généreux. Il grandit, ferme et droit, respirant « avec volupté l'air natal », et se formant une âme forte et sereine, avec des convictions et des douceurs... un peu comme la Savoie elle-même, avec ses montagnes inébranlables et ses vallées enchanteresses. Il comprit très jeune la pureté du ciel, les cimes neigeuses des Alpes, le miroir des grands lacs. Il aima la Savoie, sa petite patrie, comme on aime une fiancée à vingt ans. Il la trouva plus belle que toutes les autres, et bientôt la joie du cœur déborda sur les lèvres : un jour, toute frémissante dans le souffle du vent, sa muse se mit à chanter les choses de la campagne, les montagnes, les bois et les eaux, les champs, les jardins et les fleurs... Et dans les vers que les lèvres du poète

exhalaient, c'était tout son cœur qui passait.

A dix-huit ans Henry Bordeaux vient à Paris pour faire ses études de droit. Mais l'amour du berceau l'accompagne dans la capitale. La fièvre des boulevards ne peut atteindre la mansarde où, chaque soir, après les cours et les heures de bibliothèque, le jeune étudiant joue avec sa plume. Ce que décrit cette plume, ce n'est ni Paris et son luxe, ni sa fièvre et ses misères, ni ses femmes et ses splendeurs... Son inspiration, Henry Bordeaux l'a emmagasinée au fond de sa mémoire, et tout ce qu'il brode vient de la Savoie.

Il publie quelques nouvelles, quelques pages de critique littéraire qui sont remarquées, et en 1889 il est chargé de rédiger au *Petit Journal* la chronique de l'Exposition Universelle. Il s'en acquitte à merveille, et la Critique, si sévère et si dure souvent pour les jeunes, regarde avec bienveillance ce jeune homme presque imberbe, à la tenue simple mais impeccable, sans bagues ni chaîne de montre, qui a pour toute parure deux yeux très beaux qui fascinent et attachent.

Alors s'éveille dans le cœur d'Henry Bordeaux ce petit être espiègle et tourmentant qu'on a appelé le démon littéraire. Ecrire encore, écrire toujours, ciseler des phrases à coups d'idées, remuer des idées à l'aide de mots, mettre sur le papier les vibrations de la pensée, vivre et vibrer d'une vie intellectuelle, suave, intense... c'est désormais toute l'ambition du jeune homme.

Déjà *le Figaro*, *le Correspondant*, et *la Revue Blanche* accueillent sa copie. Emile Faguet l'en-

courage et l'envoie à la terrasse du café Vachette lier amitié avec René Boylesve, Hugues Rebell, Jean Moréas, Charles Maurras, Antoine Albalat, Jacques des Gachons... Et Henry Bordeaux est joyeux, car la gloire semble se lever, souriante, à l'aurore de ses vingt-six ans. — Puis, un beau jour, il revient définitivement au pays natal. Il sait qu'il y a là « un nom et un poste à garder, une tradition à continuer », et un chef de famille à remplacer.

Il se fait inscrire au barreau de Savoie, et la reconnaissance de ses concitoyens le charge bientôt de présider aux destinées de son village. Mais l'avocat et le maire conservent la plume pleine d'espérances du petit étudiant parisien, et cette plume fine, alerte, élégante, continue la moisson commencée ; les épis tombent successivement lourds et bien mûrs : *Sentiments et Idées de ce temps*, *les Ecrivains et les Mœurs*, *le Pays natal*, *la Voie sans retour*, *la Peur de vivre*, *le Lac noir*, *Vies intimes*, *la Petite Mademoiselle*, *Jeanne Michelin*, *les Roquevillard*, *Pèlerinages littéraires*, *etc.*

*
* *

Dans les études qu'il a consacrées à certaines personnalités littéraires comme Jules Lemaître, Pierre Loti, José-Maria de Heredia, Edouard Rod, Villiers de l'Isle-Adam, Costa de Beauregard, Henry Bordeaux laisse de côté tout ce qui sent le récit romanesque et la biographie d'état civil. Il ne jette

sur le papier ni des dates ni des détails de costumes, mais il verse de l'analyse très fine, très délicate, et une critique des plus pénétrantes. Il descend dans les sources obscures de la vie, dans le domaine des âmes, et dissèque les caractères. Ceux-ci retiennent seuls son attention. Henry Bordeaux estime que les hommes passent avec leurs beautés physiques ou leurs laideurs, mais que les idées demeurent. Il ne regarde pas la vie du dehors mais du dedans. Il se penche sur le cœur humain comme sur un labyrinthe immense où il n'y a d'autre issue que celle du devoir.

Quand on lit *Ames modernes*, *les Écrivains et les Mœurs*, *Vies intimes*, on constate que M. Henry Bordeaux possède un esprit très ferme, curieux et observateur, et qu'il mérite bien l'éloge que lui décernait M. Fernand Vandérem : « Il marche à vastes traits, procède par larges et vigoureuses esquisses : et le résultat de ce « faire » ample et résolu, ce sont des portraits nets, puissants et hautains, qui se détachent sans bavure en pleine lumière d'idéal et de vérité. »

Henry Bordeaux a tenu longtemps le sceptre de la critique à la *Revue hebdomadaire*, mais, comme le disait un jour Charles Maurras, il était « beaucoup plus aimé que craint ». Sa critique, en effet, est à base de sympathie. Il a ses amis, ses intimes, ses préférés, en littérature comme dans la vie privée ; mais s'il éprouve une grande joie à peindre sur des tons clairs ceux qui lui inspirent de l'admiration, il éprouve une véritable peine à draguer dans l'âme noire et marécageuse des au-

tres. Il préfère se taire au chapitre de ces derniers et ne parler que de ceux qu'il admire.

Le critique éminent, qui peut maintenant s'asseoir près d'Émile Faguet, de Jules Lemaître et de René Doumic, s'est révélé aussi comme un romancier de première lignée. A cette époque où les romanciers travaillent trop souvent, hélas ! à l'entreprise, pour le compte d'un journal à grand tirage et peuplent les feuilletons d'amours tragiques et violents ; à cette époque de pages risquées et lascives où les adultères passent comme de la petite monnaie courante, Henry Bordeaux heurte du front le chambranle de la porte des maisons où l'on tombe... son âme est trop grande pour passer. — Aux adultères, aux avortements, aux escroqueries Henry Bordeaux préfère l'union chaste dans un cadre, très vieux mais très solide, de traditions. Au réalisme d'égout où tout ce qui submerge est quand même bas, ignoble et trivial, il substitue les belles couleurs morales qui jettent un singulier éclat sur les pires rigueurs de l'existence.

On a reproché à Henry Bordeaux de trop fidèlement retracer parfois certaines étapes de la vie réelle, de peindre avec des couleurs trop vives, des tons trop crus, certaines pages de la vie moderne... Eh oui ! Mais qu'on ne demande pas à un romancier de talent comme Henry Bordeaux d'écrire des romans à l'usage exclusif des jeunes filles « sorties de pension » ou des propagandistes de la Bibliothèque Rose ! Dans le roman c'est de la vie qui passe, il ne faut pas l'oublier. Dans les romans d'Henry Bordeaux c'est de la vie tour à tour

grave, mélancolique, tumultueuse, encombrée par l'égoïsme, enlisée dans les détours du cœur, mais toujours vraie, toujours cinématographiée. En nous conviant à lire ses romans il semble que M. Bordeaux nous prend par la main pour faire une promenade dans le dédale du cœur humain. — Et c'est de la vie d'autant plus délicieuse que le dernier feuillet de ses romans se ferme toujours sur un horizon paisible, tout bosselé de souvenirs, plein des échos de la tradition, et qui s'illumine des teintes si douces de la vérité. Témoin ce dernier aperçu philosophique de *la Croisée des chemins :*

« Pascal, avec l'horizon familier, peut rassembler les siens, la vieille maison, le cimetière dont il distinguait l'enclos à l'abri de l'église, et il accepte sa vie naturellement enchaînée par le passé et par l'avenir, enchaînée comme toutes les vies humaines, car il n'y a pas d'hommes libres et c'est, avec la mort, la seule égalité. »

Et puis, il se trouve souvent que dans l'âme de ses héros il y a du sublime. Témoin : cet officier de *la Voie sans retour* qui porte sa jeunesse « comme un rosier une première rose » et qui refuse de souiller sa beauté ; ce Pierre Savernay de *la Petite Mademoiselle*, que l'amour empoigne et emporte sur le champ de la vie où, de toutes parts, souffle l'action ; ce Marcel Guibert qui, malheureux dans son amour, déçu dans ses espoirs, exalte son énergie, lui donne pour cadre l'aventure et le danger et va mourir en héros devant la casbah de Tinmimoun... pour rien, pour la gloire, pour la

France !... Témoin encore cette Mme Guibert qui a vu tomber autour d'elle, les uns après les autres, tous ceux qu'elle chérissait, qui berce son dernier enfant en priant, « immobile, semblable à une Niobé de marbre, suppliant le destin d'épargner son dernier enfant... » et qui profère lentement cette plainte, sans rage, avec fatigue et résignation : « Mon Dieu ! qui donc me fermera les yeux si vous me prenez ainsi tous mes enfants ?... »

*
* *

Henry Bordeaux n'est ni un sentimental ni un rêveur qui juxtapose des mots, en dilettante, pour l'agrément des sons qu'il leur fait rendre. C'est le peintre des intimités et des romans vécus. Il pénètre dans les choses et dans les âmes, et c'est pourquoi ses livres pourront servir de documents pour l'histoire sociale de notre temps.

L'illustre auteur de *la Peur de vivre* excelle dans les analyses détaillées et les inventaires du cœur humain. C'est un anatomiste remarquable. Ses phrases ne s'encombrent pas de mots inutiles, mais elles sont lourdes d'idées et témoignent d'un cerveau plein de sève.

Henry Bordeaux est depuis longtemps déjà à la croisée des chemins qui mènent à l'Académie française. Sa modestie, je le sais, s'effarouche de la perspective d'une auréole d'immortalité... Mais qu'il prenne garde : l'Académie pourrait bien l'inviter elle-même, comme jadis elle invitait Paul Bourget, et venir sans façon le prendre par la main...

HENRY MARET

Il n'a rien du gentleman moderne. Avec sa grande barbe blanche qui embroussaille tout le bas de la figure, ses cheveux lisses et très longs qui se détachent au-dessus d'un front large et sans rides, glissent le long des pariétaux et vont mourir derrière l'attache du cou en laissant percer la conque bien dessinée des oreilles, Henry Maret fait songer aux patriarches postdiluviens : Sem, Arphaxad et Noé...

Avec son port de tête quelque peu préhistorique, sa tête de « sauvage », comme il le dit en riant, Henry Maret est une sorte d'émigré dans notre civilisation. Il a vieilli et filé sa vie sans jamais songer à sacrifier à l'idole actuelle : la mode. Et cependant, malgré le convenu de l'attitude moderne, malgré l'uniforme des mentons glabres et des cheveux courts, personne ne songe à rire de cette tête puissante mais hirsute que la mode n'a pu niveler dans le schéma banal et commun.

Et cela vient de ce que les Français sont ainsi faits qu'ils préfèrent toujours les hommes de talent et d'énergie aux mannequins parfumés et pommadés.

Le port de tête d'Henry Maret est toute sa profession de foi... Il ne connaît pas plus la mode des idées que la mode du costume. Il déteste les couleurs politiques décalquées à coup de majorité irréfléchie ou imprévoyante, et les tyrannies si petites soient-elles.

Il n'accepte pas d'entrave à sa pensée. C'est un caractère. Quand il combat pour une idée qui lui plaît, il trouve insupportable que des opportunistes le tirent par la manche et lui disent tout bas : « Attendez !... Votre idée est excellente, mais ce n'est pas le moment de la lancer. »

Henry Maret estime que l'idée n'a pas de saison... parce qu'elle est de toutes les saisons... Il estime aussi que l'idée est comme la fleur : qu'importe sa couleur, pourvu qu'elle parfume !... C'est un éclectique, et un éclectique très clairvoyant.

Voilà pourquoi le fougueux polémiste du *Radical*, le républicain rouge sang de bœuf qui, pendant la Commune, signa dans *le Combat* avec Félix Pyat, au *Mot d'ordre* avec Millière, au *Tribun du peuple* avec Valentin Simond, au *Corsaire* avec Portalis, aux *Droits de l'homme* avec Rochefort, des articles passionnés, a écrit parfois au cours de sa carrière des articles d'une sagesse admirable et d'un bon sens parfait.

Malheureusement Henry Maret a eu un tort im-

mense : il a trop aimé la liberté... Venu avec de la générosité et de l'idéal dans un monde amolli, il a levé en vain tous les drapeaux de l'indépendance. En République, la liberté ne doit jamais descendre du fronton des édifices publics. Elle doit rester en l'air, loin de la réalité, au-dessus des masses... un peu comme un rêve et une promesse qu'on redore à chaque excursion politique.

Henry Maret a oublié que le mot *Liberté* est un peu chez nous comme le morceau de sucre dans la main d'un dresseur de chiens savants... C'est l'appât en perspective. Mais si un malheureux chien s'en approche de trop près, il reçoit un coup de fouet !...

*
* *

J'ai envie de rire quand je songe qu'Édouard Drumont et Henry Maret, pendant leur jeunesse, ont tous deux été employés à l'Hôtel de Ville de Paris.

Édouard Drumont et Henry Maret bureaucrates !... Cela me paraît un inexplicable mystère.

La première qualité d'un bon bureaucrate c'est la malléabilité. Un bon bureaucrate doit avoir la souplesse d'un acrobate qui pirouette au-dessus de cuves de teintures de trente-six mille nuances, et la conscience sinueuse, déformable, compressible, tout à fait caoutchoutée... capable même de s'allonger jusqu'aux limites de l'inconscience. Or, Drumont et Henry Maret sont deux vieux rhuma-

tisants : ils n'ont jamais su faire les pirouettes exigées, et leur échine est toujours restée ankylosée. La perspective d'une décoration ou le poids des menaces n'ont jamais réussi à les faire courber.

Les hommes intelligents, fiers, actifs, indépendants comme Henry Maret ne peuvent pas être paperassiers... Aussi le stage du jeune fonctionnaire à l'Hôtel de Ville fut de courte durée. Le jeune homme fit comme le loup de la fable : il préféra les incertitudes du lendemain au collier trop serré, l'effort et la lutte pour la vie au rond de cuir bien rembourré de gages. Il reprit son indépendance. La littérature ouvrait un large champ à son activité cérébrale. Il s'y lança avec joie.

Mais, en apercevant la gloire éblouissante au bout de sa carrière, le jeune écrivain oubliait de mesurer la distance qui l'en séparait... Il connut toutes les souffrances de la bohême artistique. Il porte au Théâtre-Français un drame en trois actes et en vers, *la Reine Vierge*. La pièce est refusée. Il la traîne jusqu'à l'Odéon... Elle est reçue. A ce moment Baudelaire et Champfleury le font entrer à la *Revue internationale*, où on lui confie la chronique musicale, puis à *l'Illustration* où, sous le titre *Tour du Monde parisien*, il publie des études très littéraires, fort spirituelles.

Alors commence pour le jeune écrivain cette période de travail et de succès que connaissent tous les hommes de lettres qui ont du talent et de l'originalité.

Henry Maret écrit successivement au *Charivari*, à *l'Opinion nationale*, au *Courrier d'Arcachon*, à

la Presse libre, à *la Réforme*, au *Rappel*, etc...

Entre temps, il publie un volume de nouvelles : *les Compagnons de la Marjolaine;* une comédie en deux actes : *le Baiser de la reine;* un drame historique : *la Guerre d'Amérique; les Pieuvres.*

Je relisais dernièrement ces œuvres — actuellement, hélas ! oubliées dans l'arrière-boutique des libraires — j'y ai retrouvé l'écrivain délicat, à la plume aiguisée qui larde madame la Société. Toutefois, à cette époque, Henry Maret avait pour la République française l'admiration et l'enthousiasme que les amoureux ont pour leurs maîtresses... je sais qu'à présent le beau vieillard est revenu de son emballement et de ses illusions de jeunesse... Pour Henry Maret comme pour tant d'autres on peut dire que les convictions actuelles ont pour socle les désillusions d'hier.

Dans un livre paru chez Juven et intitulé *la Justice* l'illustre polémiste a fait justice... des injustices de la justice. Il l'a fait aussi avec une rancune bien justifiée, car il a été plus d'une fois locataire des prisons françaises...

Quand les Versaillais prirent Paris, Henry Maret se réfugia en Belgique. Un communard le dénonce... On l'arrête et on le ramène à la Conciergerie. Bientôt on le transfère à Versailles, et le 21 septembre 1871 il comparaît avec Henri Rochefort devant le conseil de guerre qui prononce contre les prévenus une peine bien lourde : cinq ans de réclusion ! A peine rendu à la liberté, l'incorrigible Henry Maret publie dans *la Lanterne* un article si agressif qu'on le renvoie villégiaturer pendant deux mois

dans les corridors humides de Sainte-Pélagie. Pauvre cher Henry Maret !

*
* *

Henry Maret fut élu député en 1885 à la fois sur la liste de la Seine et du Cher où il se présentait comme candidat radical.

Ses électeurs lui renouvelèrent successivement son mandat en 1889, en 1893, 1898 et 1902. Il a donc eu le temps de connaître le monde politique et l'occasion de faire le tour d'une quantité de ministères. Or la cuisine gouvernementale lui a donné des nausées... Il se guérit maintenant par une cure de bon sens...

Aujourd'hui Henry Maret écrit encore dans les journaux, mais il s'est retiré de la vie publique. Il s'est souvenu que le diable vieillissant se fit ermite... Il vit un peu hors cadre, loin des honneurs et du bruit des foules. C'est le vieillard paisible qui garde sur sa rétine l'empreinte des divers aspects de la société traversée, le vieillard que la vie a éprouvé et rendu philosophe, l'anticlérical farouche qui commence à s'effaroucher de la propagande anticléricale moderne, l'ex-espiègle que l'expérience a rendu sage, l'ancien fanatique de la démocratie que la démocratie a aigri...

Tout jeune, Henry Maret avait du rêve et de l'espérance plein le cœur ; il n'a maintenant qu'une énorme pile de désillusions. Ce philosophe pince-sans-rire a écrit jadis : « Ce ne sont pas les prêtres qui font les religions ; ils se contentent de les

exploiter. » Je crois qu'aujourd'hui il rééditerait volontiers sa phrase, en modifiant un peu... comme ceci : « Ce ne sont pas les républicains qui font la République ; ils se contentent de l'exploiter. »

Oh ! comme elles sont amusantes ces boutades d'un désabusé : « Les lois sont comme les proverbes : on en trouve toujours un qui justifie la violation de l'autre ! ... » Et qu'ils sont bien donnés ces coups de plume qui claquent comme des coups de trique sur les tables de la loi : « Nous vivons dans notre Code comme ces pauvres chevaux qui vivent dans les mines et qui s'imaginent qu'il n'y a pas d'autre soleil que la lampe qui les éclaire !... »

Et ce philosophe gouailleur, à l'ironie fine et mordante, à l'esprit primesautier et bien français, à la plume vive, alerte, qui tranche carrément au vif des questions ; ce railleur de la société qui s'efforce d'extraire la vérité de l'exemple des événements sans cesse bouleversés et sans cesse renouvelés, en arrive à reconnaître que « tout le talent du monde ne vaut pas en politique un grain de bon sens ».

Sur le soir de sa vie, il embrasse d'un seul coup la distance qui sépare la réalité d'aujourd'hui des espoirs d'hier ; et ce doux « sauvage », qui hier encore se réclamait des vieilles barbes de 48, déplore la fissure immense qui existe entre les principes et les hommes qui les appliquent...

Combien, comme Henry Maret, pivotent toute leur vie autour d'une chimère qu'ils prennent pour l'idéal et finissent par mourir, assagis, attristés, repentants, dans le vieux lit de la tradition !...

FRANÇOIS FABIÉ

C'est un grand nom dans le monde des lettres. Mais c'est surtout un grand poète du cœur, qui se souvient de son pays natal comme on se souvient de sa mère et qui chante son berceau dans la plupart de ses livres : *Vers la maison*, *les Voix rustiques*, *le Clocher*, *la Bonne Terre*, etc...

Là-bas, dans le Rouergue, François Fabié est depuis longtemps une gloire de clocher. Il est admiré des délicats et des lettrés, mais il est véritablement chéri par les vieux paysans qui l'ont connu enfant, qui l'ont vu grandir et s'épanouir sous le soleil de la Renommée, qui l'ont entendu chanter les modestes villages dont on se détourne pour regarder du côté des grandes villes. Il est véritablement chéri par ces vieux laboureurs qu'il a chantés en des vers harmonieux, par ces vieux terriens,

Dont les pieds sont pris dans la glaise natale
Comme les ceps tordus que la colline étale,

Qui regardent passer courant vers l'horizon
La tribu des errants que le destin charrie
Comme l'herbe séchée et la feuille flétrie
Que promènent les vents de l'arrière-saison.

*
* *

François Fabié est né à Durenque, dans l'Aveyron, en 1846. Son enfance s'est écoulée en des journées paisibles, loin de la fièvre des grandes villes, dans le cadre des beautés agrestes. — Lorsque vint l'adolescence, lorsqu'il fallut chercher une route définitive au milieu des carrières innombrables qui s'offrent à l'activité humaine, François Fabié quitta en pleurant sa terre natale. Il promena un long regard d'amour sur le clocher de Durenque, sur les pâturages qui se couvraient d'un joli manteau vert comme de l'espérance, sur les sillons entr'ouverts sous l'effort des bœufs et qui gardaient, avec la sueur des paysans, le secret de la moisson prochaine... Puis il partit... — Mais dans le brouhaha des grandes villes sa paupière abrita toujours les douces visions de l'enfance et son cœur recéla obstinément l'amour du pauvre clocher natal.

François Fabié fut successivement élève de l'École de Cluny, professeur en province, puis au lycée Charlemagne, puis directeur de l'école Colbert. Il connut des honneurs de toute sorte. Mais cette vie publique cache une vie privée plus douce, plus harmonieuse : étant né poète, François Fabié exhala des chants très purs qu'inspira toujours

l'amour du pays natal. Artiste de la plume et de la pensée il a su, aux charmes du rythme, de l'image et de la couleur, joindre toujours la splendeur toute simple mais toute vraie de l'émotion. En jetant un regard d'ensemble sur son œuvre poétique, on pourrait lui dire ce que le bon poète Achille Paysant disait un jour à André Lemoyne :

Vos vers lumineux et précis
N'ont jamais eu d'autres soucis
Que de chanter à la française :
Notre langue aime à parler clair.

*
* *

Chaque année, François Fabié retourne au pays natal. Il va revoir les vieux chaumes qu'il a connus, les visages ridés des vieux de là-bas ; il va s'agenouiller sur les tertres gazonnés où dorment pour toujours ceux qui bercèrent son enfance... Chaque année il refait ce voyage. Et c'est pour lui comme un vieux pèlerinage.

Un jour il revint plus attristé que de coutume. Sa muse endeuillée lui arracha du cœur le cri du déraciné. Il écrivit en songeant à la maison natale :

Je te regrette, humble masure
Que zèbre une large fissure,
Où font leurs nids les moineaux francs.

Le lendemain, il achevait la confession :

Depuis plus de trente ans je refais ce voyage
Tous les ans à pareille époque; et tous les ans,
Le même jour au même endroit — sans que ni l'âge,
Ni l'amitié, ni l'art aux appels caressants
Aient pu diminuer le regret que je sens —
Je pleure en quittant mon village.

Comme l'a très justement dit Ernest-Charles, François Fabié est un « paysan devenu professeur et demeuré paysan ». C'est le bon artiste qui sait faire tressaillir les âmes affinées, le poète qui donne à l'humanité le pain du rêve et qui, par son art élégant, enchante les plus délicats. C'est le poète de terroir qui a vécu près de sa terre, et qui, reconnaissant, lui fait une grande part dans son œuvre. C'est le poète qui chante son vieux pays, son passé et sa race et qui dit aux jeunes villageois que tente la grande ville : Oh ! ne quittez pas

Les sources des prés, les belles sources fraîches
Qu'entoure un cadre vert de mousse ou de cresson
Et qui sortent du sol par de petites brèches,
Sans bruit, sans même une chanson,
. . . . . .
Reflètent le ciel bleu, le nuage, la branche
Berçant en ses rameaux le nid plein d'oisillons,
Et le myosotis qui par grappe se penche
Sur le seuil sombre des grillons !

François Fabié a connu ces « Déracinés » dont parle Maurice Barrès. Il les a vus par milliers quitter la charrue et chercher en ville un bonheur illusoire. Il les a vus déserter l'humble chaume, où

la vie est modeste mais le pain assuré, pour atteindre une fortune qui de loin paraît toute proche mais n'est souvent qu'un rêve impossible à atteindre, qui fait sourire la veille mais fait pleurer le lendemain.

Il a connu ces pauvres paysans qui firent comme lui, qui vinrent à Paris pour atteindre la gloire mais qui, moins bien doués et moins heureux, finirent par mourir lamentablement sur un lit d'hôpital. Il a connu ces gars solides et trapus, tout pleins de muscles, bien charpentés, forts comme des chênes, que la grande ville a saignés petit à petit et qui n'ont gardé, comme souvenir de leur vigueur lointaine, qu'une ossature puissante mais sans muscles pour la mouvoir... Alors son cœur a souffert. De ses lèvres le cri d'indignation a jailli ; l'anathème est tombé :

Ah ! malédiction sur vous, cités ogresses,
Mangeuses de cœurs chauds et de jeunes tendresses,
Qui dépeuplez nos champs de beaux semeurs de blé !
Quand donc un laboureur aux géantes charrues
Fera-t-il des sillons larges comme des rues
Sur votre granit écroulé !

Puis il s'est retourné vers les vieux de là-bas qui sont restés fidèles à la glèbe, qui sont demeurés solides au poste pour défendre le passé, pour soutenir les traditions, pour faire refleurir la terre et en prolonger le culte chez les descendants. Il leur a dit :

Restez sur le sillon où chante l'alouette,
Paysans, et chantez comme elle en travaillant !

La ville rend le corps lâche et l'âme inquiète :
Le sol fait l'esprit fort et fait le bras vaillant !

Dans une superbe allocution prononcée le 29 mai 1910, à la Sorbonne, Jean Aicard disait : « Chantons nos terres natales, qui ne demandent qu'à être aimées. Le caractère propre de chaque province va s'effaçant de jour en jour. Un monde industriel change sous nos yeux les mœurs locales. Les costumes régionaux se perdent, presque méprisés. Les vieux usages, les plus touchants, les plus sacrés, s'en vont comme les dialectes. C'est le grand soir de l'esprit provincial. Evoquons, dans ce crépuscule, les légendes et les figures de nos pères... »

François Fabié a suivi ce conseil avant qu'il fût donné. Il a aimé son vieux pays du Rouergue comme Henry Bordeaux a chéri sa Savoie, René Bazin son Anjou, Maurice Barrès sa Lorraine. En chantant sa terre natale c'est la terre de France qu'il a chantée. Il l'a chantée à pleine voix, mais il l'a chantée en artiste, en artiste ému. Son œuvre est saine et pure, car l'inspiration fut élevée.

Il semble que François Fabié sentit mieux qu'un autre les douceurs de la vie des champs parce qu'il les connut tout enfant, et que plus tard sa profession l'en écarta souvent. Comme disait un de mes amis :

Pour aimer son pays il faut l'avoir quitté,
Car on sent mieux alors ses attraits, sa beauté.
Les choses d'ici-bas se voient mieux à distance,
Et l'amour du pays s'allume par l'absence...

ÉMILE FAGUET

Jules Lemaître disait un jour de Faguet : « Je vois en lui une des pensées par qui les choses sont le plus profondément comprises et le moins déformées ; une pensée calme, incroyablement lucide, d'une pénétration sereine... » — Jugement d'ami et critique de bienveillance ! dirait Georges Ohnet. Non. Jules Lemaître n'a péché ni par culte d'amitié, ni par excès de complaisance. Il a tout simplement défini d'une façon claire et concise l'un des plus grands talents contemporains, un de ces talents qui s'imposent par leur vigueur et leur originalité, en dépit de leurs négligences à l'égard de la Renommée... Il n'est certainement pas d'écrivain moins respectueux de la mode que ne l'est Faguet. Or, par un singulier caprice de la destinée, il n'en est pas à l'heure actuelle qui soit à la fois plus célèbre et plus à la mode. Il semble vraiment en tout ceci, en ce qu'on pourrait appeler en matière de psychologie sociale et avec une

légère pointe d'ironie *le cas Faguet*, que le bon goût français prenne un peu sa revanche au détriment de ces littérateurs modernes que traînent à leur remorque des revues illustrées complaisantes ou... financières, de ces littérateurs en mal de réclame, qui se font photographier de face et de profil par les reporters d'*Excelsior*, de *Je sais tout* et tutti quanti !...

Émile Faguet est maintenant académicien, professeur en Sorbonne, un des critiques français le plus goûtés, le mieux écoutés. Il aurait le droit de se rengorger à la manière d'un vieux rentier qui a économisé sou par sou et qui déclare avec un très légitime amour-propre : « Je suis riche, mais j'ai travaillé pendant toute ma vie ; je n'ai pas volé ma situation, je vous l'assure ! » Emile Faguet est riche de gloire. Il pourrait dire avec une légitime fierté : « Cette renommée-là, je l'ai édifiée au jour le jour, ligne par ligne, à force de travail et de constance. » Mais il n'a même pas ce ver tige des grandeurs, ce petit frisson d'orgueil qu'on lui pardonnerait bien certainement. Il demeure dans la gloire ce qu'il fut toujours dans l'effort : un homme simple, obstiné dans sa simplicité, heureux de sa simplicité, n'acceptant que le luxe de l'esprit et le raffinement de la pensée.

M. C. Lecigne raconte sur Émile Faguet cet épisode intéressant : « Je me souviens qu'un jour nous étions quelques-uns à attendre dans les couloirs de la Sorbonne l'ouverture des examens de licence. Nous causions en cercle des victoires et des défaites possibles, quand un gros monsieur

s'approcha de nous. Une bonne figure de provincial, une redingote d'une fraîcheur relative, un peu râpée aux coudes et luisante sur les revers, une voix haute, légèrement criarde... Celui qui nous parlait avait l'air d'un paysan distingué, d'un de ces laboureurs de village qu'on rencontre parfois à la Sorbonne au moment des examens et qui viennent là comme pour prêter main-forte au candidat qui est leur espérance. Un huissier ouvrit la porte de la salle et appela : « Monsieur Faguet ! » C'était lui ; et nous avions failli prendre pour un villageois en voyage le grand homme, le professeur illustre qui ne portait d'auréole que dans notre imagination. »

Emile Faguet a échappé au nivellement de l'Université. Il a gardé son originalité jusque dans ce qu'on pourrait appeler : les attitudes officielles.

*
* *

Un critique vétilleur d'une revue générale de Bruxelles trouvait dernièrement que la *Revue Générale* se diminuait en acceptant les chroniques de M. Faguet, qu'il qualifiait sans plus de façon d' « insupportable polygraphe » ! Rien que cela !... M. Faguet a dû rire sous cape. Il aurait pu répondre à l'importun : « Vraiment, monsieur, vous m'étonnez. Tout le monde me dit qu'à l'inverse de beaucoup de mes contemporains, dont vous êtes peut-être, je n'écris jamais pour ne rien dire et que mes deux grandes qualités sont la clarté et la précision. » Il aurait pu ajouter : « Quant à l'épithète

d' « insupportable », je la mérite sans nul doute puisque vous me la donnez. Toutefois je me permets de vous faire remarquer que mes concitoyens doivent être des gens bien tolérants ou bien mal avisés puisque, tout insupportable que je sois, mes livres s'enlèvent par milliers chaque année... »

Insupportable polygraphe ! Ce n'est certainement pas l'avis des lecteurs du *Gaulois*, de *la Croix*, du *Soleil*, de la *Revue des Deux Mondes*, de *la Renaissance latine* et de tant d'autres journaux et revues où Émile Faguet prodigue sa verve incomparable , son aimable ironie, son esprit primesautier, ses réflexions très judicieuses sur les hommes et les événements et qui apparaissent à tous autant de grains de bon sens jetés dans le champ immense de la bêtise humaine.

Émile Faguet a le talent de traiter les plus graves questions comme en se jouant. Alphonse Séché le disait un jour : « Il est « primesautier par « tempérament » et garde toujours, même dans les discussions les plus philosophiques, les plus graves, les plus ardues, un petit air négligé qu'il porte avec aisance et distinction. » Son style, en dehors de ses qualités essentielles de clarté et de précision, a ce je ne sais quoi de léger, de coquet, de parisien, de fin, de subtil, de pittoresque aussi qui attire comme une source d'eau vive et chantante. Emile Faguet est un ironiste plein d'esprit comme Anatole France, mais il est moins combatif que ce dernier, finement moqueur. Il met dans ses phrases ce petit grain de sel, ce petit rien d'esprit satirique qui stigmatise sans en avoir l'air comme

une spirituelle réflexion de gavroche. Dieu sait, par exemple, combien les critiques et les professeurs de littérature ont étudié avec passion l'œuvre de Voltaire. Dieu sait combien de pages on a écrites sur ce grand révolutionnaire d'idées que nos républicains d'aujourd'hui mettraient volontiers en niche, qu'ils admirent et encensent comme un précurseur, bien qu'il ait écrit à Tabareau en février 1769 : « Le peuple sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin... » Or, ne lisez pas les dissertations à perte de vue des Nisard, Villemain, Lanson, Petit de Julleville et autres. Mais ouvrez *le Dix-huitième Siècle* d'Emile Faguet, et vous trouverez de Voltaire une définition succincte et lumineuse : « Ce grand esprit, c'est un chaos d'idées claires. »

Insupportable polygraphe ! Oh ! non. Disons plutôt, en dépit du néologisme, délicieux pantographe qui juge avec pénétration, avec une étonnante lucidité, les idées et les hommes. Émile Faguet est un peu dans la vie le monsieur de la police secrète qui passe dans la rue, inaperçu, comme un bourgeois paisible, mais qui observe le monde qui s'agite autour de lui et qui, rentré chez lui, dénonce les paradoxes de notre vie sociale. « Gouverner, écrivait-il dernièrement, est un art et suppose une science ; et voilà le peuple gouverné par des gens n'ayant ni science ni art, et qu'on a choisis précisément parce qu'ils n'en avaient pas et sur cette garantie qu'ils n'en avaient point. »

Émile Faguet a beaucoup d'esprit. Tout le monde

le sait. Mais il a surtout la formule juste, le mot bref bien approprié, le mot qui fixe l'idée, le coup de crayon qui donne le relief voulu. Lisez cette définition de l'Académie : « C'est une bonne maison. On y pousse la confraternité jusqu'à la fraternité, ce qui est peut-être réaliser l'identité des contradictoires. » Lisez encore cette conclusion très sage de l'article qu'il donnait hier à la *Revue française* et intitulé *De l'Antipatriotisme :* « Le malheur, pour les antipatriotes, c'est que la France semble être le seul pays où leurs doctrines soient relativement en faveur; ou tout au moins, c'est qu'aucun peuple ascendant ne se montre disposé à accueillir les doctrines antipatriotiques. Or, pour que les patries disparussent il faudrait que, non pas les peuples vaincus, mais les peuples vainqueurs abandonnassent l'idée de patrie. Sinon, non seulement il n'y a rien de fait; mais il n'y a rien de commencé. » Quelquefois, il faut bien le reconnaître, Emile Faguet donne un coup de crayon un peu dur. Ce coup de crayon-là ressemble terriblement à un coup de lancette et l'esprit du critique s'aiguise sur la renommée de quelques littérateurs comme Paul Adam, dont M. Faguet disait un jour : « On écrit comme cela en seconde, et l'on n'a pas le prix de style !... »

*
* *

Émile Faguet jette à tout vent son esprit et son bon sens avec les multitudes d'articles qu'il donne aux journaux et aux revues.

Il écrit tout cela au jet de plume, au hasard des journées, sur une table de café ou sur la banquette d'un wagon. L'article de journal n'est qu'un délassement pour Émile Faguet, une sorte de vacance intellectuelle, une heureuse récréation pendant laquelle il rit en toute franchise et devient le blagueur intarissable de la société.

Mais il ne faut pas oublier que si M. Faguet sait être tour à tour, avec une merveilleuse souplesse, critique, philosophe, moraliste, sociologue, il garde sa véritable originalité, sa réelle puissance pour la dissection des idées. Émile Faguet n'est pas le critique globe-trotter qui va interviewer les écrivains, fouiller leur vie privée, les interroger sur leurs goûts et leurs habitudes, inspecter leur domicile, photographier ce dernier depuis la cave jusqu'au grenier, pour forger un livre avec des dialogues et des photographies... Mieux que cela : Émile Faguet est avant tout, suivant la belle expression de Jules Lemaître, un « descripteur d'intelligences ». « Votre critique, lui disait Émile Ollivier en le recevant à l'Académie française, n'est pas une dissection, c'est une évocation : elle ouvre les tombes des morts illustres, les ramène au milieu de nous, nous les fait voir et entendre ; elle n'insiste pas sur ce qui d'eux a été périssable : leur personne ; elle retient ce qui ne périra pas : leur pensée. » — De fait, M. Faguet néglige ceux qu'on pourrait appeler « artistes en belles phrases » pour les écrivains penseurs. Il dédaigne les assembleurs de mots, les stylistes charmeurs, mais légers, qui ont le talent de savoir bien écrire mais

qui n'ont pas le mérite de nous amener à bien penser. Il aime au contraire les esprits profonds qui pénètrent les grandes questions et fouillent les cerveaux des grands écrivains pour en extraire des pensées fécondes. Qu'importe, à son avis, « une vive et amusante pluie d'étincelles » si ce n'est pas un « flambeau sur le chemin de l'humanité... »

On a dit, par jalousie ou par ahurissement, devant les productions illimitées d'Emile Faguet, que ce dernier traitait de tous les sujets superficiellement et sans bien les connaître. Rien n'est plus faux. Rien n'est plus injuste. Emile Faguet, avant de commencer un article de critique, lit d'abord tous les livres de l'auteur visé, tout ce qu'on a écrit sur cet auteur... Au cours de sa lecture il prend des notes, jette sur le papier les réflexions qui lui viennent en passant... Tout cela est systématiquement divisé, classé, rangé par colonnes et par cases sur une grande feuille de papier. Émile Faguet travaille à la vieille façon de Sainte-Beuve et de Taine. Un article de critique est pour M. Faguet une véritable composition de bénédictin, un vrai travail de conscience. Le jour où cet écrivain prendra sa retraite — s'il la prend jamais ! — il ne pourra pas dire comme Francisque Sarcey : « Quel bonheur !... Je vais donc lire enfin tous les livres dont j'ai fait le compte rendu. » Emile Faguet a lu scupuleusement tous les livres dont il parle. Il les a lus, les a fouillés, et nul ne peut contester cette affirmation inscrite en tête de ses *Études sur le dix-neuvième siècle :* « Ce livre

a été écrit avec une sincérité et une franchise de critique dont je compte ne jamais me départir. »

*
* *

Depuis quelques années, Émile Faguet s'est tourné avec complaisance vers le marais fangeux de la politique et des questions sociales. Sa fantaisie s'est donné libre cours dans l'immense désert des travaux parlementaires. Les aperçus qu'il nous donne sur la société actuelle sont des plus amusants. — Mais depuis quelque temps, ses réflexions ont quelque chose d'amer, de douloureux même. Les solutions que M. Faguet propose aux crises du temps présent se résument toutes dans les synthèses éternelles du bon sens. Il aperçoit de tous côtés des contradictions, au cœur même des lois, des libertés proclamées en principe mais étouffées en fait, d'éternelles impasses ouvertes à d'éternelles utopies.

Dans les *Études contemporaines* qu'il publie en ce moment, Émile Faguet passe en revue toutes les organisations publiques. Il arrive à cette désolante constatation qu'elles sont confiées à des gens que rien n'a préparés aux fonctions qu'ils occupent. Il arrive aussi à cette épouvantable certitude que la démocratie ne supporte pas les hommes supérieurs...

Pour peu que M. Émile Faguet continue ses investigations dans les labyrinthes du régime actuel, il nous reviendra certainement avec plu-

sieurs in-folio débordant d'esprit, d'ironie et de logique...

Bon voyage, monsieur Faguet ! Et comme disait la vieille chanson du passeur : « Vous allez voir de beaux pays, mais aussi de bien drôles de gens !... »

PAUL DÉROULÈDE

Il est grand par la taille, plus grand par sa fierté. Il fut grand dans l'épreuve comme dans les triomphes. Jamais il n'abdiqua pour une douleur morale.

Ambitieux de gloire et non d'argent, il adore la bataille, le pavois, les grands coups téméraires. Il a les allures d'un chef et ressemble à quelque chevalier du treizième siècle empêtré dans la phraséologie des rhéteurs du vingtième siècle et la robe à queue de la Démocratie.

Dans l'exil, il souffrit de ces mille tortures qui déchirent les cœurs et désolent les âmes, mais il souffrit avec orgueil. Quand on lui serrait la main, là-bas, par delà Roncevaux, et qu'on lui portait quelques fleurs de France, il serrait la gerbe avec tendresse, comme s'il avait tenu un bijou venant de sa mère... Et le cœur du poète exhalait sa réponse en mettant de grosses larmes tout le long de ses joues. Pauvre Déroulède !

Et maintenant, attristé, fatigué, silencieux, incompris peut-être, il vieillit solitaire au cœur même de la France, comme un chef blessé qui rêve toujours aux espoirs de revanche, toujours prêt à claironner le beau couplet de ses vingt ans :

Je ne suis pas de ceux qui, le poing sur la hanche,
Aux efforts du pays ne joindront que leur voix...

*
* *

Ceux qui ne connaissent Déroulède que d'après des photographies, ceux qui ne l'ont pas vu dans l'intimité, se le représentent volontiers sous l'aspect d'un grand diable sanglé dans une redingote très longue et fort évasée dans le bas, une espèce de vieux grognard moderne qui a toujours sur les lèvres les grands mots de *Patrie*, *Devoir*, *Honneur*, qui clame sur les foules des couplets sanguinaires, que grisent l'odeur de la poudre et le sifflement des balles, et qui court au danger, le bras tendu, le nez au vent...

En réalité, Déroulède est le meilleur des hommes, le plus doux des poètes, le plus sûr des amis. Quand il vous accueille dans l'intimité de son *home*, son œil clair s'illumine de douceurs imprévues. — Il ressemble aux acteurs qui, le même jour, changent tour à tour et de masques et d'atours. Chez Paul Déroulède le don Juan des foules devient pour les amis le don Juan du cœur. Il fait songer à ces officiers de panache qui, dans les revues et défilés, sont fiers comme Artaban et

qui, le soir, rentrés chez eux, fument leur pipe en pantoufles au fond de leur cuisine.

Déroulède était né poète. La vie en a fait un soldat. Après Frœschviller, après que la déroute a jeté sur la France de grandes taches de sang, que la honte a éclaboussé nos âmes, Déroulède se met en route.

Alors commence pour l'ancien abonné de la Comédie-Française, pour le poète à l'œil bleu, plein de rêves et de chimères, une marche à l'ennemi qui a des teintes d'épopée. Il fait les premiers pas comme sous-lieutenant de mobiles; mais bientôt la rage l'empoigne : il fait le coup de feu comme un simple troupier. Puis, immobilisé au camp de Châlons avec les officiers préposés à la garde de Paris, Déroulède s'émeut... Demeurer en arrière, à l'abri, loin des balles, quand là-bas, sur le front, nos petits soldats tombent comme des mouches... Jamais ! — Le jeune officier sort du rang. Il s'avance vers le chef de bataillon qui commande le 3e zouaves :

— Mon commandant, voulez-vous de moi pour porter le sac ? Je m'engage chez vous.

Le commandant Hervé regarde ce grand diable à la fière tournure, qui a une poigne de colosse et de beaux yeux d'enfant. Un frisson de bonheur lui passe sur le cœur, car cette voix sincère est celle d'un héros :

— C'est bien, mon ami. Vous tracerez la route qui mène à la frontière !

... Et Paul Déroulède l'a parcouru ce chemin lamentable qui devait le mener plus loin que la

frontière... en une ville prussienne où l'on se montrait en riant les prisonniers français. Il souffrit de la faim et du froid dans les forteresses qui le tinrent captif. Il pleura bien souvent, tout seul, pendant la nuit, en songeant à la France, au drapeau, à la honte; mais même dans la souffrance, même aux yeux des vainqueurs, il écrivit les plus beaux vers peut-être que son cœur lui dicta :

Ma cocarde a les trois couleurs,
Les trois couleurs de ma patrie.
Le sang l'a bien un peu rougie;
La poudre bien un peu noircie;
Mais elle est encore bien jolie,
Ma cocarde des jours meilleurs.

*
* *

Il y a des heures où les plus belles destinées sombrent comme dans un gouffre. Déroulède a connu cette heure-là... — Il était aimé, chéri, couvert de gloire. Il avait su réunir dans la vie la dragonne et la lyre. Quand le cœur saignait, la muse consolait en se souvenant en vers des fuites affolées, des cadavres écrasés, des villages incendiés, de cet instant terrible où

L'armée en désarroi commençait la retraite.
Et la neige montait, froide, jusqu'aux genoux.

L'image « du poète de la revanche » pendait au mur de tous les foyers. Les journaux à grand tirage reproduisaient à l'envi la silhouette du « grand

patriote ». Les mouleurs en plâtre faisaient du poète-soldat de jolies figurines que les petits Savoyards vendaient au coin des rues. Comme aux beaux jours du premier Empire, on prenait son masque pour ornementer les tabatières, les broches, les objets d'art... Déroulède avait aimé la France. Pour elle, en 70, il avait affronté la mort... La France se souvenait en lui jetant à pleines mains la popularité.

Aux alentours de 1888 on trouvait dans les maisons de la campagne, dans les estaminets, sur les murs des salles de réunions, deux portraits placés côte à côte, à la place d'honneur : celui du général Boulanger et celui de Déroulède. Malheureusement ces deux hommes, derrière lesquels on voyait poindre l'espoir, tombèrent en pleine ascension. Chez Boulanger la raison ne sut point juguler les désespoirs du cœur. Celle qu'il aimait étant morte, le général se suicida sur sa tombe au cimetière d'Ixelles. Quant à Déroulède, qui avait fait un beau rêve pour redorer la France, il eut le malheur, sur le boulevard de Reuilly, de saisir hâtivement la bride d'un cheval qui portait un général... La Haute-Cour s'interposa à temps entre Déroulède et l'Elysée, et le cher poète qui souffrait déjà de voir son rêve effondré, se vit exclu de France pour dix longues années. — On sait le reste : la retraite à Saint-Sébastien, la grâce du président de la République, le fier refus du proscrit, la loi d'amnistie du 2 novembre 1905, le retour en France, l'accueil enthousiaste du peuple de Paris, le délire d'une journée... puis le der-

nier sursaut et la dernière bataille : les élections de 1906... le grand « lâchage » des électeurs de la Charente... et enfin la désillusion du poète et sa retraite définitive.

La postérité se souviendra, jugera, regrettera peut-être... — Ce qui est certain, c'est que si Déroulède nous avait menés au danger, il aurait été le premier à le heurter de front. On a ri de Déroulède ; on a voulu voir en lui un successeur de Don Quichotte, mais, au moins, comme le disait un jour un ouvrier qui sortait de la salle Charras où Déroulède venait de prendre la parole : « Si celui-là nous entraînait quelque part, il serait le premier à se faire casser la g... ! »

Et maintenant encore, si la France jetait un cri de douleur sous une poussée étrangère, je suis bien sûr que Déroulède retrouverait son ardeur et ses jambes de vingt ans pour courir à la caserne et redire comme autrefois :

— Mon commandant, voulez-vous de moi pour porter le sac ?

Mais, pour l'instant, le poète sommeille comme un convalescent que la fièvre des passions a fatigué, que le brouhaha des foules a étourdi et que l'exil a brisé.

La page actuelle de sa vie peut se résumer par les trois derniers vers de son *Clairon :*

Alors le clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir...

GEORGES CLÉMENCEAU

Il est né à Mouilleron-en-Pareds, petit village Vendéen près de Fontenay-le-Comte. Mais s'il est vendéen d'origine il n'a dans le cœur aucun des souffles généreux des anciens chouans. — Son père était un vieux médecin de campagne à l'esprit très ouvert, mais au cœur rigide et plein de haine religieuse. C'était le type du campagnard jacobin, matérialiste, égoïste et misanthrope par conviction, mais philanthrope et républicain par système.

Georges Clémenceau n'a pas renié le sang paternel. Indépendant par essence, aimant avant tout la vie libre, la vie sans entrave, sans chef, sans obligation, la vie au bon plaisir, l'existence d'artiste qui vit au milieu des bibelots d'art, des écrivains et des gens d'esprit, Clémenceau n'a consenti au commerce des hommes que par ambition. S'il s'est penché parfois sur les plaies sociales, s'il s'est attardé par-ci par-là dans des meetings où pé-

rorent souvent de juvéniles orateurs, s'il s'est amusé au jeu des harangues républicaines, c'est parce qu'il rêvait de puissance et de domination. — Les hommes, avec leurs haines, leurs envies, leurs passions, ont toujours formé et formeront toujours un troupeau immense qu'on dirige et qu'on calme avec de grandes promesses politiques. Clémenceau le savait fort bien. Aussi fut-il longtemps le berger astucieux et flatteur, prêt à tous les mensonges, à toutes les pirouettes et à tous les subterfuges pour garder sa houlette.

Examinez bien cette tête de vieillard crâneur. Regardez avec attention ce front volontaire, osseux et dénudé, ces moustaches épaisses qui s'avancent sur des lèvres railleuses, ces sourcils embroussaillés qui s'agitent au-dessus d'orbites noyés d'ombre et au fond desquels flamboient des yeux malins et méchants. Détaillez cette physionomie puissante à certaines heures de lutte oratoire : le masque tout entier se transforme ; les muscles se tendent autour des yeux et de la bouche, accentuant le relief des pommettes et des maxillaires ; entre les lèvres crispées les mots partent et sifflent comme des balles ; les phrases tombent acérées et cinglantes. Devant la tribune encombrée de papiers et de documents, Clémenceau rappelle quelque lointaine silhouette de Bismarck... Il y a de l'énigme derrière ce front volontaire, mais il y a surtout de l'ambition, une ambition démesurée, un désir de domination absolue.

Clémenceau a toujours eu sur les lèvres les grands mots sonores, les périodes ampoulées, avec

lesquels on berne les foules. Il disait un jour, dans la chaleur d'une discussion : « Oui, gloire aux pays où l'on parle, honte aux pays où l'on se tait. Si c'est le régime de discussion que vous croyez flétrir sous le nom de *parlementarisme*, sachez-le, c'est le régime représentatif lui-même, c'est la République sur qui vous osez porter la main ! » Clémenceau a toujours péroré contre les iniquités et les tyrannies. Il n'a jamais cessé de parader comme un grand prêtre de la religion républicaine. Mais je suis bien certain que dans le calme de l'alcôve, le soir, il a dû plus d'une fois se regarder en riant dans un miroir et se dire à lui-même : « Vieux farceur, va !... »

*
* *

C'est un vrai labyrinthe que la vie de Clémenceau. On s'y perd, tant il y eut de phases, d'apparentes vocations, d'incidents, de prises d'armes, de défections subites, de rôles politiques, d'attitudes, de gestes, de secousses, d'irrégularités, de rosseries et de bouffonneries parfois...

Encore étudiant en médecine, Clémenceau prodigue sa verve batailleuse dans des feuilles d'avant-garde : *le Travail*, *la Jeune France*, *la Libre Pensée*, etc... Le 24 février 1862, il se fait arrêter par la police impériale et va réfléchir pendant deux mois dans les cachots de Mazas. En 1865, il soutient sa thèse de doctorat sur *la Génération des éléments anatomiques*. Puis, avide de

liberté, d'aventures et de renommée, ne voulant pas comme son père, en Vendée, vieillir dans l'humble profession médicale, il s'embarque pour l'Amérique. Alors les tenailles de la vie se font sentir. Clémenceau s'aperçoit que l'existence n'est pas qu'une course folle vers les rêves bleus et qu'avant de songer aux chimères il faut penser à l'estomac... Dans les environs de New-York, on lui offre une chaire de professeur de littérature française. Il l'accepte. Mais bientôt il se fiance à une jeune Américaine, Mlle Mary Plummer, et rentre en France.

A ce moment, de graves événements secouent la patrie. La guerre nous entraîne vers le désastre. Une fièvre insurmontable s'empare des esprits... On est prêt à acclamer le premier audacieux qui se lèvera et parlera de défense, de revanche. Puis, tout à coup, le gouvernement de la Défense nationale est proclamé et constitué. Étienne Arago désigne son ami Clémenceau pour la mairie de Montmartre. Le nouveau « nanti » déploie alors une activité fébrile et emploie ses grandes qualités d'organisateur au profit des réfugiés et des institutions purement laïques. En reconnaissance, les électeurs républicains l'envoient siéger à l'Assemblée nationale. Mais le séjour de Clémenceau à l'Assemblée de Bordeaux est de courte durée. Le jeune député apprend que l'anarchie menace la capitale : il rentre aussitôt à Paris.

On connaît assez mal le rôle de Clémenceau pendant la Commune. On lui a imputé le meurtre des généraux Lecomte et Clément Thomas, char-

gés de désarmer Montmartre. Clémenceau a toujours protesté énergiquement, prétendant au contraire qu'il avait essayé d'éviter cet assassinat, mais en vain, ayant été prévenu au dernier moment de ce qui se passait au Château-Rouge. « Vers quatre heures et demie, a-t-il dit, le capitaine Mayer accourut et m'apprit que le général Clément Thomas avait été arrêté, qu'il avait été conduit ainsi que le général Lecomte à la maison de la rue des Rosiers et qu'ils allaient être fusillés si je n'intervenais au plus vite. Je m'élançai dans la rue, en compagnie du capitaine Mayer et de deux autres personnes. J'escaladai la butte en courant. J'arrivai trop tard... »

On ne sait la vérité sur cette triste journée, sur ce drame épouvantable de la rue des Rosiers. La saura-t-on jamais ? Tout ce qui paraît certain, c'est que Clémenceau, en politicien rusé, qui cherche à émerger au-dessus des époques troublées, s'est ingénié à n'être ni le complice des révolutionnaires, ni le défenseur avoué des malheureux généraux.

Que Clémenceau se proclame innocent, c'est dans l'ordre naturel. Qu'il se sente absolument innocent, c'est plus problématique. Mais, en tout cas, pour la conscience populaire, la mémoire de Clémenceau est encore rougie du sang des deux martyrs de la Commune.

Il est probable que les républicains bon teint de Montmartre n'eurent pour leur maire ni blâme, ni rancune, car au mois de juillet 1871, Clémenceau est réélu au Conseil municipal. Il siège à

l'extrême-gauche et devient successivement secrétaire, vice-président, puis président de cette assemblée. Le 26 février 1876, il est nommé député. Tout de suite il se pose en adversaire du gouvernement et réclame, dans un discours retentissant, l'amnistie en faveur des condamnés de la Commune.

*
* *

Au parlement, Clémenceau n'a cessé de harceler les hommes du gouvernement. Pendant vingt-cinq ans, il fut le farouche leader qui fit culbuter les ministères les uns après les autres.

On se souvient de la charge à fond qu'il fit contre MM. de Freycinet et Jules Ferry, à propos de la question d'Égypte et de l'expédition du Tonkin. « Pourquoi donc, s'écriait-il, aventurer 500 millions dans des expéditions lointaines, quand nous avons notre outillage industriel à créer, quand nous manquons d'écoles, de chemins vicinaux ! Pour refaire la France vaincue, on ne doit pas gaspiller son sang et son or, dans d'inutiles entreprises. »

Pendant vingt-cinq ans, Clémenceau nous réserve de ces harangues nerveuses, pleines d'âcreté et d'ironie. Pendant vingt-cinq ans, il s'exhibe sans relâche à la tribune française. Quand il ne fait pas de l'escrime pour une idée, il fait la guerre à des adversaires irréductibles. Et alors il crible ses ennemis de mots durs, de phrases serrées, de traits mordants, d'ironie mauvaise.

Les républicains le considéraient comme le symbole du citoyen austère et intègre. Ils rêvaient de lui confier les rênes du gouvernement... Mais soudain surviennent les grandes crises du Boulangisme et du Panamisme. On s'aperçoit vite que Clémenceau a des relations louches et qu'il traîne à sa remorque toute une bande de juifs. Des bruits très graves courent avec persistance. On enquête. Clémenceau tient tête à l'orage. Il monte à la tribune au milieu d'un silence glacial et fait sa propre apologie. Mais Déroulède, le désignant du doigt s'écrie : « Il y a trois choses que l'on redoute en vous : votre épée, votre pistolet, votre langue. Eh bien ! moi, je brave les trois et je vous nomme. » — Alors Clémenceau s'effondre. Son auréole pâlit. Le 28 août 1893, il n'est plus réélu député.

Chassé du tremplin politique. Clémenceau s'occupe vaguement de littérature et combat par la presse et le livre. Il donne des articles au *Journal*, au *Figaro*, à *l'Écho de Paris*, à *la Dépêche de Toulouse*. Puis, voulant un journal bien à lui, où il puisse émettre ses idées sans aucune restriction, il fonde *la Justice*. Ceux qui, par hasard, ont collectionné ou découpé certaines séries de ce journal pourront relire avec intérêt les pages vigoureuses signées « Clémenceau ».

Entre temps, Georges Clémenceau publie *le Grand Pan* et *les Plus Forts*, livres étranges dans leur conception et dans leur ordonnance, pleins de rêveries de sociologue, de visions et d'impressions de matérialiste athée.

Le Grand Pan n'est en somme qu'un chant d'admiration pour la science et pour l'esprit humain libérateur de la souffrance, vainqueur de la matière. Et, comme si Clémenceau, à bout de souffle, n'avait pu achever son chant enthousiaste, le livre se termine par des pages sur *Ibsen* et sur *l'Ennemi du peuple*. En somme on peut dire de ce livre : *Desinit in piscem...*

Dans *les Plus Forts*, Clémenceau peint les féroces instincts des bêtes de proie modernes, écrasant les travailleurs et les poitrinaires des usines. La conclusion qui se dégage est très claire : dans la société moderne il y a quelques privilégiés stupides qui se nourrissent du sang des déshérités intelligents. La thèse, comme on le voit, est tout anarchique.

Plus tard, Clémenceau publie *Au fil des jours*, *les Embuscades de la vie*, mauvais assemblage de souvenirs, de critiques, de pochades, à travers lesquels passe tout un souffle de matérialisme. Puis il donne à la Renaissance : *le Voile du bonheur*, œuvre d'imagination maladive, dans laquelle on voit un mandarin chinois aveugle, qui préfère rester aveugle et garder ses illusions sur le monde extérieur que de supporter la tristesse des révélations de la vie. Cette pièce, franchement ridicule, que M. Pons vient de mettre en musique et que Mme Hatto vient de créer à l'Opéra-Comique, n'eut pas de succès, malgré le talent du grand Gémier. Et ce fut justice. Le bon goût français se venge toujours des originalités extravagantes.

En somme, Clémenceau ne fut qu'un littérateur de sous-ordre. Dans vingt ans, on parlera peut-être encore de Clémenceau orateur, de Clémenceau ministre, mais on ne parlera certainement plus du *Grand Pan*, ni du *Voile du bonheur*.

Clémenceau est né ironiste et batailleur. Il lui faut la lutte et l'action, l'atmosphère enfiévrée des réunions publiques, le jet continu des objections et des répliques, l'émotion des incidents, le choc des duels parlementaire... L'affaire Dreyfus lui offrit un jour l'occasion de reparaître et de jouer un rôle sur la scène politique. *Le Figaro* commençait à publier le dossier Scheurer-Kestner. A *l'Aurore*, à côté d'Urbain Gohier, Clémenceau réclame la révision. Le 13 janvier 1898, Émile Zola écrit dans *l'Aurore* le fameux « *J'accuse* »... Clémenceau, après lui, attaque tour à tour l'armée et la magistrature. Au lendemain de la disparition de Félix Faure, Clémenceau mène campagne en faveur de Loubet. Puis, à la suite d'un malentendu avec Urbain Gohier, il quitte *l'Aurore* et fonde un journal hebdomadaire : *le Bloc*, dans lequel il continue de semer ses idées révolutionnaires. Enfin, en 1903, il est élu sénateur du Var et va, triomphant, s'asseoir au Luxembourg.

Grandi à nouveau, ayant reconquis son influence, il rentre à la direction politique de *l'Aurore* où il exerce cette fois une autorité absolue. Puis, sous les gouvernements de Combes et de Rouvier, il prévoit les difficultés que fera surgir la loi de séparation des Églises d'avec l'État. Il manœuvre avec l'habileté d'un vieux renard pour faire triom-

pher ses idées et grimper au pouvoir... — On sait le reste : son arrivée subite au gouvernail, les graves difficultés de son avènement, la catastrophe de Courrières, les troubles et les grèves, la mort du lieutenant Lautours, les pirouettes et les arlequinades de ce vieillard qui, pour demeurer à la fois dictateur et ami du peuple, se présente en chapeau rond et en veston devant les grévistes et va, le soir, en gibus, habit et cravate blanche, sabler le champagne dans quelque dîner fin ou quelque banquet politique.

Quand il arriva au ministère, Clémenceau était vieilli, fatigué, Il ne lui restait qu'un âpre désir de domination. Un jour il s'empêtra dans le gigantesque filet de la politique. On lui fit un croc-en-jambe... Il tomba en jetant un dernier ricanement.

*
* *

Depuis qu'il est déchu, Clémenceau se console en lançant de temps à autre quelques boutades, en flirtant tantôt avec la majorité et tantôt souriant à la minorité, tantôt aussi en s'évadant du champ politique pour aller rêver sous quelque ciel plus pur. L'an dernier, les journaux n'annonçaient-ils pas que Clémenceau faisait en Amérique une tournée triomphale et qu'il donnait une série de conférences devant l'élite de la société argentine ?

Et maintenant, son rôle est-il terminé ? Ce n'est pas probable. Cet homme sent la révolution et il

se pourrait fort bien qu'il remonte à l'orchestre quelque jour pour mener la ronde finale.

Car l'homme est toujours l'homme, et la gloire l'enivre,
Et de son sot orgueil telle est l'intensité
Qu'il le pousse souvent jusqu'à la cruauté.

*
* *

La postérité pourra juger sévèrement Clémenceau. Il a passé les trois quarts de sa vie à critiquer les mœurs et à attaquer les hommes, à blaguer ses contemporains et à faire des charges à fond contre les ministères en s'appuyant d'un côté sur les Droits de l'homme, de l'autre sur la Révolution. Il a débiné, critiqué, affiché comme pas un son mépris des potentats. Il a proclamé en toute occasion sa haine de l'injustice... Mais au fond du cœur il a toujours eu le secret désir de parvenir aux honneurs et de s'installer en maître sur les ruines qu'il amoncelait. Toute sa vie, il a désiré la gloire éphémère du pouvoir. Les honneurs, il les a connus à force d'efforts et de lutte désespérée; mais alors on a vu le Clémenceau de jadis, le « tombeur de ministères », l'ex-avocat de toutes les misères sociales, l'homme qui prêchait la pitié aux forts, courber tout sous son joug... On l'a vu sous son véritable jour, dominer froidement, cyniquement, comme un dictateur, en supprimant tout ce qui pouvait le gêner.

Clémenceau n'a pas, comme Bismarck, ensanglanté l'histoire; mais il a toute sa vie fait la

guerre aux idées sans lesquelles il est impossible à une nation de vivre, à une race de durer.

Comme Bismarck, Clémenceau a été un chancelier de fer. Ses coups ont été foudroyants. Son règne fut néfaste.

JULES LEMAITRE

N'allez pas trouver Jules Lemaître au lever de l'aurore. Vous le dérangeriez énormément. Comme il le disait un jour à un visiteur : « Excusez-moi, mais je suis un gros paresseux et j'adore les grasses matinées. » Mais allez le voir un peu plus tard, à l'heure de la flânerie en pantoufles et vous vivrez des heures de ravissante intimité. La voix du maître est douce et chantante. Elle s'égrène lentement, avec calme au contact de certains mots violents, de certaines citations, nuançant toutes les phrases comme s'il s'agissait d'une partition délicate. Derrière la moustache qui recouvre une lèvre très fine, les mots tombent un à un, clairs comme des notes de musique, martelés tour à tour du geste et de la voix. Et, par-dessus tout cela, les yeux jettent des éclairs rapides, malicieux, éblouissants d'esprit, de finesse et d'ironie.

Jules Lemaître charme en faisant penser. Il est

érudit, mais en outre attrayant, fort attachant. Il sait réunir des qualités en apparence opposées : l'abondance des idées, une dialectique serrée, et la musique de la phrase. Je l'ai souvent entendu dans des réunions littéraires ou politiques. Je l'ai entendu après ou avant d'autres orateurs. Chaque fois je l'ai admiré, chaque fois je l'ai préféré à tous ses collègues réunis. Il est inimitable pour exprimer clairement une pensée profonde et nous permettre d'en mesurer en quelques secondes toute l'étendue. Que voulez-vous ? La parole humaine est universelle ; mais le talent de s'en servir varie avec les individus. Donnez à vingt musiciens vingt violons absolument semblables, fabriqués avec les mêmes éléments et capables de rendre les mêmes sons, il y aura toujours un violon qui rendra des sons plus parfaits que ses voisins... Tant il est vrai que c'est le doigté qui fait le son et le génie qui fait l'homme.

*
* *

Tout jeune encore, professeur au Havre, Jules Lemaître publie un recueil de poèmes intitulé *les Médaillons*. C'est le premier pas vers la gloire, le premier coup d'aile vers la renommée... Hélas ! l'effort a été grand, peut-être ; mais l'œuvre est bien pâle... Le souffle poétique expire presque à chaque page. Jamais on n'aurait prédit alors au jeune auteur le vol majestueux qu'il devait accomplir quelque vingt ans plus tard. — On trouve dans

son livre des poèmes de pauvre inspiration et de mauvais goût comme celui-ci :

Qui ne la connaissait, hélas !
Aux bons endroits du boule-Miche ?
Mon Dieu ! comme elle parlait gras
Et buvait sec, la pauvre biche !
O Nini,
N, i, ni,
C'est fini.
Elle n'avait jamais un sou,
Elle était franche et facile,
On l'appelait Nini voyou.
« Encore une étoile qui file. »

Le livre est d'un débutant qui ne connaît encore rien de la vie, qui ne s'est penché que sur des âmes de bohêmes sans couleur ni relief, et qui se figure avoir entrevu la société à travers les mœurs libidineuses et les allures un peu canailles du quartier latin. Mais, derrière les pages, on devine cependant un esprit assez curieux, malheureusement bridé par l'esprit universitaire, contraint de tous côtés par des règles et des principes qu'il n'ose ni condamner ni approuver. Sous des apparences de frivolité, Jules Lemaître garde cependant ce qu'il appelle lui-même « une âme vieille-France ». Et cette âme vibre tout à coup entre les feuillets d'un nouveau livre... Les muses lascives de Montmartre qui ont un moment tourbillonné autour du jeune écrivain et lui ont inspiré *les Médaillons* font place cette fois aux jolies muses des champs... Le livre est beau comme un miroir limpide et le chant harmonieux comme le son d'un luth :

La campagne de chez nous
A le charme intime.
Point de paysages fous,
Point d'horreur sublime !
Mais des prés moelleux aux pieds,
Petits bois, petits sentiers,
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.

Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.
Ici plus d'un travailleur,
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bons sens libre et railleur
De la vieille France !

Le hasard, ou plutôt les nécessités de la vie, ont poussé Jules Lemaître dans l'Université. Il y vit et demeure pour le plus grand bien de celle-ci. — On apprend à ses cours l'amour de la clarté et du sublime, de la simplicité et de la grandeur. On y apprend, par cœur et sur exemple, des leçons d'énergie. Ses confrères l'admirent, ses élèves l'adorent. Le jeune maître sait, sans négliger les études classiques — bases essentielles à la formation des intelligences, — sortir du cadre banal des programmes universitaires pour conduire un peu ses élèves parmi les jardins fleuris de la littérature contemporaine. Si j'en crois même Hugues Le Roux, un de ses anciens élèves qui s'est fait aujourd'hui un nom dans le monde des lettres, aux classes de Jules Lemaître on lisait à la fois Boileau et Flaubert, Bossuet et Leconte de Lisle,

Racine et Rollinat, Corneille et Jean Richepin.

Les cours de Jules Lemaître ne sont pas fatigants comme le sont la plupart des cours. Le maître sait les rendre intéressants. Aussi les étudiants s'y pressent en foule. A Besançon comme à Grenoble il fait pleurer d'envie ses collègues qui répètent devant des bancs vides les leçons qu'ils ont apprises dans des manuels. — Malheureusement l'Université est pour un esprit fier et indépendant ce que la caserne est pour le soldat... On n'y demeure plus dès qu'on en peut sortir...

L'occasion pour Jules Lemaître s'offre bientôt. — Déjà, pendant les loisirs que lui laissait l'enseignement, il avait publié plusieurs essais de critique où, dans une éloquence naturelle, on devinait une grande sûreté de vue et de jugement. En 1884, quelques articles retentissants sur Renan, Zola, Huysmans, Georges Ohnet, maintiennent définitivement sur lui l'attention des lettrés. Son éloge est dans tous les journaux et dans toutes les revues. Grisé, ébloui, soulevé par le succès, Jules Lemaître quitte sans regret l'enseignement et s'adonne tout entier à la littérature. Alors commence cette série ininterrompue de succès et d'œuvres fortes qui s'appellent : *Sérénus*, *Myrrha*, *les Rois*, *le Député Leveau*, *Révoltée*, *Mariage blanc*, *Flipote*, *le Pardon*, etc...

Le roman, la poésie, le théâtre, la tribune, la critique, Jules Lemaître essaie tout, et chaque essai est un coup de maître. La gloire, l'estime, le triomphe, la renommée universelle, rien ne manque à l'heureux écrivain ; et cependant, avec

la même simplicité que François Coppée, il se retourne toujours avec amour vers le passé. Il se souvient avec émotion de son vieux père, modeste maître d'école dans un petit village du Loiret. Il se souvient de l'humble maison qui l'a vu naître, des gens de là-bas penchés silencieux vers la terre. Loin d'en rougir, comme font les parvenus modernes, il les enveloppe d'une infinie tendresse. Il les aime malgré la différence entre leurs habits à côtes de velours et sa redingote aux palmes vertes, et s'écrie comme un enfant fidèle et reconnaissant : « Que voulez-vous ? Je suis campagnard et j'ai gardé l'âme paysanne. J'aime ma Sologne et, dans mon humble village, la maison paternelle pleine de souvenirs. C'est là que je vais quand Paris m'ennuie et que je sens le besoin d'un peu plus de liberté, d'air et de lumière. »

*
* *

Comme tous les gens de valeur, Jules Lemaître a des admirateurs et des détracteurs. Ceux-ci sont peut-être aussi nombreux que ceux-là... Mais c'est une gloire encore pour l'auteur du *Pardon*, car les détracteurs se recrutent souvent parmi les envieux qui ragent de ne pouvoir atteindre aussi haut dans le domaine de la pensée. S'attaquer à une œuvre aussi belle, aussi forte que celle de Jules Lemaître, c'est faire comme Xerxès qui, dans sa fureur extravagante, faisait fouetter la mer ! C'est folie, en somme... C'est oublier que les pygmées n'enchaînent pas les géants...

Jules Lemaître est un des rares critiques contemporains qui vit en dehors de tout système et de tout groupement. Les doctrines, il les examine en éclectique. Les auteurs, il les analyse tour à tour, un à un, sincèrement, méticuleusement, laissant de côté recommandations ou sympathies. Il estime que le talent réel vaut mieux que les grands noms ou les réputations surfaites et que, parfois, il y a plus de génie dans la modestie que dans tout le tintamarre de la renommée. Il estime aussi qu'un beau talent doit être au service d'une belle pensée pour faire œuvre féconde, mais qu'un beau talent sans grandeur d'âme ne peut qu'amonceler des ruines... Il estime, par exemple, que Renan « a tué la joie, tué l'action, tué la paix de l'âme et la sécurité de la vie morale ». Il déteste ces écrivains qui s'inquiètent bien peu de l'œuvre féconde qu'ils doivent accomplir et ne désirent que les applaudissements de l'heure présente, l'engouement de la foule, le grand nombre d'éditions, la renommée en un mot, fût-ce au prix d'un scandale. Il déteste ces pornographes qui spéculent sur les mauvais instincts du lecteur. Il méprise Zola et ce qu'il appelle si justement son « épopée fangeuse ». Foncièrement Français, il déplore toutes ces innovations littéraires qui, en voulant abaisser le domaine de la pensée jusqu'au niveau du peuple de la rue, ne réussiront qu'à diminuer l'éclat des lettres françaises. Il voit à regret toutes ces créations de centres d'études, d'universités populaires, d'associations soi-disant littéraires qui ne s'affublent d'un beau manteau que pour mieux dissimuler un mau-

vais but politique. Il déplore aussi toutes ces introductions de littératures étrangères, anglaises, slaves ou belges, qui ne réussissent qu'à jeter sur nos chemins des lueurs vagues sous lesquelles on n'avance qu'en chancelant. Jules Lemaître a confiance dans le génie latin. Il ne comprend pas et n'admet pas toutes ces œuvres modernes que nous offrent les grands éditeurs-accapareurs, toutes ces œuvres flasques et sensuelles, reflets d'imaginations maladives, tous ces livres de détective, de fantasmagorie, de nerfs, de passion, de pitié illimitée pour tous les maux, de douleur, de rêve et d'utopie...

Il est amusant d'entendre Jules Lemaître nous parler de cet envahissement exotique. On sent qu'il y a là comme la rencontre de l'âme française et de l'âme étrangère...

*
* *

On me disait dernièrement : « Le talent de Jules Lemaître est incontestable. C'est un des plus purs de France. Mais je n'ai pas comme vous foi dans l'homme public. Je ne crois pas à la sincérité de ses idées. » Et l'on invoque toute la série des raisons archiconnues, redites et rabâchées tant de fois qu'elles peuvent désormais faire partie d'un petit catéchisme pratique à l'usage des détracteurs de Jules Lemaître. — « Lemaître, me disait-on, est aujourd'hui le plus pur des classiques. Il croit au génie latin. Or, quand il était

à l'École normale, il était enthousiaste à la fois du romantisme et d'Alexandre Dumas père. Il disait délibérément qu'il fallait « un courage presque cornélien pour s'enfermer avec Corneille, quand on est si bien dehors ». Il a été républicain longtemps, presque ardemment, puis nationaliste passionné, président de la ligue de la Patrie française... Aujourd'hui le voilà royaliste, défenseur de la tradition et de la monarchie. — N'est-ce point là le fait d'un homme qui n'a pas de conviction ou qui ignore à ce point le prix d'une idée qu'il se croit libre d'en changer sans tomber dans le mépris?... N'est-ce point aussi le fait d'un ambitieux qui désire s'approcher toujours plus près de la gloire et qui, pour arriver plus vite, change de doctrine comme on change de cheval de temps en temps en voyage, à des postes de relai? »

A cela je réponds que Jules Lemaître est avant tout une âme douce, délicate, infiniment tendre, une âme de dilettante qui voit les événements avec une sagesse ironique et railleuse, une âme que révoltent les iniquités sociales d'où qu'elles viennent, une conscience toujours en quête de vérité qui évolue fatalement vers un système meilleur — en espérance, sinon en fait — à mesure que les systèmes précédents ont fourni des preuves de désastre... Jules Lemaître a le septicisme des grands indépendants, ce septicisme inquiet et douloureux qui ne se contente pas d'un sourire voltairien, mais qui avoue sa souffrance dans ses actes. Il ne croit plus aux illusions brèves de la vie, de la science et du progrès; mais il croit à

la nécessité d'une vie morale encadrée entre la conscience et le devoir.

*
* *

Depuis la débâcle du Nationalisme, Jules Lemaître est revenu à la littérature. Fatigué, découragé, il est rentré sous sa tente... Le pays perd un bras vaillant, mais les lettres françaises retrouvent avec lui un regain de vitalité.

Et puis... j'ai tort de dire que la patrie a perdu un bras vaillant. — Les admirables conférences sur Jean-Jacques Rousseau et sur Racine sont des livres d'action sociale, d'action féconde, des livres qu'on peut jeter dans la mêlée et que la haine stupide d'un détracteur sans valeur comme René Fauchois n'arrivera qu'à signaler au public et faire lire davantage.

Jules Lemaître est décidément un aristocrate du bon goût français. Quand viendra l'heure fatale — à laquelle, hélas ! les esprits les plus purs ne peuvent se soustraire — il pourra faire comme Ronsard qui priait sa garde-malade de l'éveiller s'il venait à délirer, de peur que sa bouche n'offensât cette belle langue française qu'il avait tant aimée...

JEAN AICARD

Il vient de franchir le cap de la soixantaine; mais son âme vibre encore comme au seuil de la vingtième année...

Il est né près de Toulon, au riant village de la Garde. Il a vu, dès le berceau, toutes les fleurs du Midi s'efforcer vers la floraison, entr'ouvrir leurs corolles et les tendre vers le soleil comme vers l'espérance...

Il est du pays des chansons où les roses sont éternelles, où l'hiver pèse sur les fleurs sans les flétrir, où le soleil n'accepte point l'exil, où les muses chantent sans vieillir...

Ne lui demandez point le secret de son talent. Il vous répondra en souriant et en montrant la plaine : « Du talent ? j'ignore si j'en ai. On le dit; je le crois. Mais ce que je sais bien, c'est que j'aime tout cela : mon enclos tout fleuri, ma plaine enchanteresse, ma Provence pleine de sève et de soleil, mes horizons d'azur, ma mer toute bleue qui

rend jaloux les cieux. Et ce que je sais bien aussi c'est que je chante sans effort, avec joie, ma terre natale, tout comme un enfant qui exhale son cœur en parlant de sa mère... Oh ! si je suis poète, c'est grâce au ciel de ma Provence !...

Écoutez-le plutôt :

Si je te connais bien, Provence, et si je t'aime,
Tombe vivante des aïeux,
Dicte-moi des vers forts comme tes rochers même
Et, comme ton ciel, purs et bleus.
. . . . . .
Je veux être un enfant qui répète à sa mère
Les plus beaux chants qu'il en apprit.

*
* *

Les vrais poètes sont comme les fleurs sauvages. Ils naissent sans qu'on y prenne garde, poussent et grandissent au hasard un peu... ne jettent leurs fleurs que dans le calme des champs, au coin d'un sentier, à l'ombre d'une haie, loin des yeux, loin du bruit, entre la terre et Dieu... Ils grandissent mal dans le brouhaha de monde. Si, par malheur, on les transporte pour les acclimater ailleurs, ils perdent tout éclat et ne fleurissent plus... Les poètes de terroir comme Jean Aicard n'apprennent pas à chanter à travers les traités de versification française. Ils chantent ce qu'ils aiment, avec amour et conviction, en vibrant comme la sensitive sous la caresse du soleil, mais sans presque savoir qu'ils vibrent. Ils planent

d'autant plus haut dans le domaine de la pensée qu'ils goûtent mieux les splendeurs agrestes et qu'ils ressentent davantage les mille voluptés de la nature.

Jean Aicard fit ainsi. Il fut un poète du sol. Il chanta pour lui seul, en musant le long des chemins, en rêveur amoureux de sa terre natale. Tous les souffles de la Provence passent dans ses vers. On dirait, en feuilletant son œuvre, qu'on entr'ouvre un testament d'amour.

Lamartine l'a bercé sur ses genoux en lui disant : « Courage ! petit, tu chantes bien... L'avenir t'ouvre les bras et la gloire n'est pas loin... »

Victor Hugo, lui aussi, fut séduit par la pureté de cette voix d'enfant qui disait des vers si suaves et si doux. Il prit sous sa protection ce petit garçon, ce rêveur tendre, souvent endolori, ce poète tellement accessible aux secousses morales qu'il déclarait un jour :

> Et je me repliais frissonnant sur moi-même,
> Comme un oiseau blessé se blottit pour mourir.

Mais la petite fleur de Provence que Lamartine et Victor Hugo avaient découverte et admirée s'épanouit tout à coup, le 13 février 1880. C'était dans le salon de Mme Juliette Adam. Les écrivains les plus illustres, les poètes les plus admirés s'y étaient donné rendez-vous... Soudain arrive un jeune homme, fier d'allure, portant sur un crâne osseux et bien large des cheveux longs et noirs, bouclés et crépus, cachant mal une lèvre volon-

taire sous une barbe épaisse et sauvage, mais gardant aussi sur le velours noir de ses grands yeux comme une tache d'inquiétude et d'effroi... On entoure le jeune Méridional. On l'interroge. Quelques voix le raillent dans un coin... Mais soudain le jeune poète lit les plus belles pages d'un livre qu'il vient de composer et qui porte ce titre bizarre, énigmatique un peu : *Miette et Noré*. Alors les voix s'apaisent, la raillerie expire sur les lèvres les plus méchantes. On entoure le poète. On l'admire ; on le fête. On se penche sur lui, comme on se penche, avide, sur une perle fine qu'on trouve par hasard sur son chemin. Sully-Prudhomme, qui vient de découvrir un maître de demain dans ce petit virtuose de la rime, lui écrit :

Disciple harmonieux de l'antique cigale,
Je ne te saurai rendre aucune joie égale
A la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers ;
N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autres :
Plains et n'imite pas la tristesse des nôtres
Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers.

Il avait suffi à Jean Aicard d'une heure de chanson pour séduire la Destinée !...

*
* *

L'œuvre de Jean Aicard est abondante. On peut dire, en suivant le poète dans ses étapes et ses chevauchées, que sa carrière fut une marche forcée mais ininterrompue.

Au seuil de la vingtième année il publie ses *Jeunes Croyances*. En 1869 il fait représenter au théâtre de Marseille *Au clair de la lune*. En 1871 il donne *Pygmalion* à l'Odéon, et en 1872 *Mascarilla* à la Comédie-Française. Puis paraissent successivement comme les membres d'une famille : *Othello*, *Davenant*, *Smitis*, *le Père Lebonnard*, *Don Juan*, *Poèmes de Provence*, *la Chanson de l'enfant*, *Miette et Noré*, *le Bord du désert*, *le Livre des petits*, *l'Éternel Cantique*, *le Livre d'heures de l'amour*, *l'Ibis bleu*, *l'Ame d'un enfant*, etc... J'en passe ! La liste deviendrait ennuyeuse à force d'être longue !...

Jean Aicard a touché à tous les genres littéraires, mais il est avant tout poète. Le romancier et le dramaturge que fut à certaines heures Jean Aicard n'ont jamais effacé le poète exquis et délicat. Ce dernier, nourri d'idéal et tout rempli de pensées profondes, semble étranger à la vie. Il s'y promène en rêveur qui ne s'attarde pas aux petites passions humaines, à tous ces mille calculs de l'intérêt qui dirigent les cœurs, mais qui regarde les étoiles... Sa pensée chevauche en toute liberté et ne s'arrête que dans l'un des domaines du Beau et du Vrai.

Il n'y a pas encore très longtemps, quand on parlait de Jean Aicard, on fredonnait ce quatrain :

Roman, théâtre, poésie,
Il cultive tout avec art.
Entre Aicart et l'Académie
Il n'y a pas un grand... écart.

Aujourd'hui il faut déchirer ce trait d'esprit. Jean Aicard est de l'Académie. Il est célèbre, couvert de gloire. Et c'est justice.

Aimable poète, à l'imagination ardente et féconde, remarquable par la fraîcheur de son inspiration, Jean Aicard a écrit des pages qui défient le temps, des pages tout imprégnées du soleil du Midi, des pages nerveuses qui vibrent et font vibrer, et puis parsemées par surcroît de tous ces jolis riens, de ces mille petits mots originaux qui s'enchaînent le long d'un vers comme les jolies bagues s'enfilent autour d'un doigt de femme. Témoin ce trait fantaisiste que je trouve dans *le Livre des petits :*

Toc, toc, toc, qu'y a-t-il de neuf ?
La poule fait l'œuf.
Toc, toc, toc, un œuf s'ouvre au choc,
Bonjour, petit coq !

Nul n'a célébré comme Jean Aicard les souvenirs de l'enfance, du berceau, les émotions naturelles, les premiers pas des bébés, les sourires des petites filles, tout cet infini de détails qui fait d'un poème un bijou, une ciselure de grand prix.

Aussi Jean Aicard est une gloire locale, là-bas, à Toulon et dans les environs de la Garde et de Bormes. Il est un peu l'enfant de tout le monde, étant l'enfant de tous les cœurs... et les villageois ne parlent jamais du grand poète sans dire avec amour et fierté : « Notre Aicard... »

*
* *

L'auteur de *Miette et Noré* est certainement un très grand poète. Mais il y a chez Jean Aicard autre chose qu'un talent de poète : il y a une âme qne l'on devine inquiète, mal jalonnée, avide de quelques miettes de vérité divine, une âme qui se replie sur elle-même pour y voir clair et qui demeure belle avec simplicité. Jean Aicard pourrait dire avec le doux auteur de *Rolla* :

Malgré moi, l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on m'en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.

Chez Jean Aicard, le cœur n'est point systématiquement fermé à la pleine lumière. Il s'ouvre au contraire aux rayons bienfaisants du christianisme. Après s'être tenu à mi-côte entre l'ombre et la pleine clarté, le poète de Provence s'achemine vers les hauteurs. Sa vie, commencée dans un septicisme douloureux, s'achève maintenant dans un cri de foi...

RENÉ DOUMIC

Tout récemment, il entrait à l'Académie française. Et cela nous consolait un peu de la réception d'autres « immortels », plus politiques que géniaux, plus diplomates que littérateurs, qui étaient entrés, goguenards, sous la coupole du palais Mazarin...

Depuis l'élection stupéfiante de Francis Charmes on s'accordait presque sur ce point que les puissantes relations officielles forcent aussi aisément les portes de l'Académie que les portes des bureaux de tabac... Il est permis d'espérer maintenant que cette plaisanterie ne sera plus française et restera simplement un bon axiome républicain !... Le bon sens français s'est ressaisi. Nos immortels ont compris qu'en laissant René Doumic à la porte de l'Institut et en admettant dans leur illustre compagnie des hommes d'État et des pantins politiques, ils agissaient comme des propriétaires irréfléchis qui logent leurs domestiques dans leur

salon et refusent de recevoir leurs plus proches parents. Ils ont compris que tout homme politique, militant ou louvoyeur, introduit dans le vieux palais Cardinal était tout simplement un peu de mélinite glissée dans les fissures des pierres pour réduire en miettes le plus joli coffret des lettres françaises. Déjà la risée du monde entier fusait entre les lignes de tous les journaux... Il fallait à tout prix renouer la vieille chaîne des traditions de l'Académie française. Mais pour cela il fallait un maillon solide, capable de résister aux pesées et aux tiraillements, surtout un maillon de bon acier, sans paillette ni fêlure, inoxydé et inoxydable...

René Doumic est ce maillon idéal. Il entre à l'Académie, portant très haut le drapeau de toutes les traditions honnêtes. Il possède un sens très exact de la vie et sait très bien que les journées se chiffrent du poids de leurs actions. Il traverse la vie, moins en dilettante qu'en visionnaire et en travailleur social. Il sait très bien que c'est encore dans les décombres amoncelés par l'Histoire, qu'on trouve le plus d'idéal et le meilleur mortier pour édifier les cœurs. Il sait fort bien aussi qu'en dépit des prétentions du modernisme révolutionnaire, il y a dans notre race quelque chose de permanent qui se perpétue et que, loin de se mettre en travers du mouvement de notre époque, la tradition lui sert de fondement et lui offre le pas...

*
* *

René Doumic n'a pas, comme Rostand, conquis la gloire d'assaut par un chef-d'œuvre comme *Cyrano* ou par une drôlerie comme *Chantecler*. Il l'a préparée peu à peu, au jour le jour, laborieusement, mais sans heurt, sans à-coup, sans incertitude. Il ne s'est pas donné au caprice d'une inspiration de génie ou de quelque coup de tête original capable de mettre son nom en vedette. En parfait critique qu'il est, ayant l'amour de la mesure en toutes choses, il a divisé systématiquement sa vie afin de mieux l'orienter et de la conduire, lentement mais sûrement, vers une renommée solide, capable de survivre.

Toute sa vie, il fut opiniâtre. Et quand il naquit, le 7 mars 1860, au nº 28 de la rue Saint-Marc, en pleine agitation du boulevard parisien, l'aïeul eut raison de proclamer tout haut cette prédiction qui vient de se réaliser : « Ce petit a un front volontaire. Il deviendra quelqu'un... ».

René Doumic n'a pas attendu longtemps pour prouver que l'aïeul avait été clairvoyant et bon prophète. Tout jeune, il remporte au lycée Condorcet des succès qui rendaient jaloux ses brillants condisciples d'alors — d'ailleurs brillants compagnons d'aujourd'hui — : Henri Levedan, Abel Hermant et le philosophe Bergson.

En 1879, il remporte au concours général le prix de dissertation latine et entre le premier à l'Ecole normale. Jules Ferry, qui était à ce moment

ministre de l'Instruction publique, est effrayé de voir entrer dans l'*Alma Mater* cet adolescent qui affichait haut et clair des idées royalistes. Mais, comme René Doumic est de ces êtres transcendants sur lesquels aiment à s'appuyer les médiocrités, Jules Ferry le maintient à l'Ecole normale pour consolider la maison...

René Doumic est entré le premier de liste à l'École normale; il en sort avec le même numéro. Presque aussitôt, le brillant adolescent reprend le même numéro à l'agrégation des lettres et se voit nommé de suite, malgré son jeune âge, professeur de rhétorique au lycée de Moulins.

Moulins n'est qu'une étape dans la carrière de René Doumic, car, au bout d'une année, il est appelé au collège Stanislas. Il y forme des élèves à sa taille; et Rostand — qui fut parmi les élèves le plus intelligent mais le plus espiègle — disait encore dernièrement : « Je n'oublierai jamais que c'est à lui que je dois l'éveil de mon goût pour la littérature. »

Corriger des discours français et des versions latines paraît bientôt fort monotone au jeune professeur. Corriger les idées sociales lui paraît plus divertissant, plus utile aussi. Alors il publie dans les quotidiens et les périodiques des articles si bien faits que les hommes de lettres, les philosophes et les penseurs les découpent pour les classer dans leurs petites archives familières. Bien vite, sa signature se met aux enchères des plus grandes revues; *le Correspondant* et *la Revue Bleue* se la partagent à tour de rôle. En 1872 il entre aux

Débats et la publication de son beau livre : *Histoire de la littérature française*, achève de retenir sur son nom l'attention des lettrés.

Sollicité de tous côtés, René Doumic continue humblement de cheminer entre ces deux parallèles également chères : la littérature et le professorat. Pendant le jour, il forme de jeunes bacheliers et façonne des cerveaux et des cœurs pour les luttes de la vie. Le soir, il parfait son œuvre et façonne des idées saines pour ses concitoyens en écrivant des livres magnifiques qui paraissent successivement sous les titres : *Portraits d'écrivains*, *De Scribe à Ibsen*, *Écrivains d'aujourd'hui*, *Lettres d'Elvire à Lamartine*, *la Vie et les Mœurs au jour le jour*, *les Jeunes*, *Essais sur le théâtre contemporain*, *Hommes et Idées du XIXe siècle*, *le Théâtre nouveau*, etc.

René Doumic a, en outre, collaboré à tous les grands journaux et les grandes revues, au *Français*, au *Correspondant*, au *Gaulois*, à *l'Éclair*, à *l'Écho de Paris*, au journal des *Débats*, à la *Revue des Deux Mondes* où Brunetière, fatigué, n'hésita pas à se faire remplacer par son jeune collaborateur auquel il confiait d'emblée la *Chronique littéraire*. René Doumic avait reçu un poste de confiance, qui exigeait un jugement très sain, un bon sens critique éprouvé, une documentation très serrée, un labeur quotidien écrasant... Il fut à la hauteur de sa mission et se classa tout de suite comme un maître d'élection.

En 1898, René Doumic s'embarque pour l'Amérique. A l'Université de Harvard, il fait une série

de conférences très applaudies. Encouragé par le succès, il poursuit sa nouvelle carrière de conférencier et fait son petit tour d'Amérique en passant par New-York, Chicago et Washington.

Aujourd'hui, René Doumic nous est définitivement rendu. Il n'est plus pour lui question de voyages ni de vie nomade. Il se repose au bout de la côte qu'il a gravie courageusement, ayant pour parapets les deux sublimes vertus humaines : le travail et le devoir. Aussi, Émile Faguet a eu raison de lui dire, en le recevant à l'Académie française : « Ce sont de très nobles causes que vous servez, celle du bon goût et celle du bien. »

*
* *

Prendre connaissance de toutes les littératures semble une entreprise surhumaine, car, pour pénétrer les écrivains, il faut les dissocier, et pour les dissocier, il faut les cueillir à leur naissance, les voler en quelque sorte aux influences de leur milieu, et les accompagner pas à pas dans le dédale de leur vie. René Doumic a osé cette immense entreprise... Non seulement il l'a osée, mais il l'a menée à bien. A lui seul il a dépavé, carreau par carreau, les routes immenses que des milliers d'écrivains ont tracées dans la vie des lettres. Pas un carrefour ne lui a échappé. Pas un casse-cou ne lui resta dissimulé. Les méandres du Romantisme furent drainés au fond. Les cloaques du Naturalisme furent curetés. Les moindres fissures

intellectuelles de nos sophistes contemporains furent détergées consciencieusement, courageusement, sans le moindre égard pour la critique boulevardière et les caprices de la mode.

Brunetière était certainement le littérateur qui avait le plus d'ennemis. René Doumic, son élève et ami, est certainement aujourd'hui dans le même cas, car les naturalistes qui emboîtent le pas à Zola, les Hugolâtres, les Baudelairiens et les J'm'enfichistes d'aujourd'hui ont reçu de René Doumic des flèches terriblement empoisonnées.

L'éminent critique a l'allure d'un savant voûté par le travail, maigre, calme, réfléchi, mais sous cette écorce plutôt frêle il cache un tempérament de lutteur. René Doumic a la haine de toutes les névroses et de toutes les dissidences intellectuelles. Il bataille gaiement pour les idées saines, les beautés morales, la tradition, le goût français; mais il le fait dans une langue claire, magnifique d'allure et d'aisance.

On admire René Doumic pour les connaissances prodigieuses qu'il a enserrées dans quelques années d'existence, pour sa compétence indiscutable dans toutes les questions littéraires, mais j'estime qu'on devrait surtout l'admirer pour le courage avec lequel il poursuit sa mission : René Doumic n'est pas en effet le critique égoïste qui ne critique les œuvres d'autrui que pour avoir l'occasion de mettre en vedette son propre nom. C'est le critique intègre, qui élève sa vocation littéraire à la hauteur d'un sacerdoce, qui a ses convictions et ses dogmes; le critique consciencieux qui ne loue pas

par complaisance pour des amitiés puissantes, qui ne loue pas non plus par crainte de représailles, mais qui juge et critique en toute impartialité, en se disant que le Beau est toujours vrai et valable pour tous les temps.

Voilà pourquoi les œuvres critiques de René Doumic sont des œuvres profondes où, entre deux lignes de critique, on trouve au moins six lignes de morale. Et ce souci de la dignité littéraire est une véritable décoration que René Doumic a épinglée sur sa renommée.

Le nouvel académicien a écrit moins de livres que Marcel Prévost et Xavier de Montépin. Les éditeurs des brochures à 0 fr. 95 pour petites ouvrières en quête d'émotivité n'ont pas repris l'édition de ses beaux livres de critique. En somme, il n'est pas connu du grand public et peu lu dans le peuple, car ce n'est ni un amuseur ni un charlatan, mais il est aimé de tous les lettrés. Ceux-ci, je le sais, se font rares depuis que l'automobile et l'aéroplane absorbent les voluptés intellectuelles de nos plus riches concitoyens... Mais s'il est vrai que la force d'un peuple ne se mesure ni à la masse ni au nombre, mais à la valeur intellectuelle, il doit être vrai aussi que les renommées les plus durables sont celles qui sont construites pour être utiles dans l'avenir, pour enrichir le patrimoine national, et non simplement pour égayer de clowneries intellectuelles, à la façon de Courteline, les dernières journées d'une société déliquescente...

*
* *

L'Académie française, en accueillant René Doumic après lui avoir préféré, en 1907, Maurice Donnay, répare une injustice. Mais elle fait mieux... Soucieuse de veiller à l'intégrité de l'esprit français, elle vient d'attacher sur les pages de son histoire un des plus beaux noms que la postérité pourra recueillir... ; car il y aura toujours profit à ouvrir et à lire les livres de René Doumic.

MAURICE MÆTERLINCK

Il y aurait tout un livre à écrire sur la psychologie des foules.

Les foules ne raisonnent souvent ni leurs enthousiasmes ni leurs répugnances. Elles sont souvent de grandes inconscientes qui s'élancent dans le sillon de la renommée ou vont grossir le flot de la réprobation.

C'est par les foules, et grâce à leurs tendances influencées, que se sont créés de toute éternité les grands mouvements politiques et sociaux. C'est par les foules que la Révolution est devenue sanguinaire et a pu, par ses crimes et ses horreurs, dépasser le but même des révolutionnaires. C'est par les foules que les idées vont, viennent, grandissent et prennent des formes durables. C'est par les foules que se font les grandeurs et les pages d'histoire. — Et c'est pour cela que certaines renommées et certaines pages d'histoire sont si pâles et si ternes. Elles n'ont eu pour cause que

l'enthousiasme des foules qui sont souvent incompétentes et presque toujours inconscientes.

*
* *

Maurice Mæterlinck est né à Gand en 1862. Il est Flamand. Mais il n'appartient pas à la Flandre des kermesses et des ripailles. Il est plutôt de cette Flandre rêveuse et mystique, de la Flandre des béguinages et des abbayes, de la Flandre calme et monotone, silencieuse et sombre comme ses horizons.

Il a eu les même frissons que J.-K. Huysmans sous les voûtes poudreuses des vieilles abbayes. Il a eu les mêmes élans de foi et de mysticisme à l'ombre des cloîtres. Il a ressenti les mêmes impressions que Rodenbach en traversant les cités flamandes endormies en plein jour au pied de leurs beffrois. — Et c'est peut-être parce qu'il a ressenti mieux que personne tout ce qu'il y a d'inexprimable, de vague, de flottant, de mystérieux sous ce ciel gris des Flandres que sa poésie garde, dans toutes ses œuvres, une teinte vague et blafarde. « L'impression que donnent ses poèmes, a dit Rodenbach, est celle d'un paysage lunaire contemplé derrière les vitres bleu pâle d'une véranda. »

Il y a comme un peu de fièvre, comme du cauchemar sur toute l'œuvre de Mæterlinck. Il semble à tout instant que le poète sort d'un songe inachevé, que ses yeux s'entr'ouvrent à peine et sont encore pleins de rêve et d'images nébuleuses. Il

semble que sa langue balbutie des phrases mystérieuses et inintelligibles après une nuit qui fut peuplée de fantômes et de chimères :

Voici d'anciens désirs qui passent,
Encor des songes délaissés,
Encor des rêves qui se lassent ;
Voilà des jours d'espoir passés !

En qui faut-il fuir aujourd'hui ?
Il n'y a plus d'étoile aucune ;
Mais de la glace sur l'ennui
Et des linges bleus sous la lune.

Encor des sanglots pris au piège !
Voyez les malades sans feu,
Et les agneaux brouter la neige ;
Ayez pitié de tout, mon Dieu !

Moi, j'attends un peu de réveil,
Moi, j'attends que le sommeil passe,
Moi, j'attends un peu de soleil
Sur mes mains que la lune glace.

Parfois, au milieu de tout ce fatras de mots assemblés avec peine, parmi ces lamentations et ces sanglots s'élève une prière, un cri de pitié vers le ciel :

Mon âme a peur comme une femme.
Voyez ce que j'ai fait, Seigneur,
De mes mains, le lys de mon âme,
De mes yeux, les cieux de mon cœur !

Ayez pitié de mes misères,
J'ai perdu la palme et l'anneau ;
Ayez pitié de mes prières,
Faibles fleurs dans un verre d'eau.

Ayez pitié du mal des lèvres,
Ayez pitié de mes regrets;
Semez des lys le long des fièvres
Et des roses sur les marais.

Mon Dieu ! d'anciens vols de colombes
Jaunissent le ciel de mes yeux;
Ayez pitié du lin des lombes
Qui m'entoure de gestes bleus !

Je sais bien que Mæterlinck est un symboliste et qu'il s'attache à sertir les idées les plus abstraites, les sentiments les plus subtils dans des images qui elles-mêmes sont souvent nébuleuses. Mais la richesse des images, les épithètes sonores, les rimes nébuleuses et bleutées, toujours baignées d'un rayon de lune, les mots abandonnés sur quelques points de suspension, les phrases qui expirent paresseusement en laissant au lecteur le soin d'en compléter le sens... tout cela ne réjouit pas les amateurs d'idées claires et de pure poésie. Comme le disait très malicieusement un critique des plus distingués, à propos d'un quatrain où Mæterlinck faisait un déchirant appel à Dieu : « Je crois bien que le bon Dieu, qui est l'ami des prières claires, a dû se dire plus d'une fois : « Que ne « précise-t-il donc un peu ! »

*
* *

L'œuvre littéraire de Mæterlinck est considérable. Assurément, si c'est sur la quantité des volumes et sur leur dimension qu'on s'est basé

pour lui décerner le grand prix Nobel, il est évident qu'on fut juste ! — Mais peut-être cette œuvre eût-elle gagné précisément à se resserrer un peu plus, à s'émonder davantage, à nous apparaître moins gorgée, moins pléthorique, moins encombrée, plus alerte, disons le mot : plus française. Nous autres, Français, nous aimons la clarté des idées. Aussi nous ne pouvons estimer des poèmes qui sont des énigmes ou même de vrais rébus dont la solution nous échappe souvent.

Lisez ce poème intitulé : *Ils ont tué trois filles.*

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur,
Et partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur,
Et partout où coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

Et cet autre : *J'ai cherché trente ans, mes sœurs...*

J'ai cherché trente ans, mes sœurs :
Où s'est-il caché ?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher...

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las;
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez mes sandales;
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici;
Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et cherchez aussi...

Et cet autre encore : *Verre ardent.*

Je regarde d'anciennes heures,
Sous le verre ardent des regrets;
Et du fond bleu de leurs secrets,
Émergent les flores meilleures.

O ce verre sur mes désirs !
Mes désirs à travers mon âme !
Et l'herbe morte qu'elle enflamme
En approchant des souvenirs !

Je l'élève sur mes pensées,
Et je vois éclore, au milieu
De la fuite du cristal bleu,
Les feuilles des douleurs passées.

Jusqu'à l'éloignement des soirs
Morts si longtemps en ma mémoire
Qu'ils troublent, de leur lente moire,
L'âme verte d'autres espoirs.

Lisez, relisez, réfléchissez, frappez-vous le front et le cœur, et tâchez d'interpréter cette nébuleuse

pensée qui fuit avec les mots, expire avec les vers et fait qu'on reste véritablement ahuri en se disant : Quoi ! c'est donc là du Mæterlinck !...

Si un jeune poète avait osé déclamer ou écrire cela tous les critiques l'auraient trouvé ténébreux, incohérent, incompréhensible ; et tous les gens de bon sens et de bon goût auraient plus simplement déclaré : « C'est idiot ! » — Mais comme c'est signé « Maurice Mæterlinck », on se tait. On ne comprend rien ; c'est entendu. Mais on se tait...

Qui n'a pas connu, dans sa parenté ou dans le cercle de ses amitiés, quelque bon garçon sans valeur, incapable de s'acquérir une notoriété dans aucune carrière, mais souple et docile au courant des tendances populaires, et qui a réussi à mourir dans l'habit d'un député ou d'un grand homme ?

Or il y a des fortunes littéraires comme il y a des fortunes politiques ; et beaucoup de renommées retentissantes n'ont souvent pour base qu'une chance inexplicable, un engouement passager de la presse qui recherche toujours la nouveauté, ou l'admiration de lecteurs mal avertis qui acclament souvent d'autant plus qu'ils comprennent d'autant moins.

Voici un quatrain pris au hasard :

Mon âme en est triste à la fin,
Elle est triste enfin d'être lasse ;
Elle est lasse enfin d'être en vain,
Elle est triste et lasse à la fin...

En voici un autre :

Je vois des songes dans mes yeux,
Et mon âme enclose sous verre
Eclairant sa mobile serre,
Affleure les vitrages bleus.

Lisez encore ce poème symbolique extrait des *Douze Chansons :*

On est venu dire
(Mon enfant, j'ai peur),
On est venu dire
Qu'il allait partir...

Ma lampe allumée
(Mon enfant, j'ai peur),
Ma lampe allumée
Me suis approchée...

A la première porte
(Mon enfant, j'ai peur),
A la première porte
La flamme a tremblé...

A la seconde porte
(Mon enfant, j'ai peur),
A la seconde porte
La flamme a parlé...

A la troisième porte
(Mon enfant, j'ai peur),
A la troisième porte
La lumière est morte...

L'œuvre entière de l'illustre écrivain belge a ces teintes de brouillard. Elle est grise comme un ciel de plomb. Quand on l'a parcourue on a l'im-

pression de revenir d'un théâtre d'ombres chinoises. Comme l'a si bien dit Emile Faguet : « Ce qui l'irrite, c'est tout ce qui est démêlé, tout ce qui est clair, tout ce qui se comprend, tout ce qui se sait. » Et M. C. Lecigne ajoutait un jour, avec sa fine ironie : « Maurice Mæterlinck est un grand penseur. Il est profond au moins comme le puits de l'abîme. »

*
* *

Depuis quelque temps on s'est passionné pour le théâtre de Mæterlinck, ce fameux théâtre que Mæterlinck appelle lui-même un « théâtre statique ». — Il est bizarre ce théâtre. Il ne ressemble à aucun. C'est en vain qu'on l'a comparé à celui de Shakespeare, d'Ibsen et de Hauptman. Le théâtre de Mæterlinck est tout de mystère et de crépuscule. Les personnages ne sont pas dessinés. Ils sont à peine esquissés en pénombre et balbutient des dialogues vagues qui contiennent des ébauches de pensées, de vrais dialogues d'enfants.

On a fait beaucoup de bruit autour des représentations des *Aveugles*, de *la Princesse*, de *Pelléas et Mélissandre*. On en fera peut-être beaucoup encore. Mais tout cela n'est qu'un engouement passager, qu'une fusée d'artifice dans un dédale obscur. Tout cela n'est pas de l'enthousiasme vrai. Tout cela n'est pas de la gloire qui dure. Tout cela ne vaut pas, en fin de compte, la renommée si pure d'un Coppée dont la muse était si belle, si claire et si douce.

*
* *

Maurice Mæterlinck a reçu la consécration officielle du prix Nobel. Le voilà sacré grand homme !... Il est l'enfant chéri des foules. Tout le monde l'applaudit et l'encense. Personne ne le comprend, ni en le lisant, ni en essayant de disséquer sa pensée, ses images, ses symboles. Mais personne n'a le courage ni la franchise de l'avouer...

Combien cependant est juste cette remarque de Pierre Hervelin : « En littérature, comme en toutes choses, il n'y a que les œuvres qui demeurent, et ce ne sont pas les jurys, même suédois, qui décernent la gloire éternelle. »

RENÉ BAZIN

C'est un nom que je n'écris jamais sans émotion, car, derrière l'amitié qui unit le maître à l'élève, il y a l'immense amour que m'inspirent toujours les jolies fleurs de France... — Et celle-là est une des plus éclatantes et des mieux parfumées du parterre contemporain.

M. René Bazin a atteint l'âge où les fils d'argent glissent dans les cheveux. La raie bien droite qu'il porte au milieu du crâne est un peu l'image du milieu de sa vie. Et cependant, malgré l'automne, l'auteur de *la Barrière* s'épanouit encore comme une rose de printemps. Ses livres sont pleins de couleur et de rêve. Leur fraîcheur est exquise, leur parfum enivrant. Ils portent des noms d'amour : *De toute son âme*, *la Terre qui meurt*, *l'Isolée*... et nos bibliothèques s'en parent avec bonheur...

René Bazin !... Une jolie figure, douce et très franche, bien française, où se glissent, sous l'éclat

du regard, une modestie d'artiste et une grande bonté. La moustache est soyeuse, fine, nuancée de tons clairs. L'œil est comme un coin d'azur : il n'emprisonne que de l'intelligence et de la douceur ; et si parfois il y passe un nuage, c'est parce que le regard est tombé sur les tristesses des temps... — Le front est calme et serein : il est le miroir très pur des pensées qu'il abrite. Le costume est sévère. C'est à peine si l'épingle d'or se laisse voir dans les plis de la cravate ; et les doigts ne portent point les bagues légendaires de Jean Lorrain. Les coins du col droit s'évasent un peu sous l'émergence du menton. On dirait la blancheur naissante d'un lys...

René Bazin se souvient d'avoir épelé jadis, aux dernières pages de l'alphabet : « L'humilité sied bien aux grands hommes. » Il a retenu la leçon et veut l'apprendre à ses cadets.

*
* *

René Bazin eut le bonheur de naître en terre française, de parents bien français, et d'apporter au monde un cœur tout jeune d'aspirations mais vieux d'hérédité, et dont chaque fibre était une tradition. Il eut ensuite la meilleure des fortunes : celle de grandir au milieu des champs, sous la caresse des blés d'or, et de laisser son âme s'épanouir lentement au grand soleil de Dieu. Le ciel fut son premier horizon, la terre son premier amour. Il poussa comme l'immortelle, les pieds près des tombeaux et le regard aux cieux !...

Tout jeune, René Bazin était beau comme un rêve. Les photographies nous le révèlent. De longues boucles de cheveux s'égaraient sur ses tempes. Son regard était comme l'eau qui sort d'une fontaine ; sa démarche, toute de souplesse et de poésie. Il allait en chantant le long des haies et des ruisseaux, et le soleil le baisait au front comme un ami. La joie inondait son âme.

Un jour, on arracha le poète à sa vie errante, imprécise. On changea le décor de son existence et l'écran merveilleux de la nature disparut derrière les murailles du collège. On lui mit en mains un *De viris illustribus* et un poème d'Homère, puis on l'assit devant un pupitre au milieu de jeunes gens pâles et sans gaîté.

Mais les plantes très fraîches s'étiolent dans les grandes villes. Il leur manque la rosée du matin et les souffles du soir... — Un jour, à l'infirmerie, le docteur eut pitié du petit exilé : « Qu'on le rende à sa mère ! » dit-il. Et René Bazin fut rendu à la terre. Il revit la campagne à l'heure où les feuilles poussent, où la sève grimpe comme de la vie joyeuse le long des branches dénudées. Il revit les prairies toutes ridées par l'hiver et les champs de foins tout poudrés de rosée. Il revit les oiseaux qui chantaient le réveil et les gais papillons qui jouaient au soleil. Le refrain des cigales sur les colzas, la prière de l'alouette sous les rayons dorés, les mille chansons discrètes qui montent avec la sève sur le bord des chemins, à l'ombre des grands arbres, tout cela passa sur lui comme un frisson. Et ce ne fut point le frisson du malade qui frémit

et qui souffre, mais le frisson de l'allégresse qui secoue et que nous ressentons chaque fois que nous retrouvons notre berceau...

Tout en mettant de temps à autre « le nez dans les livres classiques » et en préparant ses examens, le jeune collégien mena la vie des dénicheurs de nids qui dorment sous les haies, boivent l'eau claire des ruisseaux et savourent le pain de seigle « beurré d'un rayon de soleil ».

René Bazin s'est assis près du « blé qui lève », près de ces durs fermiers qui poussent sur les foyers comme les rejets sur les troncs d'arbres et qui s'obstinent à ne pas renier le passé. Il a entendu parler des charrues abandonnées, des enfants qui s'exilent... Il a vu les longues théories de ceux qui fuient vers la ville... Il a écouté l'immense plainte qui monte chaque jour de la « terre qui meurt »... Il a surpris des larmes aux paupières des vieux... Il a senti les regrets des uns et l'erreur des autres. Il a souffert des deux. Et puis, un soir, devant la terre toute parée de moissons, devant cette grande mère à qui ses fils tendaient le poing, René Bazin se mit à chanter. Et sa voix avait la douceur d'une barcarolle sur le voile ondulant des seigles...

La voix de René Bazin fut une séductrice que l'Académie française ne dédaigna point.

*
* *

René Bazin est entré dans la littérature avec *Une tache d'encre*. Mais cette tache fut si grande,

si remarquable, que tout de suite la renommée s'inquiéta. La tache d'encre du jeune écrivain prit la forme d'une auréole et bientôt une nouvelle édition porta en exergue : « Ouvrage couronné par l'Académie française. »

La renommée est une très aimable monture. Elle se cabre souvent mais ne désarçonne pas. René Bazin n'a jamais perdu l'étrier du succès. Il est resté l'élève magnifique et infatigable qui, chaque année, cueille de nouveaux lauriers. *Les Noëllet*, *A l'aventure*, *Ma tante Giron*, *la Sarcelle bleue*, se succédèrent avec le même triomphe. Mais le jour où l'Académie déposa une nouvelle couronne sur le nouveau livre de René Bazin, *Sicile*, l'éditeur s'empressa d'embaucher de nouveaux compositeurs et s'apprêta à mettre en pages les œuvres suivantes. Celles-ci ne tardèrent pas à venir au monde. Et c'était toujours le même charme et le même printemps : *Madame Corentine*, *les Italiens d'aujourd'hui*, *Terre d'Espagne*, *En province*, *De toute son âme*, *la Terre qui meurt*, *Donatienne*, *Contes de bonne Perrette*, *les Oberlé*...

Aujourd'hui, la liste des livres de M. René Bazin est déjà si longue que la page du faux-titre des éditions in-18 ne peut plus la contenir.

L'auteur tant applaudi des *Oberlé* a commencé par être un dilettante en littérature. Il a d'abord chanté comme font les peintres et les poètes qui promènent leurs rêves le long de leur jeunesse. Il a d'abord écrit pour rien, pour « le plaisir de bien conter ». Mais actuellement René Bazin est un

apôtre du devoir social. Ce devoir, il l'a compris en traversant le cimetière de ses joies d'enfant... Il s'est retourné vers le miroir des premières années. Il a revu les « gens de la terre qui sont des silencieux pleins de secrets », les « seigneurs terriens infidèles au sol des ancêtres et à la métairie maternelle », les beaux fermiers comme Toussaint Lumineau qui fleurissent les tombeaux et tressent des berceaux... Il a reconnu les chansons de la terre... Il a écouté, ravi, les yeux rivés dans le passé !...

C'est de ces sensations d'enfance, de ces impressions traversées de mélancolie, qu'est faite la moisson de René Bazin. Il excelle à décrire les beautés des campagnes, mais il excelle aussi à dire les souffrances intimes des tout petits, les joies calmes des humbles, à peindre les visages bronzés des travailleurs de la terre sur qui pèse le poids des journées, les joues roses des gamins qui s'en vont les yeux levés vers un rêve...

S'il fallait mettre un titre synthétique sur la collection des livres de René Bazin, on pourrait écrire : rayon du roman social. C'est qu'en effet aucun écrivain, jusqu'à ce jour, n'a mieux disséqué les délicatesses des humbles. Personne n'a mieux saisi les mystérieuses beautés que cachent les inélégantes redingotes de nos fermiers et la blouse de toile bleue de nos modestes laboureurs. L'écorce est rude, mal vernie, comme celle des chênes ; mais le cœur lui aussi a la fibre du chêne... Nos paysans sont un peu comme les vieilles poutres qui supportent leurs chaumières : le siècle a passé dessus

sans les ébranler. Et si nous voulons, dans ces temps pervertis, respirer encore le parfum d'une vraie fleur de France, d'une fleur bien naturelle, que les artifices des jardiniers n'ont pas décolorée, c'est encore au milieu de nos blés qu'il faut la chercher. Le paysan a gardé les idées saines qui font de l'homme une plante bien complète et bien vigoureuse : le respect de Dieu, l'amour de la patrie, l'espoir dans les foyers.

Au lieu de photographier, comme le faisait Zola, « la bête humaine », René Bazin photographie l'âme humaine. Et celle-ci étincelle comme une parure..

Zola a vu la terre un soir d'hiver, un de ces vilains soirs où le vent chasse une pluie qui aveugle, où les sillons sont humides, les chemins détrempés, les arbres sans sève et les haies sans oiseaux... René Bazin l'a admirée à l'aurore du printemps, à cette heure exquise où tout chante la vie, où l'hirondelle rapporte le sourire du soleil, où les bourgeons tout verts ramènent l'espérance...

Une de ces dernières nuits j'eus une notion exacte des talents si différents d'Émile Zola et de René Bazin. J'avais lu, le soir, quelques pages du *Travail* et de *la Terre*... Comme je ne voulais pas m'endormir sur une impression de dégoût, je pris au hasard un feuillet des *Oberlé*... et la poésie qui s'exhalait de cette page était si douce, si reposante, qu'elle caressa mon sommeil. Je dus m'endormir le sourire aux lèvres...

La nuit, un rêve étrange s'ébaucha devant moi. Au centre d'un immense hall d'Exposition, aux murs tapissés de tableaux, un peintre de grand

talent qui avait signé, je crois, « Le Bon Dieu », avait exposé une splendide toile allégorique. Il y avait du soleil, de la vie, de la gaîté, des chansons, du bonheur ; et cela s'intitulait : « La Terre ». De chaque côté du tableau se trouvait un écrivain célèbre. Mais Zola était... derrière la toile, et René Bazin seul en pouvait concevoir toute la beauté.

La vision de Zola fut grise et sans clarté, avec, par-ci par-là, des bouts de bois vermoulus et des toiles d'araignée. Son génie fut de même. Celle de René Bazin fut semée de pâquerettes, d'oiseaux et de clochers sur lesquels descendaient des rayons divins... Son génie fut de même : ensoleillé et charmeur.

*
* *

René Bazin a écrit à la fin de son premier livre : « Si vous y consentez, Jeanne, nous verrons peu le monde et beaucoup nos amis ; nous n'ouvrirons pas trop les fenêtres pour que l'amour, qui a des ailes, ne s'envole pas. »

Tout l'intime du romancier, tout le meilleur de son âme est dans ces lignes.

Les fenêtres des Rangeardières, où René Bazin passe les heures les plus douces de l'année, sont closes sur l'intimité d'une charmante famille qui fait songer aux petits nids des buissons où les oiseaux se cachent pour être heureux... Pendant que des voix graves disent l'effort de la vie, des voix grêles chantent la joie de vivre... Et je ne sais pas de mélodie plus douce que celle d'un foyer

comme celui-là où, dans une atmosphère d'amour et de gaieté, le Christ a toujours la place d'honneur et le travail la seconde place.

Avec ses allures de vieux manoir où le temps a laissé l'addition des années, ses fenêtres à petits carreaux, ses murs ridés de fines lézardes, ses portes encerclées de feuilles et de liserons, le domaine des Rangeardières possède l'éternelle fraîcheur des vieilles demeures.

René Bazin aime le chant des oiseaux qui jouent dans le feuillage, le grand calme des soirs dans la campagne, ce je ne sais quoi qu'exhalent les souvenirs, cette sublime harmonie qui monte des choses vieillies et qui enveloppe comme d'un apaisement... Les Rangeardières satisfont tous ces amours.

L'illustre académicien n'a pas, en effet, le caractère de l'écrivain pédant qui fait son petit tour de France, moins pour voir que pour se faire voir et qui se fait interviewer ou photographier entre deux trains dans toutes les villes où il y a un journal illustré. Il n'a pas non plus le caractère de l'officiel qu'on promène de ville en ville pour des inaugurations, de foire en foire, qu'on élève sur des estrades et qui déclame devant les foules assemblées de longues mélopées sociales. Il est trop modeste et trop grave pour abaisser sa dignité jusqu'au théâtre populaire... Mais il fait mieux que de flatter le peuple et de le bercer d'utopies : il l'aime et le fait aimer. Il n'est pas un de ses livres qui ne tende la main à une misère ou n'apporte une espérance à ceux qui ont souffert et qui ont peur de vivre.

Aussi, quand René Bazin passe dans la campagne, les habitants de Saint-Barthélemy s'inclinent avec respect. Ils saluent comme font les paysans dont la sincérité n'est point bariolée de grimaces : avec simplicité mais avec amour... Et si, le soir, à l'heure où le ciel met sa robe étoilée, où « les herbes commencent à boire la rosée », l'auteur de *Donatienne* dresse sa fine silhouette sur la plaine endormie, il me semble que des voix très douces peuvent frôler ses oreilles... Un immense merci doit s'élever de la terre qui vit... Et j'imagine que cela doit passer comme une joie sur l'âme de l'écrivain dont le nom brillera toujours dans la littérature française comme une tache de soleil sur un lit de verdure, près d'un ruisseau chantant...

JEAN LIONNET

Plutôt qu'un médiocre honneur accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre !. .

CHARLES GUÉRIN.

Il vient de s'éteindre à Nice... Il était allé demander au soleil du Midi cette flamme ardente que les fleurs réclament, cette sève intérieure qui soutient toutes les vies... Il était parti plein d'espoir, souriant presque... Il était allé vers le soleil comme on va vers un ami qui console et qui guérit... Il a erré pendant quelque temps parmi les fleurs de là-bas, autour des orangers et des cytises, trouvant à tout instant, au festin du soleil, l'oubli du mal qui rongeait...

Pauvre Jean Lionnet ! Il est parti trop tôt et trop vite : trop tôt pour ses amis qui avaient pu apprécier sa belle âme, trop vite pour son œuvre

qui grandissait, qu'il voulait féconde, et qui l'eût été s'il avait vécu.

*
* *

Jean Lionnet a connu le chemin de la souffrance. Il a connu ce chemin qui monte peu à peu vers l'éternité, ce chemin plein d'angoisses et de problèmes où la raison se perd mais où l'âme se purifie.

Un jour, il prit sa lyre... Mais ce jour-là son cœur s'est épanché : le chrétien confessa le poète et le poète soutint le chrétien :

> Et voici qu'un gouffre se creuse,
> Loin, vers les horizons mouvants :
> Je vois tous les êtres vivants
> Sombrer dans la mort ténébreuse
> . . . . . .
> Pour sentir ces instants moins lourds
> J'ai besoin de lever la tête,
> De voir que, dans le ciel en fête,
> Les étoiles vivent toujours.

Il expira comme il avait vécu, en modeste et en vaillant. Il n'ignorait rien de son lendemain, mais il fit comme si la mort ne devait jamais venir. Il travailla jusqu'à l'heure suprême, et sa dernière chronique parut dans la *Revue hebdomadaire* le jour même de sa mort.

Il se savait touché et se sentait mourir chaque jour davantage... Mais il allait toujours, calme et souriant... A certaines heures d'angoisse il entendait la mort qui façonnait son cercueil : jamais

il ne ricana contre le destin. Lui, qui avait écrit *le Miracle de la douleur*, il entreprit de le réciter, acte par acte, jour par jour, en souffrant sans murmurer. Il fit le sacrifice de sa vie, car il était de ces croyants qui voient l'espérance au fond de la tombe et qui, s'étant nourris de travail et de devoir, ne redoutent aucun des mystères de l'au-delà. C'est sur sa tombe, au cimetière de Fontainebleau, qu'il faudrait graver ces vers qu'il traça un jour :

Du meilleur de ton âme, en t'immolant sans cesse,
Tu fis l'aumône à Dieu, pauvre dans ta richesse !

*
* *

Un bon artiste imprime toujours sur son œuvre la trace de son cœur et de son âme ; et c'est pourquoi l'œuvre de Jean Lionnet porte à chaque page l'empreinte d'une âme très pure et d'un idéal aussi grand que modeste.

Les lecteurs de la *Revue hebdomadaire* connaissent depuis longtemps Jean Lionnet, aussi fin psychologue que critique impartial. Ce que beaucoup ignorent peut-être, c'est qu'il fut aussi un poète délicat, épris de beauté, de vérité, et surtout d'idéal religieux. De son enfance libre et heureuse près de la forêt de Fontainebleau il conserva toujours ce culte enthousiaste et attendri de la nature, qu'on puise avec le vent et le soleil près des champs fleuris. Jean Lionnet avait été longtemps le confident de la nature. Il avait couru à travers

champs, joué avec les branches et les oiseaux, déchiré ses culottes aux bruyères et aux buissons d'épines. Il s'était promené souvent parmi les chênes séculaires de Fontainebleau et savait voir mieux que personne toute la poésie que recélait une goutte de rosée ou qu'emportait un souffle de brise. Aussi quand son âme s'échappa vers le rêve, Jean Lionnet confessa bien haut son amour pour le pays natal :

Mon pays de Biéra, je ne puis t'oublier !
Dans un salon, parfois, en pleine causerie,
Je me tais brusquement. Pardonnez, je vous prie :
Mes rêves ont rejoint leur site familier.

Plus tard il fit la connaissance de Huysmans et devint un de ses amis les plus intimes. L'auteur des *Foules de Lourdes* avait alors comme son Durtal cherché sa foi perdue sous les arcades gothiques des anciens sanctuaires et dans les chants liturgiques dont la tristesse poignante lui semblait un écho de son âme tourmentée. Comme sa sainte Lydwine un mal sans remède commençait à le terrasser. Jean Lionnet assista jour par jour à cette mort héroïque et chrétienne, et c'est pourquoi il écrivit *le Miracle de la douleur*. Son âme d'artiste pouvait mieux que toute autre comprendre l'âme sensitive et mystique que Huysmans a trop souvent voilée à nos yeux d'un masque grossièrement matériel. Pourtant le poète religieux à qui une mort hideuse pouvait inspirer des vers pleins d'admiration, presque d'envie, sut descendre de son rêve à l'heure de l'action et

faire de sa vie et de son œuvre un véritable apostolat. Jean Lionnet fut surtout un militant pour le bien et prit résolument, en toute occasion, la défense de la morale et de la vérité. Tout jeune, il envoya régulièrement à une feuille régionale des articles ardents, empreints d'une doctrine un peu trop moderne peut-être, mais pleins de foi et de générosité. Il fut l'un des fondateurs et le président de cette société qui, sous le nom de *Canadienne*, facilite aux émigrants français l'accès du Canada et les moyens d'existence en ce pays qui est resté français de cœur. Ses occupations sociales ne lui faisaient point oublier les lettres et, petit à petit, la critique était devenue son arme de prédilection. Il y apportait une grande érudition, fruit d'un labeur quotidien, et une impartialité qui n'avait pour borne que celle de la morale. Il avait le sens de la vie, des formes et des couleurs. Ses comptes rendus, ses analyses, ses mémentos bibliographiques étaient si délicieusement brossés qu'on les lisait, le sourire au lèvres... Il maniait à merveille l'ironie, mais il n'en usait qu'à bon escient. Il détestait à la fois la critique de complaisance et la critique d'éreintement. On peut dire qu'il n'eut qu'un but : être juste avant tout.

*
* *

Jean Lionnet n'avait que trente-neuf ans. Il s'acheminait à peine vers l'automne de la vie. La renommée souriante le regardait monter vers elle...

Les critiques, toujours à l'affût des gloires naissantes, se disaient à voix basse : « Jean Lionnet grandit... » — Il grandissait, en effet. Son nom était partout, dans toutes les revues, dans tous les cœurs. Le succès le conduisait aimablement par la main. Il marchait à grands pas vers l'avenir... Soudain son étoile a disparu. La gloire naissante s'est éteinte au pied de la croix, et c'est dans une chambre aux rideaux tirés, dans une chambre d'agonie, que Dieu a demandé à Jean Lionnet le courage de mourir jeune...

La résignation devant la mort à trente-neuf ans, au moment où le front commence à se couvrir de lauriers, où l'âme est pleine d'aspirations, est-il rien de plus grand ?... — C'est la mort d'un chrétien convaincu, mais c'est en même temps le testament d'une âme qui a terminé la montée de son calvaire et qui, douce et sereine, regarde s'entr'ouvrir les horizons bleus...

OCTAVE MIRBEAU

Tout est affaire de mode et d'habitude. Quand la première *entravée* osa risquer le pied sur le trottoir parisien ce fut un immense éclat de rire... Aujourd'hui il y a des *entravées* sur toutes les plages et sur tous les boulevards des villes cosmopolites. — Quand Octave Mirbeau commença d'écrire, on se demanda d'ou venait cet énergumène, ce révolutionnaire qui se plaisait aux obscénités. Chacun disait en fermant ses premiers livres : « Pouah ! Il y a du talent, de la vigueur de style, c'est possible... Mais comme c'est malpropre !... — Aujourd'hui les livres d'Octave Mirbeau traînent sur toutes les tables, dans toutes les bibliothèques, à tous les étalages ; et lorsqu'une tournée de passage joue *les Affaires sont les affaires* avec de Féraudy, la salle est comble. On lit avec dégoût. On écoute sans enthousiasme... Mais que voulez-vous ? C'est du Mirbeau ! C'est à la mode !...

De la psychologie aiguë et sensuelle comme celle de Jean Lorrain, mais plus âpre, plus mordante; des descriptions obscènes; des peintures horribles; du cynisme; des critiques violentes, furieuses; des imprécations; des cris rageurs contre l'ordre et la société... Puis, tout à coup, des tendresses de petite fille pour les vices de certains hommes; des vénérations incompréhensibles pour les sophistes, les naturalistes et ceux qui bravent toutes les honnêtetés... Tout le talent de Mirbeau est là. Tout le secret de sa popularité aussi. L'auteur des *Mémoires d'une femme de chambre* n'est en somme qu'un être tourmenté, un anarchiste de la pensée qui déchire, comme l'a dit Catulle Mendès, « à grands gestes de belluaire, peut-être fou, l'énorme toile d'araignée sociale ».

Comme l'a dit je ne sais plus quel poète :

Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux...

*
* *

Georges Rodenbach, qui paraît affectionner tout particulièrement Octave Mirbeau, a dit de ce dernier : « Il est avant tout un grand cœur miséricordieux. » Ailleurs il a écrit sur l'auteur des *Amants :* « Son idéal est sans limites. »

En vérité ! je me demande s'il est possible de mieux mentir ! En dépit des appréciations trompeuses de certains critiques bienveillants; en dépit des proclamations tapageuses de certains journaux; en dépit des silhouettes de complaisance des Gon-

court, Guy de Maupassant, Achille Segard, Edmond Pilon et autres ; en dépit aussi de l'emballement populaire qu'ont provoqué ses livres et ses pièces de théâtre, Octave Mirbeau restera toujours ce qu'il fut réellement : un mécontent et un révolté.

Mirbeau avait un oncle qui était prêtre et qui eut pour lui les mille tendresses et les mille attentions. — En témoignage de reconnaissance il le silhouette à gros coups de crayon, le promène honteusement jusqu'à la librairie Ollendorff et l'offre à la foule sous ce titre ridicule : *l'Abbé Jules*.

Il fit son éducation au collège des Jésuites de Vannes. C'est là qu'il reçut la forte nourriture intellectuelle qui servit de base à sa renommée littéraire. — En témoignage de gratitude il ne trouve rien de mieux que d'écrire son *Sébastien Roch*, cet enfant qui « ne pensait, n'agissait, ne vivait que par la sensibilité » et dont la belle âme fut peu à peu froissée et pervertie par la main maladroite des prêtres !

Plus tard, en 1870, le devoir appelle Mirbeau sur le champ de bataille. Il y va. Mais il y va en ronchonneur. Ce n'est pas le patriotisme qui le pousse : c'est seulement la crainte du châtiment qui lui fait éviter la désertion. « Je vais partir et me battre. Et je ne sais même pas pourquoi je vais partir et me battre. On te dira seulement : « Tue et fais-toi tuer, le reste nous regarde ! » Eh bien ! non, je ne tuerai pas. Je me ferai tuer peut-être, mais moi je ne tuerai pas... »

Dans le tumulte des idées, dans le choc des passions, il fut toujours le mauvais conseiller qui souffle la haine et la révolte, le génie malfaisant qui se cramponne à l'oreille de l'ouvrier hésitant et dit : « Tout cela n'est pas beaucoup, soit... Il ne tient qu'à ton courage, à ta ténacité, à ton intelligence d'avoir davantage !... Ne passe plus ton chemin, prolétaire, arrête-toi... » (*Lettre à un Prolétaire*, par Octave Mirbeau.)

*
* *

Octave Mirbeau a maintenant soixante ans. Ces soixante années, il les a passées dans l'incohérence la plus absolue : incohérence d'action, incohérence de pensées, incohérence d'humeur.

Toujours changer, toujours quitter, toujours chercher ailleurs, voilà, semble-t-il, la devise de son adolescence. Vers sa dix-huitième année il vient à Paris pour faire son droit. Mais l'attrait du plaisir l'éloigne bien vite de ses livres. Il mène une vie d'aventures et se trouve un beau jour chargé par Dugué de la Fauconnerie de rédiger la critique artistique à *l'Ordre*. A la suite d'un article injurieux pour les académiciens on lui confie la critique théâtrale. Mais il se montre si délibérément grossier dans ses attaques que des plaintes arrivent de tous côtés. Sur ces entrefaites, Mirbeau rencontre un ami qui rentre de Cochinchine et qui l'initie au mystère de l'opium. Alors Mirbeau prend une pipe et se met à fumer de l'opium du

matin au soir. « Et le voilà, nous dit Ed. de Goncourt, pendant quatre mois dans sa robe à fleurs, à fumer des pipes, des pipes, des pipes, allant jusqu'à cent quatre-vingts par jour et ne mangeant plus, ou mangeant un œuf à la coque toutes les vingt-quatre heures... »

Un beau jour son père le retrouve en Italie, secoue sa torpeur et le tire de son réduit. Rentré en France en 1877, on obtient pour lui une place de sous-préfet dans l'Ariège, à Saint-Girons. Mis à pied vers la fin de la même année, Octave Mirbeau se lance dans le journalisme. Il entre au *Gaulois*. Quelques duels célèbres avec Bonnetain, Mendès, Déroulède font parler de lui. Et c'est alors, nous dit encore Ed. de Goncourt, « l'époque de cette grande passion qui l'improvise boursier, un boursier, s'il vous plaît, gagnant douze mille francs par mois pour la femme qu'il aime, puis bientôt la cruelle déception qui lui fait acheter, avec l'argent de sa dernière liquidation, un bateau de pêche en Bretagne, sur lequel il mène pendant dix-huit mois la vie d'un matelot, dans l'horreur du contact avec les gens *chic*. Enfin, le retour à la joie littéraire...»

Oh ! cette vie littéraire... De combien de faux pas, de hontes, de reniements n'est-elle pas remplie ! Octave Mirbeau a donné des articles tour à tour dans *l'Ordre*, *l'Ariégeois*, *le Gaulois*, *le Figaro*, *Paris-Journal*, *les Grimaces*, *la France*, *le Journal*, *l'Écho de Paris*, *l'Aurore*, *le Matin*... Qu'importent le titre et les idées du journal ! Pour ceux qui, comme Mirbeau, ne savent pas ce que

signifie ce mot : « Les principes », les articles d'un journal ne ressemblent-ils pas aux fenêtres d'une maison que l'on badigeonne avec la teinte que préfère le propriétaire ?...

Et puis, combien de cris inutiles vers la justice sociale, vers l'égalité intégrale, vers ce rêve stupide qui n'est purement et simplement qu'un contresens ! Que de sentimentalisme ridicule dans ces livres comme *le Calvaire* que tout le monde a lus ! Quel lyrisme inutile pour acclamer l'humanité en marche, quelle idolâtrie pour l'humanité future, que de phrases vagues et fuyantes pour les doctrines fantaisistes de notre génération ! Mais en revanche que de mots durs et cruels pour tout ce qui est traditionnel et que d'attaques contre l'âme française, contre ses modes de penser, de sentir et d'agir ! Quand Octave Mirbeau ne se traîne pas dans la fange, il cause avec les nuages...

G. Rodenbach a écrit quelque part : « M. Octave Mirbeau n'est pas seulement un grand écrivain ; il est un écrivain courageux. Il dit tout ce qu'il faut dire, en dépit des prudences, des sourdines et des fards, des préjugés, abus, compromis. » Non ! mille fois non ! Octave Mirbeau est avant tout un audacieux qui ose clamer tout ce qu'il pense à rebours du bon sens, un réfractaire aux idées reçues, un penseur compatissant à toutes les misères, méritées ou non, à toutes les faiblesses humaines, et qui aux principes de la loi chrétienne veut substituer le nouvel évangile de l'*Humanitarisme*.

Dépouillez ses pensées de leurs couleurs para-

doxales, vous arriverez aisément à conclure qu'Octave Mirbeau ne fit que transcrire des rêves et poétiser des vices.

Quand, en 1891, Jean Grave publie son œuvre infâme : *la Société mourante et l'Anarchie*, Octave Mirbeau applaudit à l'aurore des théories anarchistes et s'écrie : « Ce livre est un chef-d'œuvre de logique. »

Le 14 décembre 1897, il jette un défi au vulgaire bon sens en faisant représenter sur le théâtre de la Renaissance sa pièce *les Mauvais Bergers*. Il met sur les lèvres de Jean Roule et de Madeleine les mots de révolte les plus injustifiés et la promesse des pires violences... Il va plus loin : il donne pour dénouement logique à sa pièce la grève, les coups de fusil et la mort.

L'année suivante, au théâtre Antoine, le défi continue avec *l'Epidémie* (pièce en un acte). Mais cette fois c'est aux bourgeois paisibles des petites villes qu'Octave Mirbeau s'en prend. — Qu'une épidémie ravage la cité, immédiatement toutes les mesures prophylactiques nécessaires sont prises. Mais que l'épidémie gagne les casernes de la ville, les conseillers municipaux se tournent les pouces... « Les soldats sont faits pour mourir !... »

Quand survient l'affaire Dreyfus on trouve Mirbeau à côté de Zola, de Lucien Descaves et de Georges Clémenceau.

Le Jardin des supplices, qui parut en 1899 chez Fasquelle, puis en 1903 chez Vollard, ce livre où un sensualisme ardent imagine les supplices les plus raffinés, Octave Mirbeau l'a dédié

par ironie malsaine « aux prêtres ; aux soldats ; aux juges ; aux hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes ».

Dans le clan des mécontents et des révoltés toujours ! Chaque fois qu'Octave Mirbeau rencontre des révoltés il les interroge avec complaisance. Si la révolte s'appuie sur la justice contre l'injustice, Octave Mirbeau passe son chemin. Mais si la révolte sent l'anarchie, l'arbitraire, le bon plaisir ; si la révolte veut mettre à terre une conviction ou un drapeau, une tradition ou quelque honnêteté, Octave Mirbeau reste et lutte âprement.

*
* *

Je ne sais rien de plus détestable que l'union d'une belle intelligence et d'une âme basse. Octave Mirbeau a l'une et l'autre.

C'est un cérébral, un penseur puissant, un artiste de la plume ; c'est incontestable. Mais c'est une âme sans clarté, un cœur égoïste et violent qu'emplit la haine de tout ce qui fut respecté dans le passé... Il pouvait se réserver une renommée solide. En voulant abattre une à une toutes les forces morales qui font les hommes, qui soutiennent les races, il a heurté le bon goût français et révolté les consciences. En voulant mutiler des renommées éclatantes, il n'a réussi qu'à émietter sa propre renommée.

On rend volontiers hommage au talent, d'où qu'il vienne... Mais il ne suffit pas d'avoir du

talent pour se faire absoudre des gestes les plus audacieux et les plus injustes. Il ne suffit pas d'avoir du talent pour faire acclamer les conceptions les plus désastreuses. On ne jette pas un défi à tout ce qui parle d'ordre et de moralité : à la religion, à la famille, à l'armée, à la patrie, sans faire lever des protestations indignées.

Octave Mirbeau a maintenant soixante ans. Il s'achemine vers le gouffre mystérieux dans lequel il tombera fatalement un jour. Je tremble pour lui... Je tremble pour les responsabilités qu'il a encourues, car, derrière lui, il n'y a que des ruines amoncelées...

ACHILLE PAYSANT

Dans l'immense phalange des poètes contemporains, il n'en est pas de plus modeste, mais il n'en est peut-être pas de plus grand, de plus pur, de plus idéalisant, de plus réconfortant. Il aurait pu dire comme le bon Coppée :

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense ;
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme...

Il l'a pensé assurément, comme son collègue François Coppée ; et Dieu exauça son vœu. Achille Paysant finit actuellement sa vie dans la plus douce des intimités, entre sa femme et sa fille, tout près d'amis qui le vénèrent et connaissent les trésors de son cœur et de son esprit.

Il a maintenant soixante et onze ans. Sa vie fut

une vie de labeur, généreusement offerte pour le profit des autres. Aujourd'hui il se repose des fatigues de l'enseignement. Comme il me l'écrivait dernièrement avec sa finesse habituelle, il songe plus à soigner ses artères que sa prétendue renommée... Il finit tranquillement sa vie là-bas, à Neuilly, dans une maison à jardinet, dans cette banlieue que Musset affectionnait et dont Coppée disait: « C'est le rêve !... Si je sors à droite, c'est Paris, son luxe et son bruit. Si je descends à gauche, c'est la campagne et les fleurs. Or il faut les deux pour vivre... » Achille Paysant vit là-bas, dans un cadre presque champêtre et dans la bonne atmosphère du foyer. On peut se dire en passant devant chez lui :

Dans ce logis de sage observé du chemin
Ce sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie
Tout est patriarcal et traditionnel,
. . . . . .
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.

Le cœur ? Mais n'est-ce pas pour Achille Paysant tout le secret de son talent ? Paysant n'est pas l'homme des théories et des poétiques. Il est avant tout l'être sensible qui tremble, qui tressaille, qui ressent, qui pleure, qui gémit. Il est la corde qui vibre au choc de la vie comme au coup d'un archet et qui rend des sons graves ou doux qui exaltent, qui enivrent. Paysant est le poète des voix intérieures, le poète qui écoute puis les transcrit les voix merveilleuses de la nature et de

l'amour, les voix mystérieuses de la douleur et de la foi. N'est-ce pas lui qui a dit :

Avant d'écrire, aimer est bien ; souffrir est mieux,
L'esprit apprend du cœur à faire œuvre qui dure ;
Le poète s'inspire aux maux que l'homme endure,
Et, vienne à lui manquer la terre, ose les cieux.

Pour l'œuvre et l'écrivain liberté sans limite !
Mais l'émotion crée et l'impuissance imite :
Point d'école ! Le seul précepte est d'être *soi*.

*
* *

Achille Paysant a été successivement professeur à Laval, à Morlaix, à Juilly, à Stanislas — où il eut comme élève le futur roi d'Espagne Alphonse XII, père du monarque actuel — au lycée Henri-IV où il termina sa carrière. Il a vu passer bien des générations. Il a traversé bien des mondes. Il a vu des arrivés et des arrivistes, des décorés et des nantis, des sots et des sages, des simples et des fats, des officiels et de simples braves gens. Aussi il connaît les choses et les hommes. Il connaît la vie, ses promesses vaines, ses horizons trompeurs. Il a mesuré tous les chemins, éprouvé toutes les amitiés. Il conclut en sage : « Cache ta vie ! »

Ah ! pauvre cœur épris de renommée,
Qu'est-ce qu'un jour en l'éternelle nuit ?
Plus de silence achève plus de bruit ;
Feu n'est que cendre, et flamme que fumée.

Au même orage où le roseau céda
Le chêne altier résiste, éclate et tombe.
Les flots où glisse un duvet de colombe
Ont englouti l'invincible Armada.

Bordé d'iris, hanté d'oiseaux sans nombre,
Le ru se cache et voit tout le ciel pur.
Le fleuve est grand, mais il n'a pas d'azur;
Va, le bonheur est une fleur de l'ombre.

Puis sa voix se fait douce et persuasive comme au temps où le poète s'adressait à des jeunes gens et préparait leur bagage pour la vie :

Aime avant tout : l'amour est le premier savoir ;
L'amour est le chemin qui conduit au devoir.
Que te sert d'aimer Dieu, si tu hais ton semblable ?
La foi, pour espérer, doit être charitable.
Ne vivre que pour soi, quel plaisir douloureux !
Plus on vise au bonheur et moins on est heureux.
Sois humble ! Le talent se dédaigne ou s'ignore ;
On peut, si bon qu'on soit, être meilleur encore ;
. . . . . .
Mais sois joyeux surtout ! Il ne faut pas qu'on voie
La force sans douceur, ni la vertu sans joie.

Et puis soudain le poète se tait et le professeur d'énergie se retrouve. Achille Paysant regarde la vie... Il voit qu'il est parvenu au sommet, près du néant des rêves humains et près de l'éternité.. Mais il voit qu'en bas montent sans cesse d'autres générations et que, d'étape en étape, d'âge en âge, les mêmes illusions les conduisent. Il voit que la vie renaît sans cesse et que rien ne peut arrêter sa sève ardente. Il voit des foules de jeunes gens qui

montent vers lui allègrement, en riant, en chantant, pleins d'illusions et de rêves. Il revoit les jeunes générations de jadis, les étudiants alertes et joyeux qui viennent demander à la vie le bonheur et l'argent... Alors le vieux professeur tremble de son pessimisme. Il tremble, non pas pour lui qui a mesuré une à une ses déceptions et acquis une à une aussi ses convictions, mais pour ces jeunes cœurs dont il vient inutilement de briser l'idéal. Il reprend sa lyre et s'écrie :

Il faut vivre la vie, ô jeunes gens ! La mort
Ne veut ni votre effroi, ni qu'à votre âge on l'aime.
Du labeur des vieillards c'est le repos suprême :
Honte à qui finit sa tâche, et dès l'aube s'endort.

Puis, son rôle accompli, le professeur d'énergie retombe, las et meurtri, dans le sillon qu'il a creusé et au bout duquel il succombe, au bout duquel aussi l'attend le mystère de l'au-delà.

Il rassemble avec piété ses rêves, ses amours, et jette à Dieu cette prière qui est celle d'un simple, d'un poète et d'un sage :

Mon Dieu ! s'il vous plaisait d'exaucer ma prière,
Voici mes vœux : Cacher au fond d'une chaumière
L'ivresse du poète ou l'effort du savant ;
Bien penser quelquefois, mais rêver plus souvent ;
Voir toujours les forêts, la mer, le ciel immense ;
Entendre votre voix dans leur divin silence ;
Demander au devoir le secret du bonheur ;
N'avoir, ayant l'amour, n'avoir souci d'honneur
Ni d'argent : l'or est vil, la gloire est éphémère !
Rendre heureuse ma femme et consoler ma mère ;
Me faire aimer de tous les miens, en les aimant ;
Vivre ignoré du monde, et mourir simplement.

*
* *

Auguste Vacquerie disait un jour : « Le poète n'a que son cerveau. Le sculpteur, le peintre et le musicien puisent dans la matière ; le poète puise dans l'infini. Lui seul travaille, lui seul crée. Lui seul fait quelque chose de rien. Il réalise l'abstrait. Il saisit l'insaisissable, il montre l'invisible. » — Non ! les vrais poètes sont comme les bons sculpteurs. Ils prennent la vie comme le sculpteur prend le marbre, y mettent le souffle mystérieux de leur génie et idéalisent les détails les plus discrets. Les vrais poètes écoutent la nature, examinent les horizons, observent l'infini des beautés humaines, la grâce et la fraîcheur des paysages, leur harmonie. Rien ne les laisse indifférents, ni la symphonie des oiseaux, ni les chants du vent dans les cimes, ni le bruit des torrents. Les fleurs des champs, les feuilles mortes, les fontaines et les roses, tout leur parle de création, de mystère et de mort. — Et les vrais poètes observent encore les détails des intimités, ces à côtés de l'existence qui forment le cadre de nos joies et de nos épreuves, ces mille riens qui passent inaperçus et cependant remplissent nos vies. Achille Paysant a tout noté, tout chanté, tout illuminé.

Mais c'est dans l'intimité du foyer qu'il s'est reposé le plus volontiers. C'est là qu'il a écrit avec le plus de cœur. A sa femme qui a vieilli avec lui, qui a partagé ses joies et ses épreuves, qui lui a prêté son bras pour accomplir cette rude chevau-

chée de la vie, Achille Paysant dit en souriant comme aux jours de printemps :

La neige est sur mon front et la nuit sur ta robe :
Plus vieux, plus seuls, aimons-nous mieux.
Vers l'éternelle aurore ouvrons l'âme et les yeux !
Puisque à nos pas mortels la terre se dérobe,
Le sol nous manque ? Osons les cieux !

Pour les paysans, ses compatriotes d'enfance, ses premiers amis, il donne aussi un souvenir ému :

Oh ! oui, moi qui leur dois jusqu'au nom de mon père,
J'aime les paysans comme ils aiment la terre,
D'un grave et filial amour ! O braves gens
Qui faites mes loisirs de vos soins diligents.

Au frais cottage du pays natal, de la basse Normandie, il laisse aussi un mot d'amour et de reconnaissance. Puis, rentré au pays, à la tombe où repose sa mère, il murmure tout bas, en apportant des fleurs le jour de l'anniversaire :

C'est aujourd'hui ta fête, ô ma pauvre maman;
Et, pour ton fils, tu n'es pas morte.
Viens tout bas en mon cœur, viens lire couramment
Les pleurs muets que je t'apporte
Et combien, sans pouvoir te l'exprimer jamais,
Mère admirable, je t'aimais !

*
* *

Achille Paysant est assurément spiritualiste. Pourtant dans le beau livre qu'il vient de publier :

Vers Dieu[1], il laisse entrevoir un esprit troublé par l'éternel mystère de l'au-delà. A côté de belles prières, à côté de magistrales envolées vers les cieux, il y a souvent un doute, un retrait, un recul, un je ne sais quoi qui n'est ni tout à fait du scepticisme ni tout à fait de la vraie foi chrétienne.

O mort, s'écrie-t-il,

Es-tu l'ombre éternelle ou l'éternel flambeau ?

Doute scientifique et état d'âme que l'on comprend certes ! Mais en ce qui concerne les choses de la foi n'est-il pas plus simple ou de croire tout à fait ou de nier tout à fait ? A quoi sert de vouloir sonder l'insondable ? Et puis le doute n'est qu'un pauvre oreiller de torture... Ne vaut-il pas mieux croire ce qu'ont cru nos pères ? C'est d'ailleurs plus reposant pour le cœur et plus logique pour la raison.

1. *Vers Dieu*, par ACHILLE PAYSANT. — Jouve et Cie, éditeurs, Paris.

MONSEIGNEUR DUCHESNE

Quelqu'un disait un jour à Mgr Duchesne : « Il y a, me semble-t-il, assez longtemps que vous êtes à l'Académie des Inscriptions. Ne songerez-vous pas un jour à pousser jusqu'à la salle voisine ?... » — Il y songeait depuis longtemps, mais il ne confiait son rêve à personne. Il se contentait de temps à autre, de jeter un regard à l'horizon; et puis il se plongeait à nouveau dans l'étude, gardant en son cœur tous les bruits du dehors, tous les échos des probabilités académiques.

Après la mort du cardinal Mathieu, quand on parla de la candidature de Mgr de Cabrières, il eut un rire amer : il fallait renoncer ou combattre... — Il préféra combattre... Et c'est pourquoi l'on vit deux prélats frapper le même jour à la porte du palais Mazarin, tous deux remarquables par leur esprit et la hauteur de leurs pensées, mais bien différents par la noblesse de leurs sentiments. Mgr de Cabrières venait, au nom du clergé fran-

çais, au nom de l'Église, réclamer le siège traditionnel des prélats, reprendre à l'Académie française la succession glorieuse des Lacordaire, des Dupanloup et des Perraud. Mgr Duchesne venait prétendre à la même succession, mais il n'était pas le mandataire docile de l'Église. Il venait *proprio motu*, en antagoniste. Il entendait bien monter vers lui le sourd grondement des consciences révoltées... Il entendait bien le blâme jaillir de tous les coins de France... Mais il refusa de comprendre ces voix.

A la seconde élection académique Mgr Duchesne se campa plus résolument que jamais en face du candidat officiel. Il pouvait racheter son erreur, dire à Mgr Baudrillart : « Nous sommes tous deux prélats, dignes tous deux — à des titres divers — d'entrer à l'Académie. Mais vous êtes le candidat préféré. Vous venez au nom du monde catholique... Prenez le siège du cardinal Mathieu. S'il est vrai qu'il ne peut y avoir, dans une armée, deux chefs pour un seul commandement, il est bien plus vrai que dans l'Église — qui est toute de pacification et d'ordre — il ne doit jamais y avoir deux noms pour un seul honneur... »

Mgr Duchesne aurait pu prononcer ces mots de conciliation. Il aurait pu faire ce geste de généreuse humilité. Ce geste l'aurait grandi dans l'estime universelle, mais l'aurait écarté, il est vrai (à tout jamais peut-être) de la liste des « cardinaux verts »... Et c'est là tout le secret de la candidature obstinée de Mgr Duchesne.

*
* *

L'auteur de l'*Histoire ancienne de l'Église* est né en 1843, dans cette partie de la Bretagne qui touche à la Normandie.

Un autre grand historien, Michelet, attribue à la province natale une influence capitale sur l'esprit de ses enfants. C'est pourquoi, sans doute, M. Étienne Lamy pouvait dire avec justesse de Mgr Duchesne qu'il « a l'âme religieuse des Bretons et l'intelligence sceptique des Normands... », et ailleurs : qu'il « a cherché à être le moins crédule des croyants... »

Le petit Breton qui faisait ses premières études au séminaire de Saint-Brieuc montrait déjà cette patience inlassable et cette ténacité qui faisaient présager en lui le chercheur et le savant archéologue d'aujourd'hui. Un jour il hésita entre le chemin du séminaire et celui de l'École polytechnique. Un vieux prêtre auquel il demanda conseil lui fit entrevoir la possibilité d'embrasser en même temps ces deux voies, et le jeune séminariste retourna à Saint-Brieuc. Ses maîtres avaient déjà reconnu en lui des aptitudes spéciales ; pour les développer au service de l'Église, ils envoyèrent le jeune homme au collège des Hautes-Études de Paris. C'est là que Mgr Duchesne put étudier les manuscrits du moyen âge, les documents anciens où la curiosité des savants trouve toujours un vaste champ ouvert aux recherches. On venait de fonder à Rome une nouvelle « École française » desti-

née à compléter celle d'Athènes : l'abbé Duchesne y fut envoyé en 1873, et alors commença sa vraie vie d'historien. — Rome, avec ses ruines couvertes d'inscriptions, avec ses monuments grandioses où elle a gravé l'histoire de son peuple et de sa religion; Rome, le centre du monde catholique, le foyer des études théologiques : c'était bien la ville qu'il fallait à un esprit inquisiteur avide de science, épris de détails curieux et de faits historiques à étaler au jour.

Mgr Duchesne avait en main toutes les chances. Il avait toutes les facilités possibles pour bien remplir sa double vocation de prêtre et de savant. Il pouvait nourrir son âme de vérité religieuse, armer son esprit de connaissances purement scientifiques. Il pouvait, comme tant d'autres l'ont fait avant lui, mettre la science au service de la vérité et devenir l'un des piliers de cette Eglise qui l'avait aidé à grandir... — Cette mission, noble et difficile, aurait tenté une grande âme...

Mgr Duchesne, pendant son séjour à Rome, fréquenta plutôt les archéologues que les théologiens. Il s'appliqua à déchiffrer les inscriptions à demi effacées par les siècles. Il chercha les vestiges du passé sur les tombes des martyrs, sur les pierres du Colisée, sur les ruines du palais des empereurs, le long des voies publiques. Son premier livre : *Liber pontificalis*, parut alors. C'était une chronique épurée sur les papes depuis le premier siècle jusqu'au quinzième. En même temps il confiait au *Bulletin critique* des articles pleins d'érudition religieuse... Il lui plaisait, comme l'a

si bien dit Étienne Lamy, « de rendre comique l'erreur ». Il la pressait par une escrime vive et légère qui rappelle le dix-huitième siècle, mais « avec moins de saluts et plus de bottes »...

A son retour de Rome, Mgr Duchesne professe à l'Université catholique de Paris que Mgr d'Hulst venait de fonder. En 1888, il fut reçu à l'Académie des Inscriptions et publia *les Origines du culte chrétien*, longue étude sur les liturgies primitives et les variations des prières liturgiques avec les différents pays. Il publia ensuite *les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, livre dans lequel on peut apprendre en détail la vie des évêques dans chaque diocèse de France.

Par ses études incessantes, Mgr Duchesne était devenu un des premiers érudits de France et le plus connu à l'étranger. Aussi, en 1895, lorsque l'Ecole française de Rome se trouva sans chef, il y revint — non plus comme élève, cette fois, mais comme maître.

Il publia peu après : *les Églises séparées, les Commencements du pouvoir temporel*, l'*Histoire ancienne de l'Église*.

Dans ces œuvres, strictement orthodoxes, Mgr Duchesne rase impitoyablement toutes les aimables traditions de l'Eglise, discrédite toutes les légendes.

Cette direction spéciale de son esprit fut loin d'être un obstacle au succès de Mgr Duchesne puisqu'on lui conféra le titre de commandeur de la Légion d'honneur et puisque l'Académie française, où il eut la chance d'avoir Paul Hervieu

pour parrain, vient de lui ouvrir ses portes...

Son discours de réception a été long, très long... et cependant Mgr Duchesne n'a trouvé moyen de prononcer le mot *Dieu* qu'une seule fois... Et encore ne l'a-t-il exprimé que dans une locution populaire, employée par tout le monde, même par les membres de la « gauche » à l'Académie et au Palais-Bourbon.

« Avec qui — dit Mgr Duchesne — le cardinal Mathieu n'était-il pas familier? A Nancy, à Angers, à Toulouse, *Dieu* sait qui il ne connaissait pas !... »

Voilà le fait. Il est plutôt attristant...

*
* *

Il y eut à l'Académie francaise des prélats d'allure princière : le cardinal de Rohan-Guéménée, le cardinal de Boismont; des prélats politiques : les cardinaux Dubois, Fleury, de Bernis; des princes de l'éloquence : Bossuet, Fléchier, le Père Lacordaire; des évêques au « grand air » : NN. SS. Perraud, Denis de Frayssinous; des hommes de bien comme Mgr de Quélen; des poètes même : Cotin, Cassagne, Boyer... mais il n'y eut jamais d'évêque rappelant, de près ni même de loin, Mgr Duchesne. Celui-ci est tout à fait vingtième siècle. Par sa famille, par ses traditions, par son caractère sacré, il appartient au vieux passé de France; mais par son esprit inquisiteur, sceptique par méthode, ironique et railleur, plein de ce que M. Le-

cigne appelle « la verve corrosive » Mgr Duchesne est souvent, hélas ! le cousin germain de nos sophistes et de nos rhéteurs modernes qui, après plus de cent ans, demeurent encore les petits-fils de Voltaire. Ses allures « bon enfant », ses goûts simples, ses façons, un peu trop faciles pour un évêque, dissimulent un esprit subtil, toujours sur la brèche pour la riposte, toujours prêt pour la contradiction et tenace dans la lutte.

Le menton est volontaire, le front haut et puissant, l'œil narquois et perçant, dur par moments, la lèvre mince et railleuse... Le masque tout entier n'est ni attrayant ni repoussant. Il serait même attrayant s'il n'avait pas, à tout instant, cette expression de malice dont on redoute les traits mordants. Mgr Duchesne ne passe inaperçu ni à Rome, ni à l'Académie française, ni dans les réunions des prélats. Son large front de penseur le signale et le met en vedette. On devine sous ce front-là une puissance intellectuelle et une volonté. Mais il est fâcheux que la physionomie morale ne réponde pas au cadre intellectuel. On pourrait dire d'elle comme de celle de Voltaire : « Elle semble de prime abord échapper à toute analyse, tant elle est diverse et ondoyante, faite de contrastes et d'oppositions. »

Mgr Duchesne est de la famille de ces gouailleurs qui rient de tout, sauf de leurs propres jugements. Rien n'échappe à son stylet. Il égratigne lorsqu'il ne peut mordre, mais les blessures qu'il fait, bien que légères et données en passant, sont plus lentes à guérir que les blessures profondes

d'un adversaire irréconciliable. Ses caricatures sont amusantes. Comme disait hier encore M. Lecigne, on y chercherait en vain « la trace d'une colère ou d'une impatience ». C'est à peine s'il nargue, mais... il sait si bien faire ressortir le côté ridicule des hommes et des choses qu'il fait table rase de tout ce qui sert à ses jeux intellectuels. S'il garde au fond du cœur quelque rancune personnelle, quelque désappointement inavoué pour une dignité qu'il se jugeait due, il prend un ton goguenard :

« Un cardinal, dit-il, ne saurait se mettre en travers des décisions du chef de l'Église. C'est un conseiller, sans doute ; mais qu'il ait été consulté ou non, que les mesures prises contrecarrent ou non son avis personnel, qu'elles blessent ou flattent ses sentiments intimes, il est bien obligé de s'y rallier. »

Le cardinal Mathieu lui-même n'a pas échappé au venin que peut cacher un langage académique : « Il se rendait à pied là où il avait affaire, et, s'il lui fallait pour cela passer par le Corso ou traverser la place d'Espagne, il n'y voyait aucun inconvénient.

« Ces façons simples, franches, familières, lui valaient beaucoup de sympathies, non seulement dans le monde assez bigarré qui se pressait autour de lui, mais dans les rangs mêmes des très hauts dignitaires parmi lesquels il avait pris place. Au commencement, on s'en était un peu étonné. A la longue, on finit par en prendre son parti. On sentit, ce qu'exprimait fort justement

un de nos communs amis, que tous ses défauts se trouvaient à la surface et qu'avec un peu d'attention on apercevait en lui de grandes et solides qualités. Après tout, le cardinal Mathieu n'est pas le premier original qui ait paru dans le Sacré Collège.

« Pourtant, au point de vue des intérêts qu'il était appelé à servir, il aurait peut-être mieux valu qu'il se conformât davantage au type ordinaire. »

Ah! que M. Étienne Lamy, dont la mâle éloquence contraste si fort avec l'éloquence anecdotique et gouailleuse de Mgr Duchesne, a eu raison de dire, au début de sa réponse au récipiendaire : « Monsieur, si le cardinal Mathieu vous a désiré pour successeur, c'est une preuve qu'il aimait la discrétion dans la louange. Vous êtes de ces bons peintres qui mettent de la conscience à ne rien embellir, et vous ne dessinez pas plus grand que nature. » — Et que l'excellent cardinal Mathieu aurait eu de larmes dans le cœur s'il avait entendu évoquer sous la coupole de l'Institut, devant l'élite du monde intellectuel, devant ceux qui avaient été ses amis, les souvenirs du passé!... « C'était le bon temps, et pour ses amis, Rambaud, Gebhart et les autres. On s'offrait quelquefois des parties de campagne; on allait à la Lobe, s'attabler devant des matelotes renommées: ou bien on s'invitait chez le bon curé de Pagny. Ce digne ecclésiastique, qui vient de mourir presque nonagénaire, n'était pas facile à prendre au dépourvu. Dans sa cave, les diverses

récoltes du cru local s'étageaient suivant une chronologie des plus rassurantes. Si le poisson manquait, le brave curé piquait tout bonnement une tête dans la Moselle, choisissait au fond de l'eau et reparaissait, l'instant d'après, avec les éléments d'une respectable friture. » — Cette description, sous la plume d'un Charles Mérouvel, d'un Xavier de Montépin, ou d'un Marcel Prévost, ferait rire. Mais, sur les lèvres de Mgr Duchesne, en pleine Académie, en un jour de réception, elle attriste profondément...

Lorsqu'on est du corps de l'Église, lorsqu'on y a grandi jusqu'aux honneurs, lorsqu'on y a trouvé le marchepied de sa carrière, puis de sa renommée, il sied mal de se retourner contre elle et de répandre par-ci par-là le venin des réticences et des insinuations malignes.

L'orthodoxie de Mgr Duchesne pourrait bien devenir périlleuse à force d'être subtile...

« JEAN SAINT-YVES »

Il a un autre nom que lui ont transmis ses aïeux ; mais il m'en voudrait si je le disais. — Le poète soldat qu'est Jean Saint-Yves est en route pour la gloire ; mais il fera sa conquête comme Pierre Loti et Anatole France : sous un manteau d'emprunt.

Jean Saint-Yves ! Ce nom-là est un point de ralliement pour d'innombrables amis qui serrent la main de l'écrivain en disant avec joie : « Bonjour, capitaine ! » — Mais pour la littérature, pour le monde, pour la gloire, il n'y a que Jean Saint-Yves. Et ce pseudonyme littéraire couvre d'un masque déjà illustre une âme toute vibrante, qui tressaille à tous les souffles de l'idéal et s'enivre de toutes les hérédités glorieuses qui combattent en elle.

Jean Saint-Yves ! Un beau petit capitaine, droit comme un i, au physique et au moral ; un cœur chaud, plein de rêve et d'aspirations ; une âme forte

qui devient plus belle chaque fois qu'un danger veut l'abattre, et qui ne perd pas un pouce de bataille ni dans la vie ni dans le livre ; des yeux très vifs et très francs qui scintillent et qui remuent dans l'orbite aussi vite que les idées qui naissent derrière eux ; une lèvre volontaire, qui porte avec élégance une moustache joliment plantée et dont la jugulaire retrousse les pointes les jours de revue, quand l'écrivain disparaît dans les rangs en suivant le drapeau et les tambours ; une main nerveuse, une main de soldat qui tient aussi bien la plume que l'épée, qui se tend avec amour vers les amis, mais qu'aucune main puissante ne peut ouvrir de force lorsque le cœur dit « non ». — Et par-dessus tout cela, comme une jolie fleur qui décore la tige qu'elle surmonte : un perpétuel sourire ; sourire de finesse et sourire de bonté où passe tout le reflet d'une intelligence que Dieu a gâtée, qui a conscience d'elle-même, mais ne veut point parader.

J'aime son sourire intime, ce sourire qu'il réserve pour les amis lorsque la conversation fait un peu l'école buissonnière dans la renommée de nos plus notoires contemporains ou bien pêle-mêle dans tous les souvenirs. C'est alors une fête d'écouter Jean Saint-Yves. Il a vu beaucoup de choses, rencontré beaucoup d'hommes... Tout cela défile en une parole charmante, pleine d'esprit, chaude et colorée. — Il me souvient qu'un soir, après le thé, Jean Saint-Yves se mit à nous raconter une page de sa vie, page écrite là-bas, très loin, aux environs de Biskra, pendant des jour-

nées d'isolement et de chaleur torride. Puis une seconde page vécue au centre de Paris, en pleine fièvre ; puis une troisième soufferte sur les frontières de l'Est ; puis une autre, une autre encore... Nous écoutions avec admiration, un peu comme des collégiens qui ont été bien sages et auxquels le professeur donne la récompense d'une anecdote jolie.

Jean Saint-Yves n'est pas de ceux qui aiment les demi-mesures. Dans le cercle de l'amitié il n'admet pas les tangentes. Quand un malheur frappe autour de lui sa main ne se desserre pas. Au contraire. Son affection se fait plus douce, plus consolante, plus maternelle pour les amis éprouvés. Jean Saint-Yves est partout le soldat qui se donne sans calcul et ne prend le temps de songer à lui qu'après avoir pensé aux autres.

Un jour, voyageant entre Marquion et Arras, j'ai recueilli cette bribe de conversation entre deux petits chasseurs à pied qui parlaient de leur capitaine (Jean Saint-Yves). — « Ah ! celui-là, disait l'un d'eux, c'est un chic type ! » — Ceux qui ont passé par la caserne et connaissent les expressions consacrées entre les troupiers savent que celle-là est de celles qui n'éclosent sur les lèvres qu'en jaillissant du cœur.

*
* *

Le bagage littéraire de Jean Saint-Yves est moins encombrant que celui de Zola ; mais il est de choix. Les chapitres du *Roman d'un officier*

ou de *l'Étape silencieuse* sont des tableaux de maître devant lesquels on s'attarde volontiers. Quant aux beaux livres qui portent en exergue les deux titres symboliques : *la Route s'achève*[1] et *la Lumière perdue*, ils sont capiteux comme les essences de ces arbustes des oasis à l'ombre desquels ils furent écrits. Ils grisent; ils enchantent. Ils ont gardé tous les mirages du désert, tout l'impalpable, le mystérieux, l'infini des songes imprécis et fuyants, de ces songes que les soldats font sur le chemin de la gloire... de ces songes qui demeurent inachevés quand la route s'achève et qui, après avoir ébloui et enivré, tombent sur la fin des carrières comme de la lumière perdue.

Jean Saint-Yves est le frère littéraire de Pierre Loti. Ce dernier a écrit sur l'eau, bercé par le roulis et la chanson des vagues ; celui-là sur un sable brûlant, sous un ciel de feu, dans ces colonies d'Afrique où les plantes se dessèchent avant d'avoir grandi. L'âme du soldat a été brûlée comme le sol, et c'est pourquoi les livres de Jean Saint-Yves portent en eux quelque chose de troublant et d'orageux. Il y a un vent de fièvre dans cette œuvre sentimentale.

Jean Saint-Yves a l'âme d'un poète. Son chemin favori c'est le rêve ; mais il quitte souvent ce chemin préféré pour prendre des chemins voisins, plus rudes, plus escarpés, qui montent vers le devoir et vers l'apostolat social. Avant d'écrire *la Route s'achève*, Jean Saint-Yves aimait la vie in-

1. Ouvrage couronné par l'Académie française.

tense. Il voulait affiner son être en recherchant toutes les filières de l'activité et tous les souterrains du cœur. Il voulait connaître toutes les émotions, sentir toutes les fièvres, toutes les passions. — Mais un jour les joies ne lui suffisent plus; il veut les larmes. Il tombe du rêve dans la vie. Il ouvre toutes grandes les portes de la société. Un relent épouvantable lui emplit les narines. Il aperçoit dans la mêlée infâme une place vide pour lui. Le devoir l'attend là... Il y va. Il y va avec tout son cœur et tout son talent d'écrivain, et il jette à pleines mains le bon grain parmi ces épaves de la misère et du désespoir, parmi ces âmes torturées par le doute, parmi ces enfants qui ont laissé toutes leurs croyances à l'école et qui parcourent les chemins de la vie comme des fantômes débraillés et cyniques. « Décidé à écrire, disait-il un jour, je me dis qu'il y avait du bien à faire. »

« Du bien à faire ! » Toute son âme généreuse se confesse en ces mots.

Quand il était à Saint-Mihiel, là-bas sur le flanc ensanglanté de la France et qu'il cherchait avec sa jumelle les clochers des villes captives, Jean Saint-Yves a écrit un beau livre : *Sur les côtes de Meuse*, livre de douleur où certaines pages semblent gravées avec du sang et collées avec des larmes... — Une douleur est dans ce livre, et cette douleur est celle de toute une armée qui a du rêve et de la passion, qui garde des élans et de l'espérance, des croyances et des consciences de héros. Pour racheter le passé et refaire l'avenir c'est à l'énergie de cette armée-là qu'il faudra faire appel.

*
* *

Jean Saint-Yves n'est pas un quêteur de gloire. C'est un modeste.

Si sa carrière de soldat ne l'avait point contraint à laisser son vrai nom à la caserne, sous l'uniforme et les galons, je crois bien qu'il se serait condamné lui-même à l'anonymat. — Il estime que les belles intelligences ne sont que des instruments dans la main de Dieu et que le pavois moderne est assez encombré par les politiciens querelleurs et les marmousets de la réclame. Depuis qu'il est entré dans la mêlée littéraire il a fait comme le soldat sur le champ de bataille : il s'est toujours montré au premier rang lorsqu'il y avait un geste à faire. Puis, la victoire remportée, il est reparti sans bruit se perdre dans la foule.

Mais les chercheurs d'étoiles l'ont depuis longtemps reconnu. Jean Saint-Yves a beau faire. Il est désormais prisonnier de la gloire. Tous ceux qui, en France, s'intéressent au mouvement des idées ne connaissent pas le joli petit capitaine qui, pendant les manœuvres, grimpe les côtes et les talus avec ses hommes, en riant avec eux et en chantant pour eux quand ils sont fatigués ; mais ils connaisssent tous Jean Saint-Yves et savent très bien que ce nom-là ira un jour voisiner quelque part à côté du joli nom de Pierre Loti...

C. LECIGNE

« Il chantait son pays et le faisait aimer. »
BRIZEUX.

Le vieil adage latin *Mens sana in corpore sano* paraît avoir été écrit pour lui. M. Lecigne est, en effet, une pensée vibrante dans un cerveau vibrant, une âme pleine de grandeur dans un corps plein de robustesse et d'allure.

Dans ces temps maudits où la rafale fait rage dans le camp des intellectuels, à cette époque d'avilissement où le vent de la politique a balayé toutes les aspirations de l'âme française, c'est une figure consolante. Elle se dresse, géante et sereine, dans le vacarme du siècle.

Il m'est doux d'en parler, car je ne ne sais pas de plus noble image, de plus riche amitié.

*
* *

C'est un « beau gars d'Artois », de sève plantureuse et de vie ardente. Grand, vigoureux, de carrure athlétique, M. Lecigne pouvait certainement réclamer à l'armée française le sabre des héros de Reischoffen.

Mais il est un champ de bataille plus noble que la plaine dévastée où les canons crachent la mitraille, il y a une façon de donner sa vie sans offrir sa poitrine aux balles... M. Lecigne a pris pour uniforme la robe du prêtre. Il a voilé d'humilité tous les héroïsmes que recélait son cœur.

Il est entré dans la mêlée avec des convictions absolues, de l'idéal et pas d'égoïsme, de la majesté et pas de fierté, des airs de gentilhomme et de la modestie. Il a pris dans sa main les gloires du passé et il a continué le geste du bon semeur, impassible dans son rêve et ses aspirations, les yeux tournés vers le ciel plein de promesses et d'espérances, les pieds rivés dans le sol de France, plein de cercueils et de traditions...

M. Lecigne a maintenant franchi le pont de la quarantaine. Le long du chemin parcouru et dans le prolongement des veilles, le crâne, qui est large et puissant, s'est peu à peu dégarni, mais la physionomie demeure très jeune, très ouverte, excessivement mobile et expressive. L'œil est grand, et sur le bleu de l'iris s'épand une douce sérénité.

La poésie se mire souvent dans ces yeux-là et

ceux qui les connaissent bien se demandent s'ils doivent admirer leur éclat ou chérir leur douceur.

*
* *

Il me souvient qu'un soir, à la villa des « Mouettes », pendant que ses doigts tourmentaient une cigarette, M. Lecigne évoqua le passé... Et, comme il parlait d'un petit village accroché au flanc d'une colline d'Artois, je surpris une larme sous sa paupière. Oh ! dans cette larme discrète chevauchaient tous les souvenirs d'une enfance qui fut fertile en espièglerie et qui souvent sut bouder à la tâche.

M. Lecigne ne fut pas en effet le collégien paisible qui, chaque année, rapporte au village le prix de sagesse, mais le petit espiègle souvent puni, le méritant toujours, le poète rimailleur qui, pendant les heures d'étude, fait des vers sur ses camarades et sur ses maîtres, l'élève fantaisiste qui se prépare à résoudre une équation en lisant en cachette un chapitre de Jules Verne, ou qui écoute une leçon de mathématiques en répétant tout bas de jolis vers de Lamartine et de Musset...

Son éducation s'est faite surtout... pendant les vacances, à travers prés, à travers bois, à travers champs, à muser le long des grandes routes ou à l'ombre des haies, dans la vallée où serpente la Clarence, « capricieuse et sautillante comme une chèvre ».

Dans la genèse des grands penseurs il y a souvent un petit attrapeur de mouches et un grand enfant, M. Lecigne l'a prouvé sans le vouloir.

Mais l'espièglerie des enfants s'en va souvent sur l'aile des ans, et les hommes d'avenir sont souvent les collégiens dont le cerveau a conservé toute sa force et le cœur toute sa sève pour les batailles quotidiennes de la vie. — Pour M. Lecigne les lendemains devaient être des merveilles et les batailles des victoires. Sur la page blanche de la conscience la mère avait écrit des choses exquises, le père avait gravé des sentiments élevés, de nobles pensées... Quand finit le printemps de la vie tout se mit à fleurir, et l'adolescent transfiguré cueillit une gerbe de mâles et solides vertus. Désormais rien ne chancela plus dans les assises de sa pensée, et le petit confectionneur de coqs en papier devint le travailleur infatigable, le « bûcheur » qui se penche avec assiduité sur les livres comme nos paysans d'Artois sur leurs sillons.

A partir de cette étape, que j'appellerais volontiers l'étape de la résurrection, M. Lecigne consacra sa santé et sa vigueur intellectuelle à un labeur acharné. Les bibliothèques n'eurent pas de visiteur plus assidu, ni les livres de plus fidèle ami. Il fut bientôt licencié ès lettres, et en dix-huit mois il conquit son titre de docteur ès lettres avec une thèse remarquable qu'il ébaucha en Bretagne, là-bas aux environs d'Arzano, parmi les grâces sauvages de l'Armorique.

*
* *

Depuis qu'il est professeur à la Faculté libre des lettres de Lille, M. Lecigne n'a cessé d'écrire.

Il a écrit sans trêve ni défaillance. Aussi possède-t-il maintenant un bagage littéraire dont il peut être fier.

Elle est immense cette œuvre qui a été conçue dans la solitude, stoïquement, loin des faveurs et des honneurs ! Elle compte de gros volumes comme *Brizeux, sa vie et ses œuvres*, *Arthur Guillemin*, et des cadets comme *Du Dilettantisme à l'action*, *Un Prêtre d'autrefois*, *le Fléau romantique*, *Mademoiselle de Montpensier*, *Amédée Prouvost*, mais elle forme aussi une large mosaïque de brochures, de monographies, de petites nouvelles de délicieuse fraîcheur où le style coule, clair et limpide comme l'eau de la Clarence, sonore et harmonieux comme un chant d'oiseau. Et je préfère mille fois à ses travaux biographiques que l'Académie française a couronnés du prix Bordin, ces petites brochures grises où la langue sourit aux mots et les mots aux idées, où chaque phrase porte une philosophie avec la délicatesse frêle et nerveuse d'une femme et où les pensées ont le parfum des roses...

Lisez *Résurrection*. En tournant le dernier feuillet, vous aurez l'impression de le fermer sur un bijou, tant il y a, dans le labyrinthe des phrases et des mots, de cœur, de talent, de pureté, de santé morale et intellectuelle.

Lisez aussi : *George Sand*, *Henri de Bornier*, *Octave Feuillet et son théâtre*, *Madame de Lamartine*, *Léon Daudet*, *Madame Julie Lavergne*, *le Divorce et le Roman contemporain*, *Du Champ de bataille au cloître*, *Jean Aicard*, *Madame Des-*

bordes-Valmore, *l'Influence littéraire des femmes au dix-septième siècle*, *En marge des livres*, *Scribe et son théâtre*, *Proscrites*, etc... C'est intéressant et c'est fouillé. Si M. Lecigne disséquait dans un amphithéâtre il ferait merveille, car il excelle à dissocier et à présenter dans toute leur nudité les fibres intellectuelles, morales et sociales qui brillent de blancheur ou ruissellent de hontes et de turpitudes.

Son esprit connaît toutes les finesses de l'analyse, mais il sait aussi fort bien la force de la synthèse, et lorsque, d'un seul coup, du revers d'une phrase cinglante, il veut jeter bas un adversaire comme Thalamas, il lui jette à la face cette galanterie : « Votre nom brillera toujours dans l'histoire nationale comme une tache de goudron au milieu d'un tunnel aux environs de minuit... »

Il fait avec énergie le procès des écrivains modernes qui s'hypnotisent sottement devant le soleil de la Démocratie, ce fameux soleil du vingtième siècle qui a tout au plus la pâleur blafarde de la lune et tous les éclats de l'utopie... Il méprise les snobs et les illuminés qui vantent la philanthropie à l'approche des élections et la rangent au rayon de l'histoire ancienne dès qu'ils sont élus. Il a la haine avouée de tout ce qui n'est pas français, dans le cœur, sur la langue et dans les gestes. Il est positif en tout et n'accepte pas les rêves bleus dans les questions qui sont à base de réalité et d'observation. « Je ne puis lire un roman de Tolstoï, me disait-il un jour, sans un effort d'héroïque abnégation. » Il déteste l'individualisme anarchique

dans les choses de la foi, le modernisme en religion, le romantisme en littérature, l'idéologie en science sociale, et par conséquent... la démocratie en politique.

Mais M. Lecigne n'est pas seulement un esprit pur, un ciseleur de phrases et un remueur d'idées, c'est aussi et surtout un convaincu et un lutteur. Sa vie, il la consacre tout entière au relèvement de la pensée. Ecrire est pour lui une joie, une véritable ivresse, une sorte de fonction de son existence. Chez lui, tout sent le gentilhomme de race. A cette époque où tous les respects sont morts, il garde intégral le respect des traditions et de toutes les dignités de l'âme humaine. Dans la série de ses études savoureuses et puissantes où brille une merveilleuse érudition, on sent qu'il a la passion du bien, l'amour de la beauté, l'enthousiasme du dévouement et qu'il ferme son cœur aux orgueils stériles. Il fauche sa vie pour la moisson des âmes, et la fatigue du corps est sa meilleure récompense, car il peut dire le soir, après une longue veille, en levant les yeux vers les étoiles qui scintillent aux cieux : Seigneur, je n'ai pas perdu ma journée et c'est pour vous que j'ai travaillé.

Son activité est surprenante. Il est en même temps à Lille, à Paris, à Bruxelles, à Arras, à Tournai où il prodigue ses conférences. Il est tour à tour professeur, journaliste, prédicateur, poète et critique. En dehors de sa besogne professionnelle qui est écrasante, le distingué doyen de la Faculté des lettres collabore régulièrement à *la Dépêche* de Lille, à *la Croix illustrée* de Paris, à

l'Univers, à la *Revue du Clergé français*, à *la Revue de Lille*, à *la Jeune Fille contemporaine*, où il publiait dernièrement deux grandes séries d'études sur le théâtre moderne et sur le roman moderne. Tout récemment, les vacances de juillet le trouvèrent dans sa bibliothèque où les livres fourmillent, affairé, penché sur sa table de travail et mettant la dernière main au volume qui est maintenant sous presse : *Monseigneur Freppel.*

Ses articles font les délices des intellectuels et la joie des Artésiens. Beaucoup, après avoir relu la collection de *Ceux de chez nous*, la placent sous leur chevet et fredonnent avec allégresse le quatrain du poète artésien qui s'écria un jour :

Oui, nous sommes les fils des plaines
Où murissent les grands blés d'or,
Et nous avons nos âmes pleines
Des parfums qui font l'homme fort !

*
* *

M. Lecigne passe avec dédain au milieu des platitudes officielles et des passions qui s'étalent autour de lui. Il marche, la lyre à la main, n'écoutant que la voix de sa conscience, fidèle à l'austère noblesse de sa vocation, indifférent aux « variations malsaines de la mode », aux courants des passions, avec le courage de ses obstinations.

Tout ce qu'il écrit, c'est son cœur qui l'exhale. Le cœur dicte... La main ne fait que transcrire.

M. Lecigne ressemble actuellement aux immor-

telles de nos jardins que le soleil a épanouies ; il donne tout son éclat. Sa renommée littéraire, qu'il a conquise avec des pages qui sont des chefs-d'œuvre, a franchi les champs de seigle de notre cher pays d'Artois et les plaines fertiles des Flandres. Elle s'est dispersée dans tous les coins de France où fleurit encore un peu de foi et où rayonne toujours la fière indépendance de notre race.

La critique est unanime. Elle proclame la vitalité de ce noble esprit, et je sais des écrivains célèbres, des académiciens qui comptent parmi leurs fiertés l'amitié de cet homme qui est un artiste de la plume, doublé d'un philosophe et d'un penseur.

C'est un artiste vraiment, mais un artiste qui porte la plus belle des décorations : le rayonnement de l'âme. Il est le grand cœur que rien ne désarme, et qui passe dans la vie, épris d'idéal, amoureux du vrai, indifférent à l'enthousiasme des foules comme à leur indifférence, marchant droit vers l'étoile de sa destinée.

Et, dans un demi-siècle, quand sur les bords de la Clarence on parlera du cygne d'Artois, les petits enfants de Pernes redresseront la tête avec amour, avec fierté et diront : « Il était de chez nous... »

HENRI DE RÉGNIER

C'est peut-être en songeant à lui que José-Maria de Heredia, toujours à l'affût des renommées naissantes, écrivit le tercet final de son fameux sonnet *les Conquérants :*

> Penchés à l'avant des blanches caravelles,
> Ils regardaient monter en un ciel ignoré
> Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles...

L'étoile d'Henri de Régnier est montée bien vite au-dessus de l'horizon. Elle a atteint les pentes du Parnasse, y a brillé d'un vif éclat, et maintenant se repose au front de l'Institut. L'auteur tant applaudi des *Médailles d'argile* peut dire avec Charles Perrot :

> J'ai senti mon cœur gonflé d'orgueil,
> J'ai marché le front haut à grands pas dans la rue.
> La gloire, brusquement à mes yeux apparue,
> Me tendait ses deux bras dans un geste d'accueil...

... Et cet accueil bienveillant de l'Académie française est d'autant plus flatteur pour Henri de Régnier que ce dernier avait pour concurrent le distingué et très érudit Pierre de Nolhac.

*
* *

Par ses ascendants, Henri de Régnier puise au sein même de nos vieilles traditions françaises. Il a pris souche sur ces vieilles dynasties de terroir qui illustrèrent autrefois les belles provinces de Picardie et de Bourgogne. Par son père il est le descendant de ces seigneurs de Thiérache qui ont glorieusement sillonné l'Histoire. Par sa mère il se rattache au cœur même de la France : à la Bourgogne... Ses liens dans le passé, d'aussi loin qu'on les recherche, sont rivés à quelque grand nom ou à quelque belle page d'histoire. C'est un livre superbe que celui de la maison des Régnier. Gentilshommes, écuyers, brigadiers des armées du roi, chevaliers de Saint-Louis, capitaines de Royal-dragons, émigrés dans l'armée des Princes, conseillers au Parlement... Il n'y a pas une seule vie inutilisée dans les boudoirs de la Cour ou d'un palais. Toutes les vies qui, à travers plus de dix générations, soutiennent celle d'Henri de Régnier ont été fécondes pour le bien. Aussi le poète à la rime sonore et harmonieuse qui vient de recueillir à l'Académie française la succession du vicomte de Vogüé peut regarder avec fierté le vieux blason des Régnier : *d'or au sautoir de gueules cantonné*

de quatre merlettes de sable. Il y a là plus que le blason d'une famille de gentilshommes : c'est toute une page d'histoire, et l'une des plus pures de l'Histoire de France.

*
* *

Le nouvel académicien est né à Honfleur, au bord de l'Océan, sur ces charmants coteaux couverts d'arbres que chérissait Stendhal parce que, disait-il, « on y jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer ».

Ses paupières se sont ouvertes pour la première fois sur les larges horizons marins, sur ces horizons mêlés de brumes qui semblent garder toujours quelque mystère en leurs impénétrables limites. C'est peut-être pour cela que Henri de Régnier porte dans les yeux cette ombre singulière, ce je ne sais quoi qui n'est ni tristesse ni mélancolie, mais qui voile constamment comme d'un brouillard l'éclat du regard.

Le poète est grand, maigre, un peu raide d'allure. Tout le monde connaît, par les photographies publiées ces temps-ci, ce poète aux mains longues et fines, cette figure osseuse aux pommettes saillantes, au front haut et glabre, au menton volontaire et si accusé qu'il entr'ouvre les pointes du col, à l'œil calme et rêveur qui semble se poser avec délicatesse sur tout ce qu'il rencontre, aux lèvres fines qui abritent leur commissure sous les pointes fatiguées de longues moustaches tombantes.

Comme Leconte de Lisle, le nouvel « immortel » porte, continuellement rivé dans l'orbite, un large monocle. — Est-ce par originalité ou par nécessité? Sur ce dernier point, Henri de Régnier dit « oui », les mauvaises langues disent « non ». Mais peu importe... D'ailleurs, si cette documentation leur est agréable, les collectionneurs de ces petits détails du costume pourront noter que Leconte de Lisle portait le monocle devant l'œil droit et que Henri de Régnier le porte devant l'œil gauche !...

L'auteur des *Lendemains* est le plus accompli des gentilshommes. Il apporte dans sa vie privée et dans ses entretiens toute cette richesse de délicatesses, de distinctions, que l'on aime à rencontrer dans la fréquentation des âmes discrètes et fines. Mais il est psychologue et analyste avant tout. « Il ne commence jamais un entretien, nous dit Paul Léautaud, sans d'abord assurer son monocle, la bouche ouverte, en haussant un peu la tête. Il parle lentement, presque bas, sur un ton plein d'inflexions, en cherchant un peu ses mots, avec toujours l'air de se souvenir, ne cessant de regarder son interlocuteur, comme si, en lui parlant, il voulait l'étudier. »

Disciple de Stéphane Mallarmé, Baudelaire, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Henri de Régnier a été l'un des chefs du mouvement symboliste. Comme Vielé-Griffin et Jules Laforgue, il a délibérément rejeté toutes les difficultés du rythme et toutes les règles de la poésie. Il a imaginé de longs poèmes sans égalité de vers, corselés par-ci

et dilatés par-là, offrant sur la page d'un livre les silhouettes les plus invraisemblables ou du moins les plus inattendues. Il nous a donné des recueils entiers de ces fameux « vers libres », vers fantaisistes s'il en fut, qui semblent nés au hasard un peu et semblent cabrioler au hasard aussi. Aimez-vous ces vers sans ordonnance qui s'échelonnent au caprice d'un sentiment ou d'une idée, comme l'écho se répercute contre le premier rocher venu :

Alors j'ai dit : Voici des flûtes et des corbeilles,
Mordez aux fruits;
Écoutez chanter les abeilles
Et l'humble bruit
De l'osier vert qu'on tresse et des roseaux qu'on coupe.
J'ai dit encor : Écoute,
Écoute,
Il y a quelqu'un derrière l'écho,
Debout parmi la vie universelle,
Et qui porte l'arc double et le double flambeau,
Et qui est nous
Divinement...

Qu'importe le nombre des syllabes si le rythme est beau, disent les défenseurs du vers libre. Fort bien. C'est affaire d'appréciation. Mais je crois que beaucoup préfèrent encore à tous ces vers contrefaits et révolutionnaires les bons vers classiques de François Coppée, Sully-Prudhomme, et... Henri de Régnier lui-même, lorsqu'il veut bien soumettre son beau talent aux règles anciennes.

Lisez encore cette odelette fraîche, claire il est

vrai, mais trop échevelée et qui semble aller au petit bonheur :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches...

Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent;
Si j'ai parlé,
C'est à l'écho.

En dépit de toutes les doctrines, de toutes les considérations et de tous les courants littéraires en faveur du vers libre, ce ne sont là ni des vers ni de la poésie.

*
* *

Henri de Régnier — l'Henri de Régnier d'aujourd'hui et non le symboliste original de 1885 — n'est pas le poète des foules, le rimailleur qui fait des vers sur un sujet proposé comme un peintre fait un tableau sur commande. Il n'est pas non plus le poète-ouvrier qui assemble des rimes ou additionne des vers au mètre ou au kilo pour revues populaires et pour magazines illustrés et suggestifs à l'usage des petites ouvrières hors de l'atelier. Les vers d'Henri de Régnier jaillissent comme l'eau des fontaines, clairs et chantants, au

hasard de l'inspiration, dans un coin silencieux du cabinet de travail ou pendant une promenade, au pied d'un arbre ou sur la mousse d'un rocher lorsque les bois sont pleins d'oiseaux. Ils jaillissent alors sans effort et s'enchaînent les uns aux autres tout naturellement, à la manière des fleurs qui s'entr'ouvrent et parfument les unes après les autres. Et de ces poèmes éclos sous le feu de l'inspiration il s'exhale souvent je ne sais quoi de doux, de reposant, je ne sais quoi aussi de résigné et de mélancolique dans un cadre très solide de philosophie :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain qui n'est pas éternel
Et que même l'amour n'est guère plus durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

Peintre merveilleux du cœur humain, Henri de Régnier a noté souvent les apparitions d'un jour, les illusions du bonheur, les rêves ensoleillés qui meurent avec le soir, les espoirs fragiles qui oscillent sous le vent... et sa voix ensuite s'est voilée de tristesse :

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close;
N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin;
Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose
Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même,
Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas,
Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime,
A son heure l'entend qui lui parle tout bas.

Et quelque chose alors se remue et s'éveille,
S'agite, se répand et se lamente en lui,
A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille
Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

Puis, vivant dans l'intimité des vieux livres et des légendes, dans les méditations graves et hautaines, s'il a vu des couples enlacés, s'il a entendu l'harmonie lointaine et douce des baisers, il s'écrie avec un sourire d'amère expérience — lui, le poète vieilli, qui connaît le lendemain de toute épopée d'amour :

Je n'ai rien ressenti d'envieux ni d'amer,
Ni regrets, ni frissons, ni fièvres, ni malaises.
Ils allaient promenant leur beau rêve enlacé
Et que réalisait cette idylle éphémère;
Ils étaient le présent et j'étais le passé,
Et je savais le mot final de la chimère.

*
* *

Au début de sa carrière littéraire, Henri de Régnier a collaboré au journal *Lutèce* sous le pseudonyme romantique de *Hugues Vignix*. A côté de la salle de rédaction il y avait une salle réservée pour l'escrime. C'est là que les symbolistes fervents exerçaient leur habileté au duel et, comme Cyrano de Bergerac, cueillaient des rimes à la pointe de l'épée. « Ils apprennent à se battre avant d'apprendre à écrire, disait quelqu'un. C'est pour tuer leurs prédécesseurs... »

L'auteur du *Mariage de Minuit*, *la Peur de*

l'amour, *la Double Maîtresse* s'est égaré jadis dans les sentiers obscurs du Symbolisme, mais il est revenu aujourd'hui aux sources les plus saines et les plus pures de la poésie. Il est devenu le digne fils de ce grand poète que fut Heredia, de ce poète qui fut peut-être trop distant de la foule par la hauteur de son inspiration, mais qui restera toujours l'une des gloires de la poésie française.

PIERRE LOTI

Loti est un charmeur. Quand on ouvre ses livres les heures semblent plus brèves; et, quand le dernier feuillet est retourné, les yeux se fixent à regret sur les dernières lignes comme vers une féerie perdue...

Quand j'étais au collège, Loti m'a souvent fait punir, car je préférais une page de *Matelot* ou de *Pêcheur d'Islande* à une traduction de Tacite ou d'Euripide. A présent, j'ai grandi... mais le défaut est resté : aux heures de loisir j'ai souvent Loti pour compagnon.

Un livre de Pierre Loti ne ressemble pas aux autres livres. Derrière les mots, au travers du papier, il y a quelque chose qui vibre et si le doigt froisse la page, c'est comme un peu de cœur qui frissonne... Un livre de Loti est comme une harpe : chaque feuille que l'on tourne est une corde que l'on pince. La vibration en est douce et le son très pur. Loti n'écrit qu'en prose, mais la poésie qui

monte de cette prose-là est pleine de lumière et de reflets. Elle est douce et caressante comme le gazouillis d'une mésange, suave et bienfaisante comme la fraîcheur de la rosée. L'éminent auteur de *Madame Chrysanthème* connaît le secret pour charmer sans effort. Il dirige son style avec l'aisance et la pureté d'un rossignol qui conduit sa voix. Il y a dans son œuvre quelque chose d'insaisissable, quelque chose de chantant et de parfumé qui s'exhale des mots pour endormir et balancer les âmes; et ce quelque chose est tout entier dans le cœur de Loti. — L'illustre académicien peut répéter avec Musset :

Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, c'est le cœur qui se fond,
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire
Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.

*
* *

Au mois de janvier 1879 un livre flamboyant, tout neuf, naquit chez Calmann-Lévy. La couverture portait un titre étrange : *Azyadé* (*Stamboul*, 76-77). — Pas de nom d'auteur, mais un sous-titre : « Extraits des notes d'un lieutenant de la marine anglaise entré au service de la Turquie le 10 janvier 1876, tué sous les murs de Kars, le 27 octobre 1877. »

Or, peu de temps après l'apparition d'*Azyadé*, le directeur de la Librairie Nouvelle reçoit la visite de

M. Mongel-Bey, ingénieur de marine. Ce dernier dit à peu près ceci :

« J'ai lu le nouveau livre que vous publiez, *Azyadé*... Eh bien ! monsieur, l'auteur qui n'a pas osé signer est tout simplement un vil plagiaire ! Il y a, dans ce livre, des pages entières qui ont été volées au carnet de voyage d'un de mes camarades, Julien Viaud, enseigne de vaisseau. J'ai lu plusieurs pages du livre et du carnet, et je suis certain de ce que j'affirme. »

Le visiteur fut vite rassuré : *Azyadé* avait été apporté à l'éditeur par Julien Viaud lui-même...

... Et c'est ainsi que Loti fut démasqué et fit son entrée dans la littérature.

Ce premier livre de Pierre Loti passa presque inaperçu. Malgré cet échec Loti envoie à son éditeur le manuscrit de *Rarahu*. Cette fois, le succès arrive. En quelques mois il est complet. — Jules Lemaître fait du livre un éloge enthousiaste ; Alphonse Daudet, charmé par le style de Loti, prédit au jeune écrivain un avenir brillant et se lie d'amitié avec lui ; Ludovic Halévy s'écrie : « Mais on ne garde pas l'anonymat après deux chefs-d'œuvre ! »

S'avançant en triomphateur, Loti se décide à mettre dorénavant un nom d'auteur sur la page du titre de ses livres. Mais, sa profession ne lui permettant que le pseudonyme, le jeune lieutenant de vaisseau choisit un pseudonyme infiniment doux et signe pour l'avenir : *Pierre Loti*. — Ce nom est à la fois un nouveau-né et un souvenir, car les compagnons de Julien Viaud, au *Borda*,

l'avaient surnommé Loti, par allusion à une petite fleur de l'Inde qui est l'emblème de la modestie et de la timidité chez les Orientaux.

Les livres de Pierre Loti sont nés successivement et se sont formés au jour le jour, car c'est pendant ses croisières que l'éminent écrivain a écrit davantage. Vivant à bord de son vaisseau, appuyé sur des piles de coussins au fond de sa cabine, ou assis sur le tillac, Pierre Loti a transcrit pour nous de merveilleuses songeries et des impressions de tristesse alanguissante. Il a exploré les mers du Levant, les Antilles, l'océan Pacifique. Il a vu la mer Morte, le Jourdain, Nazareth, Jérusalem, Bénarès la ville sainte. Il a visité le Saint-Sépulcre. Il a parcouru l'Afrique, l'Orient, le Japon. Il est allé à Tahiti. Il a séjourné à la cour de la reine Pomaré et dansé avec les petites Maories. Il était des combattants de Formose... — En somme, Pierre Loti n'a pas usé sa vie, les pieds près des chenets et les yeux au plafond!... Et de tout ce qu'il a vu, de tout cet inconnu pour nous, de tout ce « non vu », Loti a dessiné des croquis subtils et puissants qui peuvent être rangés dans la galerie des chefs-d'œuvre de la Littérature française comme : *l'Arrivée devant Nagasaki*, *la Mort de l'amiral Courbet*, *l'Entrée des alliés à Pékin*, *les Tombeaux des empereurs de Chine*.

Pierre Loti a été, toute sa vie, un artiste en voyage. Un spleen délicieux émane de ses rêves et nous enveloppe comme le parfum de fleurs capiteuses. — Un jour pourtant, en 1891, il s'est reposé au cœur même de la France, dans le dix-septième

teuil de l'Académie française... Et ce jour-là nos plus élégantes parisiennes, nos plus ravissantes mondaines se pressèrent nombreuses, pour applaudir le successeur d'Octave Feuillet qui exhalait si joliment son âme...

*
* *

Le talent de Loti est fait de sensibilité et d'émotion. Il y a des talents qui ont plus de force, plus de relief ; il n'en est pas qui aient plus de couleur ni plus de charme.

Loti, avec son style magique, évoque tout un monde où les cœurs sont plus vibrants, les affections plus vives, les souffrances plus sublimes, un monde où les âmes font comme un bruit d'ailes, où la douleur elle-même s'auréole d'un rayon d'amour. Les plus grands chefs-d'œuvre de la Littérature française ne laissent pas une impression aussi vive qu'une page de *Ramuntcho* ou de *Rarahu*. Les romans de Loti troublent l'âme par cette fluidité si pure qui dévoile, en quelques mots tout simples, tout naturellement juxtaposés, les choses les plus subtiles. Quel ensorceleur que ce Loti !... Ses phrases sont harmonieuses et enveloppantes comme une romance de *Jocelyn*. Elles sont douces et berçantes comme les chansons des gondoliers de Venise. Elles égrènent délicieusement des airs de mélancolie. On dirait des barcarolles chantées *piu dolce* sous le Pont des Soupirs ou près de la place Saint-Marc.

Pierre Loti aligne ses phrases comme Benjamin Godard plaçait ses notes. Ce dernier se servait des notes de tout le monde, et cependant, sous ses doigts, ces simples notes assemblées et réglées dans leur course rendaient des accords si mélodieux qu'ils paraissaient célestes. — Loti se sert des mots de tout le monde, des mots que le plus petit dictionnaire range dans ses cases, et pourtant comme le style glisse avec grâce de phrase en phrase !... Les épithètes sont toujours bien fixées, colorées juste à point. Les mots sont disposés avec un art si délicat qu'ils rendent tout leur son. Pas un écho ne se perd dans les volutes de la phrase ni dans le reploiement de la pensée... Le style de Loti est clair et limpide comme de l'eau de roche, pur et sonore comme du cristal.

Quand on lit du Loti on se surprend à fredonner comme Eugène Rostand près du berceau de son fils :

Comme un oiseau bavard il jase :
Et ce sont des gazouillements,
D'inimitables tours de phrase,
Des pauses, des chuchotements,
Des mots qu'il façonne à sa guise,
Des diminutifs inédits,
Une petite langue exquise,
Un vrai jargon du paradis !

Il y a beaucoup de délicatesse de touche dans le style de Loti, mais il y a aussi infiniment de délicatesse de cœur. Or le cœur est à la pensée comme le filtre est à la rivière : il lui donne toute

sa clarté. — Elles sont divines, ces pages où Loti chante la Bretagne, le Foyer, la Mer... cette grande ensorceleuse qui attire les jeunes mousses « dans les infinis sombres des brumes et de la houle » !... La trame en est si finement tissée que les fibres qui la constituent nous apparaissent comme de simples vibrations, des traits mystérieux. Par les mots, le long des lignes, c'est du sentiment qui s'exhale... et quand les yeux s'arrêtent sur ces quelques points de suspension par lesquels Loti aime à fermer ses phrases, il y a encore pour le cœur toute une finale... Et cette finale, reposante, harmonieuse, et doucement expirante, fait frissonner l'âme étrangement.

Il a beaucoup voyagé. Ses yeux se sont emplis de fortes et pénétrantes visions. Son âme d'artiste, délicate et légère, a vibré aux souvenirs. Sa pensée s'est repliée sous le choc des impressions comme la sensitive sous les doigts qui l'effleurent... C'est pourquoi les pages qu'il enfante sont des images en bouquets, des tableaux en dentelles, des bijoux rarissimes où la beauté des ciselures n'a d'égale que la douceur des lignes

Peut-être le talent de Pierre Loti serait-il resté ignoré si la vie, la grande vie mouvementée, la vie d'aventures et de voyages ne l'avait fait éclore tout d'un coup au grand soleil. Incontestablement l'auteur d'*Azyadé* a subi l'influence de son milieu. Il a reçu le coup de pouce de la vie et l'estampille de sa carrière. Il était naturellement impressionnable; la vie l'a impressionné; il est devenu impressionniste. Dans ses livres il dit

ce qu'il a ressenti, ce qu'il a vu, ce que son imagination lui a permis, par-ci par-là, d'ajouter à la vérité. Mais il le dit avec maëstria. La plume de Loti est comme le pinceau de Detaille. Il n'y a pas un bouton de guêtre, pas un cordage, pas une voile qui claque au vent, pas un coup de vague ou un gémissement de houle, pas une ride ou un pleur, pas une angoisse au fond d'un regard, qu'elle ne consigne. Elle dessine à ravir. Mais elle illumine tout d'une teinte indéfinissable où la lumière n'a que deux reflets : la douceur et la mélancolie.

*
* *

Pierre Loti a une façon toute personnelle de rendre, par la musique de ses phrases, les mille aspects de la vie. Il évoque avec une simplicité charmante, qui parfois se décore d'un peu de naïveté, tout un monde de petites gens, gens de Bretagne et gens de mer surtout. Il peint admirablement les humbles, leur vie et leur cœur, leurs joies, leurs tristesses, leurs souffrances et leur façon de les supporter.

L'intérêt des épisodes qu'il raconte vient pour nous de leur grâce ingénue et de la tristesse qui les imprègne. Loti a su détailler les menus faits de la vie journalière avec une main de femme. Il a su mettre de l'enchantement sur tout, nous montrer de l'idéal sur le visage basané et ridé d'un vieux loup de mer, du rêve et de l'émotion dans

les yeux ternes des humbles, de la clarté et de la beauté où, en passant vite dans la vie, il n'y a que du brouillard.

Pierre Loti a vu ces femmes de la côte bretonne qui ont perdu leur mari et qui courent s'enfermer dans leur masure « comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir ». Il a vu la fiancée qui attend son Yann parti en Islande... Il a senti sa douleur lorsque, apprenant soudain sa mort, elle « se dressa tout debout, en poussant un cri rauque de la gorge, comme une folle »... Il a vu et compris le chagrin, le serrement de cœur des Islandais qui « partaient tous, comme une flotte, laissant le pays presque vide d'époux, d'amants et de fils ». Il a vu Paimpol et Tréguier, les « groupes de filles en coiffes blanches », les « vieilles maisons de granit », les « vieux toits racontant leurs luttes de plusieurs siècles contre les vents d'ouest, contre les embruns, les pluies, contre tout ce que lance la mer ». — Il a vu tout cela avec des yeux de poète, avec des yeux d'amour et de pitié, et c'est parce qu'il a senti tout cela profondément, douloureusement, avec une âme d'artiste, qu'il l'a si bien chanté.

Certains critiques ont reproché à Loti ses poses à la Don Juan, cette manie de toujours narrer des épisodes vécus, avec un schéma toujours pareil où revient sans cesse le « je ». — Mais il me semble que les œuvres de Loti perdraient précisément toute leur saveur si le « je » disparaissait. Loti n'est pas un feuilletoniste : c'est un sensitif qui chante ses impressions, qui secoue son mal

comme la fleur sa goutte de rosée. Loti exhale son cœur comme Musset — le Musset d'après George Sand — chantait son agonie morale. Or le « je » est la vraie porte du cœur. C'est à cette forme toute personnelle, à cette sorte de confession littéraire, que nous devons les pages le mieux senties, les plus attendrissantes du *Roman d'un enfant*, de *Mon frère Yves*, *Fleurs d'ennui*, *Matelot*, etc.

Si Loti a un défaut qui soit réellement trop saillant, c'est, à mon avis, de mettre trop de couplets pareils dans ses chansons. Il y a certains livres, comme *Matelot* et *les Derniers Jours de Pékin*, où reviennent sans cesse les mêmes descriptions, les mêmes mots, les mêmes épithètes, presque les mêmes expressions, pour dépeindre des sensations toujours pareilles. — Ce sont, je le reconnais, des choses légères, gentilles, gazouillantes, mais cependant fort encombrantes et qui finissent par gêner l'allure du livre et gâter le plaisir de lire. C'est ce qui fait dire à beaucoup : Vous voulez connaître et apprécier Loti ? Lisez dix pages au hasard dans son œuvre... Vous aurez tout lu !...

Pierre Loti a une palette merveilleuse, mais il devrait être parfois moins prodigue de ses coups de pinceau. Dans un musée les tableaux de valeur gagnent à être bien placés afin qu'ils se dégagent nettement sur un fond très pur dans une lumière fortement éclairante. Ils n'aiment pas être écrasés par des tas de petits tableautins, des plaquettes gentilles, mais inutiles, qui écrasent l'œuvre principale et fatiguent le regard à cause de l'amoncellement incoordonné de trop de couleurs. — Il est

vrai que Loti rachète ces petites imperfections d'architecte par tant de grâce et par une telle fraîcheur d'inspiration !... Certaines lignes de sa prose valent les meilleures marines du salon. Je ne connais pas de peintre plus exquis de la mer, cette mer « laiteuse, pleine de phosphore », sur laquelle Loti a saisi « les plus légers frôlements de voiles » et au milieu de laquelle il a promené la majeure partie de sa vie dans « un absolu de silence ». Pierre Loti est un peintre de marine d'autant plus aimable qu'il n'abuse pas des termes techniques. Il lui serait fort facile de glisser à tout propos une expression d'escadre, un mot plus ou moins baroque, pour donner à ses œuvres une teinte tout à fait marine, mais Loti ne le fait pas. On rencontre bien de temps en temps un terme du métier, des expressions familières aux gens de mer, mais tout cela n'arrête pas fâcheusement le récit.

Peut-être la mélancolie se promène-t-elle dans l'œuvre de Loti avec trop d'assiduité... Mais la sensibilité qui la guide lui donne une allure de nervosité qui la rend captivante. La mélancolie de Loti séduit comme la grâce imprécise et fuyante d'une jolie amoureuse lymphatique et rêveuse ; elle fascine doucement, sans fatiguer.

Pierre Loti est un sentimental, un buveur d'âmes. Comme l'a dit Brunetière : il a « une façon tout originale de sentir et de rendre ». Plusieurs de ses chefs-d'œuvre comme *Pêcheur d'Islande*, *Mon frère Yves*, *le Roman d'un enfant*, *Madame Chrysanthème*, *Matelot*, ont fait époque dans notre histoire littéraire, car c'est véritablement du cœur mis

en prose. Certaines pages vous remuent jusqu'aux entrailles. Témoin cette page, élégante de style et d'inspiration, où la vieille Yvonne Moan, qui a perdu son petit-fils Sylvestre, traverse Paimpol, « ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles ; et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts ». Témoin cette autre page des adieux de Yanns Gaos et de Gaud Mevel : « ... Ils se parlaient bas, bas, comme par crainte d'effaroucher les instants qui leur restaient, de faire fuir le temps plus vite. Leur causerie avait le caractère à part de tout ce qui va inexorablement finir ; les plus insignifiantes petites choses qu'ils se disaient semblaient devenir ce jour-là mystérieuses et suprêmes... »

A la dernière minute du départ, « Yanns enleva sa femme entre ses bras et ils se serrèrent l'un contre l'autre sans plus rien dire, dans une longue étreinte silencieuse ». Témoin encore cette page de douleur, où la mère de Jean Berny vient attendre son fils sur la rade houleuse et reçoit comme un coup de poignard ce morceau de papier sur lequel un marin a tracé « d'une grosse écriture mal assurée » ces simples mots : « Jean Berny est décédé, à la mer, il y a un mois. » Témoin encore... Mais il faudrait une pagination interminable pour signaler toutes les beautés qui pullulent dans l'œuvre de Loti, toutes les tristesses que la magie de son style a rendues captivantes !

Comme l'a dit le poète :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

*
* *

Des magazines illustrés s'étant un beau jour mis à reproduire des clichés pris dans l'intimité de Loti, à Rochefort, des légendes n'ont pas tardé à naître autour du logis familial.

Il est très exact que Pierre Loti a fait revivre chez lui tous les souvenirs de ses voyages, depuis le salon turc jusqu'au salon chinois, qu'il a transformé son habitation en véritable séjour féerique où l'Orient a envoyé ses plus riches tapis, ses damas les plus étincelants, mais il serait puéril de croire que Loti soit un fantaisiste qui ne se plaise que dans le travestissement. — Loti a deux costumes plus esthétiques et plus glorieux que les robes turques et chinoises : l'uniforme d'officier de marine tout chamarré d'or et de médailles, et surtout le frac aux palmes vertes des académiciens.

Pierre Loti a eu deux carrières dans lesquelles il a chevauché rapidement. Il commence à y promener triomphalement l'automne d'une vie qui fut celle d'un travailleur. Il aime alternativement les voyages, les aventures, et la vie du foyer. Celle-ci, Pierre Loti la chérit dans ses moindres détails, et il n'est pas rare de voir l'illustre académicien caresser un chat avec la même grâce et la même simplicité que le regretté François Coppée.

Loti, comme Coppée, vit en silencieux, avec son inspiration, ses rêves, son idéal, loin des bagarres politiques où se précipitent les ambitions et les haines, où les poignées de main préparent les coups de lance du lendemain, où les serments d'amitié ont déjà une teinte de reniement... Loti est un modeste et un sage.

Comme François Coppée, Pierre Loti doit certainement aimer à citer ce vers de Keats : *A thing of beauty is a joy for ever*, une chose de beauté est une joie éternelle.

AUGUSTE DORCHAIN

Il y a bien longtemps de cela... C'était tout au début de sa carrière. Auguste Dorchain avait envoyé au bon poète François Coppée un recueil de poésies qu'il venait de publier ; l'immortel auteur du *Passant* répondit avec enthousiasme : « A chaque page de votre nouveau volume j'ai reconnu votre âme si délicate et si douce, votre âme veloutée, si j'ose dire. Les jeunes gens qui se destinent à vivre pour l'art et pour la pensée devraient les apprendre par cœur, ces tercets à la triple rime. En ce poème médullaire, aux vers si fermes et si purs, est promulguée la bonne loi. Qu'ils l'acceptent, les jeunes artistes, dans sa réconfortante austérité, et qu'ils n'existent, comme vous le faites, que pour un grand idéal et un grand amour. »

Il y a longtemps de cela... Hélas ! François Coppée est parti pour le mystère... et Auguste Dorchain a vieilli... Mais si ce dernier a franchi

le pont de la cinquantaine, si son beau front de poète porte le poids et le souci des ans, son âme néanmoins reste claire et chantante. Elle garde toute cette flamme intérieure de jeunesse qui éclaire les pensées et donne aux poètes leurs plus sublimes inspirations. Auguste Dorchain connaît encore ce désir intime de créations toujours nouvelles, ce désir de l'effort, du travail quotidien, du voyage dans l'activité et dans l'inconnu, ce besoin, en un mot, de l'envolée et de l'espace dont parle Hélène Vacaresco dans ses *Chants d'aurore :*

Il est parfois des jours où l'on rêve d'espace,
Où tout nous semble étroit, où tous les horizons
Oppriment le désir de s'envoler qui passe
En nous, comme un parfum d'avril dans les prisons.

Alors rien ne paraît assez grand pour nos âmes,
Ni les abîmes clairs où vibrent les soleils,
Ni les océans bleus qui déroulent leurs lames
Jusque dans la splendeur des grands lointains vermeils.

La muse d'Auguste Dorchain est bien vivante, pleine de force et d'espérance. Au lieu de conduire le poète vieilli vers le coin du feu pour réchauffer ses membres raidis, elle le pousse chaque jour vers le rêve et l'espérance. Elle le conduit en arrière, vers les chemins anciens, vers cette *jeunesse pensive* qu'Auguste Dorchain a si bien comprise et si bien chantée, vers cette jeunesse dont, hélas !

Tous les bruits, un par un, se sont tus sous le ciel...

En somme, l'état civil nous dit qu'Auguste Dorchain a plus de cinquante ans, mais son souffle poétique nous affirme que son cœur est toujours jeune, qu'il se vivifie chaque jour par le travail, et qu'il continue sa course vers la Lumière :

Va, si des insensés disent que l'amour passe,
Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
O mon unique amour ne les écoute pas !
Au fond de leurs pensers si tu pouvais descendre,
Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
Ont remplacé la flamme en ces cœurs si tôt las.
. . . . . .
Souviens-toi ! Souviens-toi ! Les jours et les années
N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants ;
Les radieuses fleurs ne seront point fanées,
Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements ;
Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

*
* *

Tout jeune, Auguste Dorchain ouvrit son cœur aux sentiments généreux, aux grandes pensées. Corneille l'enthousiasmait. Lorsqu'il faisait ses études classiques au lycée de Rouen, il savait par cœur *le Cid* et *Rodogune*. Plus tard, il chanta en vers le grand poète qui avait éclairé ses jeunes années. Il s'écriait :

Sois notre poète, ô Corneille !
Toi dont les héros familiers
Chantaient si haut à notre oreille,
Lorsque nous étions écoliers.

Oh ! si dans un jour de faiblesse,
Baissant le front, croisant les bras,
Nous renions notre jeunesse,
Corneille, tu nous renieras !

Vers la vingtième année son âme perdit un peu de sa fougue et de sa jeunesse... Mais elle garda toujours une grande noblesse de sentiments. Et quand, en 1898, M. Jean Bernard demandait à Auguste Dorchain quel était son « idéal à vingt ans », celui-ci répondait : « Mon idéal à vingt ans, c'était, pour la génération dont je suis et dont l'enfance avait vu la guerre, une jeunesse mettant sa joie à vivre dans la libre soumission de tous ses actes à une règle de vie morale; cherchant la beauté, non chez les malades et chez les monstres, mais chez les génies d'équilibre et de lumière... »

Toute sa vie, Auguste Dorchain est demeuré fidèle à cette résolution généreuse. Et c'est pour cela que son œuvre est splendide. C'est pour cela qu'elle sera utile aussi.

Auguste Dorchain a su se libérer hardiment des tendances et des influences ultra-romantiques de nos poètes modernes qui façonnent des stances et des élégies à l'heure ou au kilomètre, qui assemblent des rimes sans associer des idées, et dont le génie poétique nous ouvre de vastes horizons où l'œil ne reconnaît plus rien... Les poésies de M. Dorchain ne sont ni des romances banales, traversées de sanglots, ni des mélopées sociales de poitrinaires et de décadents. Elles ne sont pas non plus d'interminables dissertations sur

l'amour et ses victimes, de fatigantes et inutiles dissections qui emploient dix à douze pages pour analyser quelque blessure du cœur. Auguste Dorchain n'est pas de l'école de ces poètes exsangues, qui sont neurasthéniques avant d'être poètes, et qui vont rêver au clair de lune, se mirer dans l'eau claire des grands lacs ou se tuer de désespoir sous le balcon de leur belle. Auguste Dorchain ne vit pas en dehors du monde, dans une langueur morbide. Il ne vit pas que de rêves et d'abstractions. Il se plante solidement au contraire dans le monde.

Il s'y installe très confortablement et ne refuse pas toutes les douceurs qu'offre la société actuelle. En un mot, il vit avec son temps et sait être, dans la société, le plus courtois et le plus aimable des hommes. Il laisse à d'autres les longs cheveux, la grande cravate, et les allures romantiques. Il ne prend pas les airs inspirés des professeurs de déclamation qui se figurent que « l'habit fait le moine ». Il s'habille tout simplement, à la française, comme vous et moi, et observe volontiers les petits caprices de la mode, pourvu que ces caprices-là ne soient point ridicules. Il se mêle volontiers à la vie provinciale, la pénètre et l'étudie. J'ai même encore là, sous les yeux, une photographie représentant Auguste Dorchain au milieu d'un groupe de vignerons languedociens : Le poète est là, en plein soleil, la canne à la main, en gilet blanc et en chapeau de paille. C'est un touriste. Mais les yeux profonds, vifs, dans lesquels passe un peu de mélancolie et un peu d'iro-

nie, annoncent une âme claire, une âme pleine de pensées neuves et charmantes.

Auguste Dorchain est un poète et un sage. Il regarde la vie et la comprend. Il croit au travail et le prêche d'exemple à ses disciples. Il aime tout ce qui parle d'idéal, de beauté et d'amour : « Oui, aimez-vous, mes poètes, sans vous mettre en peine du reste ! Aimez-vous tendrement et chantez ! On n'a encore rien trouvé de meilleur au monde !... »

Tous les poèmes d'Auguste Dorchain sont dépouillés d'artifice, de « convenu », de fadesse et de mièvrerie. Mais ils exhalent à la fois de la douceur et de la volonté : deux forces du cœur qui se complètent fort harmonieusement.

Le charme délicat de certaines poésies d'Auguste Dorchain rappelle un peu le charme mélancolique d'Alfred de Musset et le charme rêveur de Lamartine. Comme son maître Sully-Prudhomme, l'auteur de *la Jeunesse pensive* sait rendre avec les mots la vraie musique des âmes, les espoirs et les regrets du cœur. Sa muse lui inspire tour à tour des chants graves, limpides, ardents... Sous une forme harmonieuse et pure elle donne au poète des pensées neuves et vigoureuses que les voyageurs qui s'embarquent pour le monde des idées, peuvent lire et relire en chemin :

Poète qui, veillant dans la nuit calme et noire,
Vois passer des lueurs de génie et de gloire,
Veux-tu pour un instant m'écouter et me croire ?
. . . . . .

Et d'abord, sois fidèle à la chambre d'étude ;
Prends-y sur chaque jour, d'une stricte habitude,
Un temps pour la pensée et pour la solitude.
. . . . . .
Fais-en le port caché, l'abri sûr et charmant
Où, dans la paix du cloître et le recueillement,
Tu puisses te trouver toi-même à tout moment.
. . . . . .
N'ouvre qu'à peu d'amis ton cœur et ta maison,
Car ils sont rares ceux qui, sans autre raison,
Te cherchent pour toi-même et dans toute saison.

Oh ! oui, jeunes gens qui partez pour la vie, forts de vos illusions, forts de votre jeunesse, mais insuffisamment armés pour les luttes à venir, relisez les beaux vers d'Auguste Dorchain. Vous y trouverez toujours quelque chose à glaner, et de bon pour vos cœurs. Vous y apprendrez surtout à rester bien français. Vous apprendrez qu'il faut à l'homme, comme à l'oiseau, de grands battements d'ailes pour monter très haut et planer dans l'espace...

*
* *

Auguste Dorchain est né à Cambrai, le 19 mars 1857. « Comme tout *Kimberlot* qui se respecte, écrit-il, j'ai été dûment *timbré* le jour de ma naissance, par Martin et Martine, à la minute précise où ces deux excellents nègres frappent les douze coups de midi à l'horloge de l'hôtel de ville... Mes premiers sommeils d'enfant ont été bercés par la chanson de Desrousseaux :

Dors, min p'tit quinquin,
Min p'tiot pouchin,
Min gros rogin,

que me chantait ma mère. — Certes, je l'ai quitté bien jeune, ce pays... »

Auguste Dorchain fut, en effet, soustrait de bonne heure à sa terre natale. Il alla grossir le flot immense des « déracinés »... Mais il ne faut pas oublier qu'il y a deux sortes de déracinés : 1° ceux dont parle Maurice Barrès, qui maudissent la glèbe et tendent résolument le poing à la terre qui les a nourris ; 2° ceux que la nécessité de vivre ou des raisons de famille arrachent au berceau, mais qui, portant plus loin leur activité et les ressources de leur industrie, laissent tout leur cœur et toute leur âme au pays natal. Le grand poète du Cambrésis fut de ceux-ci. — Il n'a pas oublié le clocher Saint-Martin, « la blanche maison de la rue Aubenche », la vieille maison natale de la rue des Liniers, les petits cabarets des faubourgs où « de braves gens tirent de l'arc en buvant des pintes ». Fidèle pèlerin, il revient chaque été goûter les célèbres « bêtises de Cambrai », errer sur les nouveaux boulevards près de l'ancienne porte de Paris, muser dans les jolis squares tout fleuris qui avoisinent la gare, faire sa visite de sympathie à la légendaire statue de « Batiste »...

Je suis bien certain que des souvenirs délicieux doivent alors refleurir dans le silence, dans l'ombre de son cœur, et que le cher poète doit vivre en toute sérénité. Si vous le connaissez et si vous le

voyez quelque jour errer sous les arbres du square de Cambrai, le visage calme, doux, avec au fond des yeux un pâle reflet de mélancolie, dites-vous qu'il doit songer au passé, au sol, à la race, au vieux foyer, et qu'il répète tout bas, pour lui seul, pour la tranquillité de son cœur, cette belle profession de foi de Paul Harel :

> Non, je ne l'ai pas abandonné,
> Ce doux et triste coin de terre
> Où dorment les miens. J'y suis né
> Et j'ai grandi dans son mystère.

Dites-vous aussi que ce poète-là est une gloire de clocher avant d'être une renommée française, et que la ville de Cambrai, fière et reconnaissante, l'immortalisera quelque jour dans un marbre très pur...

JUDITH GAUTIER

Depuis qu'elle est de l'académie Goncourt, tout le monde en parle. Ceux qui la connaissaient un peu parlent d'elle comme d'une vieille connaissance, et ceux qui l'ignorent complètement font comme s'ils l'avaient toujours connue.

Les grands quotidiens, les revues, les magazines se partagent à l'envi ses photographies et ses œuvres... Judith Gautier est à la mode! — Et comme la mode est une épidémie essentiellement française, tout le monde veut lire Judith Gautier. Et rien n'est drôle comme cela. Le résultat le plus net, c'est... une grosse affaire de vente pour les éditeurs, des quantités de pages nébuleuses perdues çà et là, quelques chinoiseries en plus dans la Littérature française...

Qu'on n'aille pas chercher dans cette expression *quelques chinoiseries en plus* l'ombre d'une méchanceté ou quelque acrimonie... Bien que née Française, d'un écrivain très français, Judith

Gautier a donné à toutes ses œuvres un cadre chinois. A part un plaidoyer très courageux pour *Richard Wagner et son œuvre poétique*, la fille de Théophile Gautier ne nous a offert que des nouvelles orientales, des histoires persanes, des contes chinois, des légendes traduites de la langue de Confucius, des romans imcompréhensibles, bizarres, alambiqués, empreints véritablement de l'esprit jaune : *le Dragon impérial*, *Istender*, *Mémoires d'un éléphant blanc*, *Khoun-Atonou*, *la Fille du Ciel*, etc...

*
* *

Judith Gautier est née en 1850. Elle est la fille aînée de Théophile Gautier; et ce nom, qui à lui seul évoque toute une époque littéraire, ne fut pas étranger sans doute au succès...

Elle connut dans son enfance toute cette pléiade d'écrivains, amis de son père, et dont nous avons tous admiré les œuvres : About, Flaubert, Paul de Saint-Victor entre autres, qui laissèrent dans le monde des Lettres des traces si profondes de leur passage.

Elle était belle, de cette beauté grecque aux lignes pures que son père aimait avec passion et dont Baudelaire lui avait prédit merveille. Victor Hugo lui-même, déjà sur le déclin de sa vie, lui disait à la fin d'un sonnet admiratif :

Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

Avec sa grande beauté, Judith Gautier devait surtout à son père une imagination très vive, alliée à un esprit et à un cœur presque masculins. L'éducation très romantique qu'elle reçut au foyer paternel contribua sans doute beaucoup à la création de cette personnalité étrange qui fit une princesse chinoise de la fille d'un poète très français.

Toute jeune, Judith Gautier apprit le chinois, — le chinois des lettrés qu'elle écrit, et le chinois populaire qu'elle parle, — le japonais, le persan. Elle essaya même de déchiffrer avec son père les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, et se laissa tenter par l'astronomie. Pourtant, c'est en Extrême-Orient qu'elle habite de préférence, non pas certes au Japon à demi civilisé qui nous donna récemment une preuve inattendue de son activité puissante, mais au Japon des légendes, au Japon des chrysanthèmes, qui apparaît à notre esprit un peu sous la forme de ses éventails et de ses écrans, plein de fleurs et de brumes lumineuses, sans idée de perspective, ni d'âge, ni de temps.

Mais, dans ces pays lointains, la Chine demeure encore l'objet de ses préférences, et cette assimilation si complète de l'âme jaune chez un de nos écrivains semble presque incompréhensible à notre esprit français si jaloux, d'ordinaire, de son caractère national.

Quoiqu'elle ait placé en Chine et au Japon presque tous ses héros, Judith Gautier n'a jamais voyagé en Extrême-Orient. Peut-être a-t-elle craint de voir une réalité décevante renverser ses rêves

chers, et peut-être préfère-t-elle à la vérité trop cruelle la réalité artistique de son idéal...

La première de ses œuvres, *le Livre de jade*, parut en 1867. L'auteur avait alors dix-sept ans et vivait avec son père et sa sœur dans une petite maison de Neuilly. C'est là que Judith Gautier épousa Catulle Mendès, jeune et séduisant alors. — Malheureusement l'union fut de courte durée et la jeune épousée reprit bientôt son nom avec sa liberté. Judith Gauthier aime, paraît-il, la liberté. Sa vie n'est pas, comme pour les autres femmes, un tissu d'occupations banales et toujours semblables. Les lettres y tiennent la première place, le reste appartient aux distractions artistiques. Et ce qui caractérise cette femme singulière, c'est l'indifférence surprenante qu'elle témoigne pour ses œuvres. Elle écrit pour elle-même, pour le plaisir de fixer ses rêves ; peu importe l'accueil qu'on leur fait.

Richard Wagner, dont les héros habitent, comme ceux de Judith Gautier, des régions inconnues, attira toutes ses sympathies. Elle le défendit avec enthousiasme dans la guerre acharnée que lui firent ses adversaires, et choisit souvent les héros du grand compositeur comme sujets de ses distractions originales. Elle composa un ingénieux petit théâtre de marionnettes où tous les personnages de Wagner trouvèrent une place avec les décors appropriés. Modelant aussi volontiers la glaise et le plâtre, elle fut la collaboratrice d'Émile Bouillon au monument de Théophile Gautier. De ses mains sortirent des bustes, des groupes fantaisistes, et le

modèle en plâtre d'une pendule où douze femmes figuraient les douze heures du cadran.

Avec cette auréole d'idées et d'œuvres artistiques, remplies d'imagination plutôt que de perfection et de vérité, Judith Gautier nous apparaît très originale, très intéressante. C'est peut-être pour cela que la Légion d'honneur, qui sut éviter jusqu'ici bien des gloires artistiques, vient de lui ouvrir ses rangs en même temps qu'elle accueillait le grand compositeur Gabriel Fauré.

*
* *

Tout récemment, pour célébrer l'élection de Judith Gautier à l'académie Goncourt, Mme la duchesse de Rohan donnait une fête mondaine et littéraire dans son magnifique hôtel du boulevard des Invalides.

Lorsque l'heure des toasts fut venue, on célébra avec emphase les mérites de la grande Judith, ses dons merveilleux du cœur et de l'esprit :

— Heureuse mortelle, fille des dieux ! dit une voix, toutes les conceptions de l'art vous sont familières.

— Notre amie, ajouta une autre voix, n'est pas seulement un sinologue éminent, un poète, un romancier, un auteur dramatique acclamé ; elle est aussi un musicien aussi sentimental qu'érudit. Elle est peintre, elle est sculpteur et, en l'ensemble de ses œuvres, elle montre de l'originalité et un talent aussi brillant que vigoureux.

Enfin le duc de Rohan déclara que Judith Gautier avait plusieurs auréoles : *la bonté*, *le talent*. Et il ajouta : « Le talent, on le jalouse souvent, on l'admire quelquefois. La bonté, on l'aime toujours. »

La bonté de Judith Gautier, nul ne la conteste. Elle est proverbiale. Mais son talent demeure très contestable, bien qu'il ait reçu la consécration de cette académie Goncourt, qui, en somme, forme un groupe assez étriqué dans la littérature contemporaine.

Au lieu de saisir et d'aimer tout ce qu'il y a de poétique dans notre belle langue française, Judith Gautier s'est jetée à corps perdu dans l'étude de l'Orient. Elle a saturé son âme d'impressions exotiques, et c'est pourquoi son style marche péniblement à travers les images et les sentences chinoises. Il est sobre à dessein, cadencé, grave, monotone souvent. L'idée se trouve mal à l'aise dans ces petits poèmes en prose que Judith Gautier a traduits du chinois et qu'elle affectionne tout particulièrement. Le génie français aime la clarté, la précision. Il s'accommode mal de ces formes obscures qui nous viennent d'une autre race et dans lesquelles Judith Gautier veut l'emprisonner.

Lisez ce petit poème intitulé : *Pensée écrite sur la gelée blanche*, et vous avouerez qu'il n'est pas permis d'aligner ainsi des phrases pour ne rien dire et de mettre à la torture l'esprit du lecteur.

La gelée blanche recouvre entièrement les ar-

bustes; ils ressemblent aux visages poudrés des femmes.

Je les regarde de ma fenêtre, et je pense que l'homme, sans les femmes, est comme une fleur dépouillée de feuillage.

Et, pour chasser la tristesse amère qui m'envahit,

Avec mon souffle, j'écris ma pensée sur la gelée blanche.

Je connais que des collégiens, ennemis résolus du grec, qui préfcreraient encore une version grecque à une pareille version française... Il faudrait être Œdipe ou le Sphinx pour saisir le sens caché de ces « chinoiseries »...

Laissons aux Chinois leurs mœurs, leurs croyances, leur littérature et leur charabia. Mais soyons fiers de notre race; gardons la pureté de la langue française!

Pierre Loti, lui aussi, nous a appris à connaître les peuples de l'Orient. Mais il l'a fait en une langue pure et magnifique. Il s'est familiarisé avec les peuples qu'il a visités, au point peut-être d'adopter leur genre de vie et de rapporter en France leurs modes et leurs costumes, mais jamais Pierre Loti n'a renié sa langue maternelle. Il a peint pour nous des pays et des peuples que nous ignorions presque, mais il s'est servi de couleurs françaises.

Et puis, Judith Gautier a décrit des êtres que les grands voyageurs et les plus fins psychologues n'ont jamais rencontrés, des êtres tout de sensibi-

lité et de mysticisme qui nous viennent d'un Orient d'imagination, d'un Orient conventionnel, élégant, pittoresque, mais illusoire et souvent, hélas ! incompréhensible.

Anatole France aime Judith Gautier et son œuvre. Tout le monde sait ça. — Mais son amour de critique ne serait-il pas exagéré, sinon injustifié ?

Dernièrement, il disait : « Je doute que les poètes du pays de la porcelaine aient connu avant elle cette grâce, cette fleur qui vous charmera dans tel de ces morceaux achevés, qu'on peut mettre à côté des poèmes en prose d'Aloysius Bertrand et de Charles Baudelaire, dans le petit tableau de *l'Empereur*, par exemple. »

Vous ne connaissez peut-être pas ce petit poème auquel Anatole France fait allusion ? Le voici :

Sur un trône d'or neuf, le Fils du Ciel, éblouissant de pierreries, est assis au milieu des mandarins; il semble un soleil environné d'étoiles.

Les mandarins parlent gravement de graves choses; mais la pensée de l'empereur s'est enfuie par la fenêtre ouverte.

Dans son pavillon de porcelaine, comme une fleur éclatante entourée de feuillage, l'impératrice est assise au milieu de ses femmes.

Elle songe que son bien-aimé demeure trop longtemps au conseil et, avec ennui, elle agite son éventail.

Une bouffée de parfums caresse le visage de l'empereur.

« Ma bien-aimée, d'un coup de son éventail, m'envoie le parfum de sa bouche. »

Et l'empereur, tout rayonnant de pierreries, marche vers le pavillon de porcelaine, laissant se regarder en silence les mandarins étonnés.

Vous comprenez ? — Alors, tant mieux pour vous; car il faut avoir l'esprit vraiment chinois pour entrevoir le sens profond de ce poème qui est peut-être symbolique, mais demeure à coup sûr énigmatique. Beaucoup de lecteurs de bon goût — et simplement de bon sens — préféreront sans doute la langue pure, claire, douce et si française de René Bazin ou de Pierre Loti...

*
* *

Judith Gautier fait songer un peu à cet écrivain anglais, Lafcadio Hearn, qui a écrit un livre sur le Japon... Mais l'œuvre de Hearn a des bases plus solides que l'imagination et la fantaisie. — Tandis que Judith Gautier nous parle d'une Chine et d'un Japon illusoires, qu'elle n'a jamais vus ni visités, Hearn nous parle d'un pays qui lui est familier. Lafcadio Hearn est allé au Japon. Il a vécu parmi ces peuples jaunes qu'il nous présente. Il s'est marié là-bas, avec une Japonaise. Il a même, je crois, professé à l'Université de Tokio. Lafcadio Hearn a mis son œil d'observateur consciencieux entre son œuvre et nous. Le voyage en

Orient, l'exil, le danger, rien ne l'a arrêté... C'est pourquoi, si vous voulez comprendre l'âme du peuple jaune il faut vous adresser à Lafcadio Hearn plutôt qu'à Judith Gautier, car celle-ci n'a peuplé la Chine et le Japon que de ses rêves...

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Ils sont les fils de ce héros qui, blessé mortellement à Sedan en 1870 et ne pouvant parler, — puisqu'une balle lui avait fracassé la mâchoire, — écrivait à l'empereur Napoléon III : « Sire, moi ce n'est rien. Mais que va devenir l'armée ? Que va devenir la France ? »

Le héros de Sedan avait montré à ses fils une route magnifique tracée dans le devoir et l'honneur. L'un d'eux s'y engagea un moment et jeta sur ses épaules les couleurs éclatantes du 6e spahis et des chasseurs d'Afrique. Puis, oubliant tout à coup qu'en 1891 il avait été reçu à Saumur avec le numéro 1 et qu'il avait devant lui un chemin de gloire sur lequel il retrouverait successivement tous les galons que le père avait mérités, le beau lieutenant de dragons qu'était alors Victor Margueritte quitta l'armée... Il alla rejoindre son frère aîné,

Paul Margueritte, dont la renommée grandissait déjà dans le monde des lettres et qu'avaient signalé plusieurs œuvres originales et fortes comme : *Pierrot assassin de sa femme*, *Mon Père*, *Tous quatre*, *la Confession posthume*, *Maison ouverte*, *Pascal Géfosse*, *Jours d'épreuve*, *la Force des choses*, etc...

Depuis lors, écrivant en collaboration ou séparément, les deux frères Margueritte ont définitivement troqué l'épée pour la plume, l'hérédité glorieuse des armes pour la renommée des romanciers. Et le succès a souri aux fils comme la gloire avait un instant souri au brave du plateau d'Illy.

Le succès a souri — et c'était justice — lorsque parurent ces livres superbes qui sont maintenant dans toutes les bibliothèques et qui parlaient du pays abattu, sanglant, dévasté : *le Désastre*, *les Tronçons du glaive*, *les Braves Gens*, *la Commune*. La plume qui avait écrit ces livres avait la vigueur d'une épée dans des mains ardentes et loyales.

Hélas ! les frères Margueritte ont écrit depuis des livres d'un autre genre, comme *Femmes nouvelles* et *les Deux Vies*, où passent, dans un beau souffle littéraire qui malheureusement n'est pas une excuse suffisante pour le mal accompli, toutes les théories pernicieuses de la société ultramoderne. Oh ! certes, ces livres-là ne sont plus taillés à l'emporte-pièce dans notre fierté nationale. Ils paraissent remplis d'opportunisme plutôt que d'intégrité morale... Comme l'a dit très justement J. Ernest-Charles : « Qui sait même si, désireux

toujours d'être les bons compagnons fidèles des esprits et des âmes en mouvement, ils ne sont pas des compagnons trop dociles et prévenants à l'excès... » — Le succès est allé à ces livres-là comme il était allé à leurs aînés, c'est vrai. Mais l'expérience est là pour rappeler que le succès est parfois aveugle et souvent injuste, qu'il discerne mal le poison que cache un titre flamboyant et qu'il va, par habitude, aux hommes de lettres qui ont percé. Le succès et la vente d'un livre ne légitiment pas sa facture. Le succès ne suffit pas à absoudre les sophismes et les théories audacieuses et par trop modernes qu'une œuvre contient...

Comme tant d'autres, j'aime Paul et Victor Margueritte, car ce sont des physionomies ardentes et sympathiques. Mais je n'envie pas la responsabilité morale que leur vaut le succès retentissant des *Deux Vies*. Et si le brave général Margueritte revenait, je crains fort que d'un coup d'épée il ne disperse tous ces plaidoyers pour l'élargissement du divorce, toutes ces dissertations à perte de vue sur le droit au bonheur, sur l'union libre, en s'écriant : « Mes pauvres enfants ! ce n'est pas sur la page sanglante mais glorieuse de 1870 qu'il fallait mettre le mot *Désastre*, mais sur tout cela... »

*
* *

Les frères Margueritte ont publié quantité d'ouvrages divers : des romans délicieux pour les petits, comme *Poum*, *Zette ;* des romans de psycho-

logie délicate, comme : *Amants*, *Sur le retour*, *Fors l'honneur*, *l'Eau qui dort*, *le Carnaval de Nice*, *l'Eau souterraine*, des poésies : *Brins de lilas*, *Au fil de l'heure; la Chanson de la mer*, etc. Mais leur œuvre principale est sans contredit le récit, en quatre volumes, de la guerre et de la Commune. C'est l'œuvre qui vivra et resplendira par delà les critiques contemporaines.

Dans *Une Époque* les frères Margueritte semblent avoir entrepris l'analyse détaillée de nos désastres de 1870. — Hélas! en lisant ces quatre livres qui composent *Une Époque* on a l'impression d'errer dans un cimetière immense, immense de deuil mais de gloire aussi : « Ici, là, partout, la terre bombe, surmontée d'une croix, d'un arbre. Et partout des couronnes, avec des rubans noirs, blancs et rouges. » — Et le cimetière est immense. Il s'étend à perte de vue ce cimetière français creusé en terre lorraine... Il va de Rezonville à Vionville, d'Étain à Verdun. Il est peuplé de souvenirs tout autant que de morts. « ... Et nous revoyons à ces mots l'empereur escorté de ses chasseurs d'Afrique ! Il a passé là, le matin du 16 août. Comme une haie de sentinelles, ces arbres l'ont regardé fuir. Avec ses voitures armoriées, ses fourgons de cuisine et ses bagages, il a passé là ; des cent-gardes galopaient aux portières. Et la brigade Margueritte, avec ses chevaux arabes, défile brusquement devant nous, dans un tourbillon de poussière, protégeant de ses lames au clair cette déroute d'un empereur et d'un empire, en fuite vers l'ombre et le désastre... »

Les régiments passent ! Les braves se succèdent ! Et le cimetière s'agrandit toujours. « Les tombes se multiplient, les monuments se touchent... Depuis le fond des Génivaux jusqu'au delà de Saint-Hubert, des tombes, encore des tombes ! »

Ah ! que les frères Margueritte ont raison d'écrire dans l'avant-propos de leur *Histoire de la guerre de 70-71* : « Cette histoire qui nous touche de si près, cette histoire pour laquelle nos pères sonts morts sur les champs de bataille de Metz et de Sedan, dans les boues de la Loire ou les neiges de l'Est, cette histoire aux dures leçons on la sait mal ou on ne la sait plus. » — Cela est malheureusement trop vrai. Pour les vieux qui ont connu la guerre, qui en ont souffert, et qui se souviennent de cette grande douleur nationale, de ce déchirement aigu qui dépasse toute imagination, le souvenir de 1870 est dans leur cœur comme une plaie toujours saignante. Mais pour les petits Français de nos écoles primaires ces lamentables journées — que Zola a rendues plus lamentables encore dans son livre *la Débâcle* — tiennent maintenant en vingt ou trente lignes de résumé banal, sec et concis.

Les frères Margueritte ont eu le mérite de comprendre cette époque et de l'expliquer en la précisant dans des pages qui, sous un attrait littéraire, nous permettent — bien mieux que l'histoire synthétique — de recueillir le frémissement d'une nation, le dernier hoquet d'une race de héros, le véritable aspect d'une époque.

L'entreprise était lourde. Mais l'œuvre est sortie

des mains des modeleurs, éclatante et belle comme une victoire. Paul et Victor Margueritte on prouvé que leurs intelligences alertes, lucides, savaient à merveille exalter l'imagination et élever les cœurs. Il y a lieu de les féliciter hautement. Ces quatre volumes d'*Une Époque* ont le double mérite de porter de magnifiques parures littéraires et des pensées généreuses. — Il est bon de temps à autre de se retourner en arrière, de regarder les étapes parcourues, de mesurer le chemin moral accompli depuis le passé... Ouvrez-donc ces livres dans lesquels Paul et Victor Margueritte parlent du drapeau, ces livres alertes et nerveux par lesquels ils vous forcent à vous souvenir des plus poignantes réalités... Ouvrez ces livres pour vous-même d'abord; mais ouvrez-les ensuite et souvent devant les yeux de ces jeunes rêveurs qui vivent si complètement dans leur rêve de solidarité qu'ils oublient le patrimoine à sauvegarder, la vieille terre natale à défendre... Offrez-les aux disciples d'Hervé. Ils leur rappelleront que si l'ordre de mobilisation arrivait, si la grande machine militaire commençait à se mouvoir, nous reverrions peut-être comme en 1870 « des généraux... trop peu d'admirables, pas assez de bons, beaucoup trop de mauvais ». Ils leur rappelleront la Commune, les « pétroleuses » des Tuileries, les généraux Lecomte et Clément Thomas, l'entrée des Allemands dans Paris. Ils revivront, à travers le miroir littéraire, les heures les plus sanglantes de la patrie : « ... Tuniques bleues des chasseurs bavarois, rangs rigides de l'infanterie prussienne, l'avalanche

descendait toujours. A la cadence mécanique des pas succédait l'aigre chant des fifres, le fracas allègre des musiques. Au-dessus des têtes orgueilleuses, flottait la soie jaune des étendards, l'aigle noire couronnée. Thédenat notait au passage les hussards de la Mort, les dragons bleus, les uhlans aux lances flammées. Et devant ces officiers reluisant neuf, solides sur leurs chevaux aux tapis brodés, devant ces conquérants aux épaules carrées, aux barbes fauves, il supputait les vertus germaines, l'esprit de suite, le patriotisme religieux, tout ce qui, dans la plus sauvage des guerres, venait d'assurer leur triomphe. Si grandes que restassent les qualités de la France, elle avait à apprendre maintenant de ses voisins. »

Leur histoire d'*Une Époque*, les frères Margueritte l'ont conduite jusqu'au bout courageusement, estimant que « le plus sûr moyen de ne pas retomber aux mêmes fautes, c'est de reconnaître ses fautes, et pourquoi, et comment on succomba ». Remède amer mais tonique, forme de souvenir qui, dans sa dignité simple, a de la beauté.

Je sais bien qu'on leur a reproché d'avoir jugé Thiers en romanciers et d'avoir été injustes et souvent cruels envers lui. Je sais bien qu'on leur a reproché de faire trop large la page des souvenirs chers et de l'épopée paternelle. Mais si on examine avec impartialité l'œuvre en elle-même, la conscience avec laquelle Paul et Victor Margueritte étudient les membres de la Commune, si on analyse cette série considérable de portraits tous bien vrais qui se détachent avec netteté dans un

style sobre mais énergique, frémissant, d'allure vraiment militaire, on oublie les griefs personnels, les querelles politiques, et sincèrement l'on chérit ces auteurs ardents qui n'ont eu qu'un but : instruire et dire sans faiblesse la vérité. — Il est même regrettable que les frères Margueritte aient abandonné le roman militaire pour des problèmes d'actualité sociale, et rappeler sur tous les tons que pour le divorce les mœurs ont depuis longtemps devancé la loi... S'ils avaient continué de donner à leur talent un cadre militaire, ils auraient pu nous offrir des romans de psychologie très fine sur l'armée contemporaine, où l'amitié des officiers et la camaraderie légendaire du troupier français ont fait place à une discipline étroite et tracassière, à une rivalité de castes et d'opinions, à une vie intime de suspicion. Ils auraient pu — car leur plume est au service de belles intelligences et d'esprits très fins — étudier de près les passionnants problèmes de la caserne et indiquer, d'une vue très sûre, le meilleur moyen de combattre l'antimilitarisme.

Paul Margueritte a écrit un jour : « Il est en nous des énergies profondes et cachées. Pour les faire jaillir il faut la secousse d'une grande joie ou d'une grande douleur. » Pourquoi donc, mon Dieu ! la douleur de voir le drapeau français chiffonné par Hervé et sa bande n'a-t-elle pas secoué l'énergie « profonde et cachée » que Paul Margueritte a reçue du sang paternel ?...

*
* *

Les frères Margueritte ont commencé par cheminer séparément dans des carrières diverses. Puis ils se sont donné la main. — Aujourd'hui ils se séparent de nouveau...

Faut-il voir dans ces variations le résultat d'une mésentente, d'une divergence de goûts, ou le simple effet d'une impressionnabilité nerveuse, de ce qu'on appelle plus simplement « un coup de tête » ? On ne sait trop.

Peut-être les frères Margueritte, aussi avides de changer d'attitudes que d'idées, ont-ils simplement voulu faire comme les frères de Goncourt et défrayer un moment la chronique des quotidiens, des revues et des potins du *Tout-Paris*. Dans ce cas l'avenir nous apprendra quel est celui des deux frères qui a véritablement le plus de talent et quel fut le meilleur architecte de cette œuvre abondante qui commença par *la Pariétaire* pour se terminer par *le Prisme*, un roman d'allure étrange et tourmentée.

Il semble que les frères Margueritte, au couchant de leur vie, aient voulu souligner par un acte éclatant leurs théories sur le divorce. Il semble véritablement qu'ils aient voulu jeter dans le tourbillon de leur vie privée ce titre suggestif qu'ils ont un jour écrit sur la première page d'un de leurs livres : *les Deux Vies*.

Leur mérite d'écrivains, ils le garderont toujours : il leur est acquis par près de trente années

de succès littéraire et de laborieux efforts. Ils l'ont gagné ensemble, en gravissant la même carrière ; ils le garderont ensemble, même en se tournant le dos et en cheminant sur deux routes isolées. — Mais il est fâcheux que leur vie littéraire ait étalé par-ci par-là des titres de livres que le vent du siècle secoue comme des épitaphes de cimetières... Il est regrettable que des hommes qui ont su écrire ces livres admirables comme *les Braves Gens* et *les Tronçons du glaive* arrivent, à la fin de leur carrière, à descendre la pente des doctrines subversives où Zola, Anatole France, Marcel Prévost et tant d'autres ont glissé et se sont perdus avant eux...

JACQUES NORMAND

C'est lui qui disait un jour, moitié rieur, moitié goguenard :

Mesdames et messieurs, prenez garde aux poètes,
Ce sont des gens très doux, d'apparences honnêtes,
Bons citoyens, ornés de mérites divers...
Mais leur tort, voyez-vous, c'est de faire des vers.

C'est lui qui écrivait une autre fois :

Je viens de terminer le livre d'un poète
Symboliste profond et très fort, paraît-il...
Si profond en effet, si fort et si subtil,
Que tout ce qui m'en reste est un grand mal de tête.

Voilà bien Jacques Normand ! le Jacques Normand gai, rieur, léger, subtil, alerte, espiègle parfois, exquis souvent, qui fait des vers en se jouant... — Mais surtout gardez-vous bien de prendre à la lettre les vérités que Jacques Nor-

mand met en vers. Ce qu'écrit Jacques Normand, c'est de l'esprit très français, mais ce n'est pas la profession de foi d'un misanthrope... L'auteur de *la Muse qui trotte* est le plus joyeux conteur du siècle et le poète qui taquine les Muses avec le plus de dextérité. M. Louis Labat a dit fort justement : « Si je cherchais un rapprochement, c'est à Gresset que me ferait songer M. Jacques Normand. Je ne sache pas que, depuis nos conteurs du siècle dernier, on ait manié le petit vers avec une dextérité plus heureuse. »

Jacques Normand n'est certes pas un décadent de la pensée. Les critiques et les lettrés l'ont depuis longtemps proclamé et les « commerçants du livre » savent très bien que prendre Jacques Normand comme collaborateur c'est aller droit au succès.

On voit le nom de *Jacques Normand* partout, au cœur des magazines les plus répandus et des revues les plus en vogue, dans les recueils de monologues et aux affiches des théâtres. Les lettrés sont friands de ses articles qui pétillent d'intelligence et d'entrain, et dans lesquels on retrouve à chaque ligne l'ironie la plus douce qui soit, cette ironie toute française, alerte et fine, pas méchante, qui se moque comme en se jouant et qui fait sourire ceux mêmes qu'elle égratigne... Les poètes se passent les uns aux autres, en les admirant, ces petits poèmes grands comme la main, vifs d'allure et de naturel, pleins de facilité et d'élégance, et qui valent à eux seuls des pages entières de philosophie. Qui n'a lu cette page attendrie et de

psychologie si délicate intitulée *Noël ?* Il y a là tout un trésor de cœur et d'esprit :

La veille de Noël, les bébés, anxieux
D'avoir le beau cadeau qui leur viendra des cieux,
Mettent — talons en lignes et pointes bien tournées —
Leurs bons petits souliers devant les cheminées.
. . . . . .
Les hommes, arrivés à l'automne des jours,
Sont, même en cheveux gris, petits enfants toujours.
Quand de nouveaux Noëls, au déclin de l'année,
Rayonnent en douceur sur leur tête fanée,
Qui sait si le désir naïf ne leur vient pas
D'aller, la veille au soir en cachette, tout bas,
Comme jadis, en leur enfance illuminée,
Placer leurs gros souliers devant la cheminée ?
Mais une telle idée est bien hors de saison...
Ils l'écartent très vite... et comme ils ont raison !
Pour ne point décevoir leur croyance enfantine,
Jésus, certainement, mettrait dans la bottine
Quelque cadeau très cher, pour gens très sérieux...
Mais il ne saurait point, au magasin des cieux,
Décrocher « celui-là tout juste qu'on désire »...
Car les mamans ne sont plus là pour le lui dire !

*
* *

Jacques Normand n'a presque pas d'histoire, car la Renommée ne lui a pas fait faire longtemps antichambre.

A vingt-deux ans, ses études de droit terminées, il se fait inscrire au barreau. — Soudain la guerre éclate : le jeune homme part bravement faire son devoir sous la vareuse bleue du mobile. Dans les camps, aux avant-postes, pendant les longues

nuits de garde, il glane des impressions, entasse souvenirs sur souvenirs... — Après la guerre il donne un dernier coup de lime sur les vers ébauchés et les publie sous ce titre : *les Tablettes d'un mobile*. Admis bientôt à l'École des chartes, il tâche de se familiariser avec les vieux papiers et les archives poussiéreuses. Mais son âme de poète, qui a besoin de grand air et de fantaisie, se trouve trop encerclée dans ce cadre scientifique... La carrière des lettres le tente, l'attire... Il s'y lance à tout hasard et publie coup sur coup : *le Troisième Larron*, *les Écrevisses*, *les Petites Marmites*, *l'Aréole*, *les Petits Cadeaux*, *Voilà Monsieur !*, *Musotte* en collaboration avec Guy de Maupassant. — *Musotte !*... En sortant du théâtre du Gymnase, le soir de la première, Jules Lemaître enthousiasmé écrivit : « Si je n'ai pas tout à fait pleuré à *Musotte*, il s'en est fallu de fort peu et c'est la première fois, depuis assez longtemps, que j'ai senti au théâtre un « désir de larmes », pour parler comme le vieil Homère. »

Après le succès retentissant de *Musotte*, Jacques Normand était définitivement « lancé ». Depuis, il n'a cessé de donner chaque année des poésies, des comédies, des contes, des romans, des monologues. — Et tout cela est gracieux et d'un sentiment exquis. Les choses graves elles-mêmes y sont traitées d'un ton badin qui est vraiment séduisant, et avec une verve primesautière qui fait souvent éclater de rire. Écoutez-le glorifier le *Progrès :*

« Ils nous embêtent, à la fin ! J'en ai soupé,

moi, des scientifiques, des inventeurs, de tout le tremblement! Ils sont en train de nous faire un globe inhabitable. Ils détournent ou empoisonnent les rivières; ils percent le flanc des montagnes; ils « funicularisent » les glaciers; ils encombrent le sol d'usines, de manufactures, de constructions monumentales et hideuses; ils s'amusent à tout enlaidir... Poteaux et fils télégraphiques, téléphoniques, électriques, toute la boutique en *ique*... Affiches grotesques qui commercialisent et ridiculisent la nature... Sur mer, au lieu des fins voiliers de jadis, les cuirassés géants, les torpilleurs tortillards, les canots à pétrole assourdissants... Et, cependant, je veux bien encore admettre tout ça... Comme tu dis, c'est le progrès; il faut une proie quotidienne à cet insatiable bonhomme, qui, s'il a fait des choses embêtantes, en a fait aussi de bonnes... »

Actuellement le bagage littéraire de Jacques Normand est énorme. Il compte assurément une quarantaine de volumes; et ces volumes sont presque tous de choix, et tous originaux.

* * *

Jacques Normand est un sympathique, au front large et puissant, au regard vif, ardent, au masque énergique et volontaire. La moustache soyeuse et la barbe en pointe dissimulent mal des lèvres railleuses qui se desserrent souvent en un rictus moqueur.

Certains de ses poèmes sont désespérément mélancoliques. Aussi ceux qui ne connaissent Jacques Normand que d'après des photographies s'imaginent volontiers que l'âme du poète est aussi froide que son masque est sévère... Mais ceux qui ont éprouvé la douceur de son amitié, pénétré les charmes de son intimité, savent très bien que sa mélancolie est passagère et que l'âme du poète s'épanouit souvent aux joies pures de la famille. N'est-ce pas lui qui surprit un jour sa fille au jardin, rêveuse, sur le vieux banc où il rêvait jadis ?

Dans notre clair jardin — le jardin de famille
Où, tout petit enfant, je jouais autrefois —
Par la fenêtre, assis à ma table, je vois
Lisant, le front penché, l'air attentif, ma fille.
. . . . . .

« Hum ! hum ! que fait-on là, fillette, s'il vous plaît ? »
Dis-je, quittant ma chaise et poussant le volet.
Elle ne m'entend pas, sur son livre inclinée.

Second « hum! hum! » plus fort, plus net, plus sérieux;
D'un joli mouvement sa tête s'est tournée...
Et c'est un peu de moi qui me rit dans ses yeux.

La sensibilité de Jacques Normand transpire à travers ses moindres poèmes. Elle tempère agréablement une nature ardente, un esprit prompt à concevoir l'idée et à l'exprimer. — C'est cette sensibilité toute spéciale qui, alliée à un jugement sain, à un esprit profond, a fait de Jacques Normand un poète à part dans la grande phalange des poètes contemporains. C'est lui qui sait peut-être le mieux transcrire en quelques vers légers

et concis les pensées philosophiques et chrétiennes qui, de toute éternité, ont tourmenté l'esprit humain. En un tercet charmant il a su, par exemple, exposer un des grands problèmes de notre destinée, problème que les Coppée, les Huysmans, les Retté n'eussent pu concevoir en termes aussi nets, aussi concis :

De tout temps, isolé dans sa faiblesse extrême,
L'homme chercha là-haut comme un autre lui-même.
La joie et la douleur font regarder les cieux.

Si Jacques Normand chante les joies humaines ou les beautés de la nature, il glisse dans ses vers, légers, frétillants, alertes comme de petits gamins français, les mots qui viennent du cœur et qui chargent d'amour les plus belles pensées.

S'il regarde vers la rue, s'il aperçoit cette vague humaine qui encombre la chaussée et que l'égoïsme et le désir du lucre poussent à l'assaut des carrières, il s'écrie, comme un sage qui préfère son coin de bonheur aux routes incertaines des honneurs :

Sortir ? Revoir des gens ? Me mêler à l'effort
De cette humanité trépidante et pressée ?
Sur ma table, voici la page commencée,
Et l'encrier qui bâille, et la plume qui dort.

Demeurons au logis, en ce logis que j'aime,
Où sur le moindre objet palpite un peu de moi,
En cette intimité paisible et sans émoi
De ces choses qu'on voit sans les regarder même.

Mais aux heures de recueillement, si Jacques Normand regarde vers le passé, s'il aperçoit, perdue à l'horizon des souvenirs, la maison natale, cette maison suave qui rayonne toujours dans sa simplicité — *parva domus, magna quies* — oh ! alors il ouvre son cœur tout grand... Et lui, le poète admiré et fêté, le poète décoré, qui vieillit dans les splendeurs de Paris, il sent une larme mouiller sa paupière... Il ne mesure plus alors sa pensée suivant les règles de la poésie ; il s'inquiète peu de la richesse de la rime, de la beauté du rythme... Il prend sa plume tout simplement, pour écrire sous la dictée du cœur : « Comme celle des gens, la vieillesse des choses a droit au respect. La vie des êtres disparus semble se prolonger dans les objets inertes qu'ils ont regardés, touchés. Ces objets eux-mêmes ne conservent-ils point l'empreinte de leur personnalité éteinte ?

« Quand, chaque automne, au sortir de Paris brillant et agité, on arrive, à la nuit tombante, dans cette demeure muette, close depuis quelques mois, une mélancolie vous pénètre, inévitable. Le passé vous enveloppe, vous ramène en arrière, et voici que surgissent, devant vos yeux, les formes de ceux qu'on a connus en cette place. »

En songeant au pays natal qu'il a délaissé, Jacques Normand tendrait volontiers le poing à la ville meurtrière... seulement, l'excès d'amour du poète tempère la haine du déraciné. Il ne peut se résoudre à maudire Paris, la ville intellectuelle par excellence, la ville enchanteresse, semblable à ces sirènes qui font mourir... mais en charmant :

Paris, Paris fiévreux, Paris fou, Paris blême,
Ah ! qu'on te maudirait, qu'on te haïrait même...
Si l'on ne t'aimait tant !

*
* *

Jacques Normand est le gendre de Joseph Autran, ce poète marseillais, original et talentueux, qui fut élu membre de l'Académie francaise en 1868, et auquel Victorien Sardou succéda.

Quand Victorien Sardou partit pour l'autre monde, beaucoup avaient espéré que Jacques Normand aurait posé sa candidature. L'Académie française, dont il fut lauréat, n'aurait sans doute pas hésité à l'accueillir au premier tour de scrutin.

Jacques Normand a connu les honneurs de toute sorte. Il fut vice-président de la Société des gens de lettres. Il est membre de la commission de la Société des auteurs dramatiques, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de divers ordres étrangers... — Tout cela est fort bien. Mais quand on a le talent si français et si original de Jacques Normand, lorsqu'on a entassé sur un rayon de bibliothèque tant d'œuvres charmantes, il n'y a, semble-t-il, que le titre d'académicien qui convienne et qui compte...

ÉDOUARD DRUMONT

C'est un sonneur de cloches infatigable.

Voilà près d'un demi-siècle qu'il sonne pour réveiller les consciences endormies ; et c'est toujours la même voix qui descend sur les âmes, une voix vibrante et très française, qui poursuit d'anathèmes ceux qui farfouillent dans l'ombre et qui chante à perdre haleine les vieux refrains sacrés.

Un jour on voulut apprendre à Édouard Drumont une façon de sonner les cloches moins vigoureusement, d'en atténuer la sonorité en mettant une sourdine sur leurs vibrations... Mais, Édouard Drumont n'aimait que les sons bien clairs, très nets, très purs, tout à fait français. Il cracha sur les mains des tentateurs qui portaient des brassées de faveurs et de rubans ; puis, les yeux encore tout remplis de visions dorées, il se retourna vers sa pauvreté... Elle était lamentable, mais il la préféra toute blanche et tapissée de dignité aux splendeurs qui sont la rançon d'une lâcheté.

Édouard Drumont n'était pas de ceux qui courent, les bras tendus, vers la fortune et les honneurs faciles en piétinant tout un cimetière de traditions. Il est de ceux qui savent encore souffrir pour une idée.

Parmi les débris d'une race, dans l'écroulement des idées françaises, dans l'agonie d'un peuple qui meurt, rongé par la fièvre du lucre et de l'égoïsme, loin du crucifix, sans drapeau, sans foi et sans espoir, la silhouette d'Édouard Drumont resplendit de fierté. Elle est belle comme une page de notre histoire et fait songer à ces grands vaincus qui, sublimes dans leurs élans, admirables dans leurs défaites, fiers et tranquilles, traversaient jadis les rangs de leurs vainqueurs... Ceux-ci, très sincères, se découvraient avec respect, car dans leur horizon c'était un peu de gloire qui passait !...

*
* *

Beaucoup ne connaissent Édouard Drumont qu'à travers ses livres et ses articles, car le directeur de *la Libre Parole* n'est pas de ceux qui aiment les flâneries du boulevard et les soupers joyeux.

Beaucoup aussi connaissent Drumont d'après les caricatures les plus fantasques... Réellement, je crois qu'aucun homme n'a provoqué comme lui les crayons des humoristes. On a campé Drumont dans des poses si multipliées, si extravagantes, répondant à des conceptions tellement irréelles, qu'on doit finir par avoir de lui une idée très confuse.

En réalité, Drumont est, comme la plupart des hommes de valeur, un simple et un modeste. Il parfume sa vie, comme la violette son coin de jardin... Ses heures les plus douces de l'année, il les passe, l'été, à la campagne, dans ce qu'il appelle en riant sa « cage à lapins » de Soisy-sous-Etiolle, loin des foules et de leurs intrigues, parmi les souvenirs qu'Alphonse Daudet a laissés sur le coteau de Soisy-Champrosay.

Quand le courant le ramène à Paris, Édouard Drumont continue sa vie de travailleur silencieux soit aux bureaux de *la Libre Parole*, soit dans son *home*, perché très loin, là-bas, entre les Invalides et l'École militaire. Lorsqu'il se perd au milieu du vacarme parisien, entre les autobus et les midinettes, son cerveau continue toujours d'égrener son chapelet de pensées. — Le repos imposé à ce vivifiant esprit serait un non-sens.

A Paris, Drumont fouille les quais, interroge les vieux porches, se faufile dans les coins des musées, fait parler les grimoires, évoque, « en cheminant le long des boulevards, les souvenirs des vieilles rues et la mémoire des ancêtres disparus ». Il trouve que « les lieux qui ont servi de cadre à la vie de nos pères racontent à leur façon les transformations et les métamorphoses d'une société ».

Le grand publiciste est de taille moyenne et n'est guère un précieux du costume. Les cheveux lisses et très longs qu'il rejette en arrière devaient être d'un beau noir de jais, et le profil dont les années ont épaissi les lignes a dû tenter jadis bien

des ciseleurs de médailles. Sous la grande barbe grise, la bouche dissimule mal un rictus familier qui s'accentue chaque fois que Drumont parle de nos gouvernants... Mais ce qu'il y a de très curieux et de très mobile, c'est le regard. Derrière les lunettes il y a deux yeux aigus et fureteurs qui vous pénètrent jusqu'au frisson... deux yeux de confesseur, qui franchissent les détails de la toilette pour voir ceux de la conscience. — Il y a de l'énigme et du mystère au fond de ces deux yeux-là; mais il y a aussi la superbe pensée, toujours vivante pour l'humanité et que Térence un jour martela le long d'un vers devenu classique :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Drumont a quelque chose d'un apôtre. Il sait que notre communauté de nature nous impose des sympathies, de l'amour et des conseils à l'égard d'autrui. Il sait aussi que c'est un crime de garder pour soi seul les vertus qu'on a façonnées dans son âme, et que l'amour dans la charité contient toutes les formules de la loi morale.

*
* *

Édouard Drumont n'eut longtemps qu'un seul maître : son père. — Et ce fut, pour le jeune homme, le plus grand des bonheurs, car au sein de la famille, dans le petit appartement de la rue Saint-Honoré, il apprit par cœur le grand côté de la vie, le plus

simple, mais le plus beau : le travail. Il sut, de bonne heure, que le travail joyeusement accepté et joyeusement offert est la plus belle des décorations et qu'avec ce ruban-là, on peut entrer partout la tête haute...

Sous la lampe, pendant les veillées d'hiver, Édouard Drumont, en écoutant son père, apprit davantage que dans les livres du lycée Bonaparte ou du lycée Charlemagne qu'il fréquentait. Il apprit à aimer la vie, non pour elle-même, à la manière des égoïstes et des jouisseurs, mais pour les efforts qu'elle impose à l'activité et pour les barrières qu'elle élève à la volonté.

Toute sa vie, Drumont a récité la leçon apprise sur les genoux de son père ; et je crois bien que le grand polémiste est l'écrivain moderne dont la plume s'est le moins souvent reposée.

Enfant, Édouard Drumont apprit à se griser de l'effort. Aussi, après la mort de son père, quand il dut rentrer dans les bureaux de l'Hôtel de Ville afin de recevoir de la main gauche l'argent que la main droite portait chez le boulanger, un vague immense s'étendit sur son âme. Ce rôle d'homme-automate dans l'énorme engrenage administratif était en contradiction avec les aspirations de sa nature ardente et généreuse, fière et indépendante. Déjà, le démon littéraire s'éveillait en lui et jetait sur les lendemains des clartés d'aurore. Parmi les brumes de sa jeunesse et les ballottements de sa vie errante, Drumont entrevoyait les lauriers que l'avenir tressait pour lui... Un jour, fatigué de bâiller sur les paperasses de son bureau et de rou-

ler des cigarettes dans les couloirs de l'Hôtel de Ville, Édouard Drumont réclame sa liberté et descend sur les boulevards pour aller frapper à la porte des éditeurs.

L'éditeur Pick de l'Isère l'accueille, et Giacomelli lui confie une page de rédaction dans *la Presse théâtrale*. Pendant qu'il rédige *le Moniteur du bâtiment* avec Alfred d'Aunay, Drumont se lie d'amitié avec Léon Gautier, de Freycinet, Arthur de Boissieu, Barbey d'Aurevilly et Lasserre. Ce dernier vient de fonder *le Contemporain*. Il ouvre ses bras à Drumont comme on les ouvre à l'espérance... Par hasard Edouard Drumont esquisse la silhouette d'Emile de Girardin. Le tableau est ravissant. Il y a bien par-ci par-là quelques tons crus, quelques défauts de lignes, mais l'ensemble de la toile révèle un véritable artiste, au coup de pinceau net, original, un artiste amoureux du relief. Emile de Girardin appelle Drumont à *la Liberté* dont il est le directeur et, peu de temps après, Villemessant le réclame également au *Figaro*.

L'avenir sourit désormais au jeune écrivain et comme ce dernier, en quittant les salles de rédaction, a des loisirs, il les emploie à écrire *les Fêtes nationales de France* qui paraissent en 1878; *Mon vieux Paris*, livre de véritable piété filiale auquel l'Académie française décerne le prix Jouy; *De l'Or, de la Boue, du Sang; la France juive*...

La France juive! C'est la grande étape de la vie de Drumont. *La France juive* a été le coup de canon qui enfonça d'un seul coup les portes de la renommée, et, le lendemain de son duel avec Ar-

thur Meyer, Édouard Drumont était célèbre !...

Marpon, qui avait édité *la France juive* en deux volumes et qui la vendait sous les galeries de l'Odéon, était entouré d'acheteurs et débordé de commandes. Ce fut une traînée de poudre à travers toute la France ! Chacun voulut lire cette œuvre audacieuse et originale où un tout jeune écrivain, « frappé des innombrables abus qui s'accomplissaient dans l'ombre », qui avait vu « la vénalité des uns, la complaisance des autres et la lâcheté de tous », avait accumulé des observations et des témoignages saisis au vol:

Un vieux proverbe dit : « Qui expose, s'expose... » Drumont avait exposé un grand drame de la vie française, que personne n'avait osé sortir des cartons de la juiverie. Le geste était audacieux; il exposait son auteur à l'immortalité... A partir de ce jour, Drumont pénétra hardiment dans la gloire en émaillant sa route de quelques beautés comme : *la France juive devant l'opinion*, *le Dernier des Trémolin*, *les Tréteaux du succès*, *Vieux Portraits*, *Vieux Cadres*, *Figures de bronze ou Statues de neige*, *les Héros et les Pitres*, *la Fin d'un monde*, *la Dernière Bataille*, etc...

*
* *

Parmi les écrivains contemporains, Édouard Drumont est certainement le plus complexe qui soit, et je me demande s'il est possible de débrouiller les nuances de cette âme compliquée.

Littérateur « curieux de tous les spectacles de la cité aux multiples aspects », il a laissé des pages qui forment le Larousse des chercheurs. — Amoureux de toutes les libertés, il a accumulé des articles de journaux dont la totalité emplirait Notre-Dame de Paris et où passent les souffles généreux de notre race qui agonise sous le talon des Juifs. — Disciple de Le Play, il a donné sur la vie nationale des aperçus que ne désapprouverait pas le Grand Architecte de l'univers.

Parler de Drumont, c'est évoquer un immense phalanstère intellectuel où la division du travail est parfaitement organisée et où l'éclosion d'une simple phrase est la synthèse d'une multitude de pensées.

Les divers aspects de sa personnalité se complètent et s'entrelacent à tel point qu'il est impossible d'envisager l'un sans faire apparaître tous les autres, car sa verve de polémiste déteint sur son talent d'écrivain et celui-ci enlumine agréablement les formules du sociologue, du moraliste et de l'érudit. Drumont réalise ce phénomène d'être de tous les âges et de n'appartenir à aucun. Par son érudition incontestée il appartient au passé; par cette sorte de prescience qui lui permet de lire sur les feuilles blanches du lendemain, il appartient à l'avenir; mais, par sa verve gauloise, son talent élégant et subtil, sa plume alerte et vive, son esprit primesautier, il est bien de chez nous...

Enfin, au-dessus de tout cela, il y a chez

Édouard Drumont, une sorte de sourire à toutes les misères, à tous les assauts de la souffrance, quelque chose comme du stoïcisme. Sur son cœur on peut graver les vers qu'Horace a écrits à propos de l'homme de bien :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

On a reproché souvent à Drumont son enthousiasme, son tempérament batailleur, sa combativité de journaliste — disons le mot : son emballement. — On lui a aussi reproché son antisémitisme outrancier et sa tonalité religieuse qui en ont fait un homme de parti.

Il y a certainement du moine en Drumont, mais un moine aux idées larges, au cerveau bien solide, qui à certaines heures se laisse volontiers bercer par sa sensibilité, mais qui ne cesse jamais de la dominer et qui l'arrête souvent au seuil d'un raisonnement. Il y a chez Drumont de la santé intellectuelle et de l'équilibre moral ; et c'est pourquoi l'auteur de *la France juive* a entrevu et signalé les désastres que l'Histoire enregistre chaque jour.

Ce qui a versé le plus d'éclat sur la renommée d'Édouard Drumont c'est ce don de divination stupéfiante qui lui a permis d'établir un diagnostic sûr et précoce au début des épidémies sociales. Nul écrivain n'eut jamais une notion plus exacte des événements à venir.

On a dit jadis entre deux sourires moqueurs :

Drumont est un exalté, un illuminé, un détraqué, un visionnaire !... A présent on vocalise moins et on avoue très volontiers que Drumont a été un prophète. Il a vu la vie sous l'angle véritable et il l'a comprise. Il a ausculté la société et ne s'est point trompé dans son pronostic. — Quand il a tâté le pouls à la France et conseillé la saignée, on aurait dû avoir foi en lui... Maintenant il est trop tard... La France est une nation pléthorique qui ne parvient plus à éliminer les toxines juives et maçonniques qui l'encombrent.

*
* *

Les écrivains de race tracent rapidement leur sillon. Leur talent les met en vedette, et tôt ou tard les portes de l'Institut s'ouvrent pour eux très accueillantes... — La destinée, cependant, fit exception pour Édouard Drumont. L'heure était venue pour lui de ranger ses livres et ses innombrables articles au bout du pont des Arts et de monter sur cet escalier de gloire. Déjà la France entière se préparait à l'acclamer, et dans la plus petite chaumière on disait en lisant le journal : demain Drumont sera de l'Académie française !...

Hélas ! l'auteur de *la Dernière Bataille* n'eut pas son soleil d'Austerlitz... De son duel avec Marcel Prévost, il est sorti battu. Mais sa défaite reste glorieuse quand même, parce qu'elle s'élève sur des votes apeurés et le mensonge de bien des

consciences. Drumont a voulu lutter, la tête haute, sans restreindre la fierté de ses gestes ni la rudesse de ses coups, sans masquer ses convictions et ses idées du fard des arrivistes... L'Académie française s'est peut-être amoindrie en accueillant Marcel Prévost, le confesseur des demi-mondaines, le retrousseur des jupes roses, mais Édouard Drumont s'est grandi en restant à la porte avec la rude écorce de ses vertus françaises.

A cette époque de tiédeur, où les énergies sommeillent, où les cœurs sont sans passions, sans idéal, sans couleurs, où les « arrivés » ont des âmes de valets et portent au cou la trace de tous les jougs, Edouard Drumont garde une grandeur presque antique. Son nom est comme un drapeau qui claque au vent joyeusement, avec l'orgueil de ses couleurs et tout l'éclat de son symbole. Chacun le salue au passage et se prend à fredonner les jolis vers de Musset :

Les parchemins sacrés pourriront dans les livres,
Les marbres tomberont comme des hommes ivres
Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra;
Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie,
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera...

JEAN RICHEPIN

Jean Richepin? C'est l'homme à la mode! Il est de toutes les sociétés littéraires, de tous les comités, de tous les théâtres, de tous les journaux, de toutes les revues. Il est aussi de toutes les excursions littéraires, de toutes les conférences. On le loue, on l'encense, on l'embrasse, on le porte au pinacle, on se l'arrache!...

Richepin est devenu le conférencier mondain par excellence, le diseur merveilleux, impeccable, le poète au verbe sonore dont la langue est faite à la fois de fantaisie et de lyrisme. — C'est à peine si l'on se souvient que l'académicien d'aujourd'hui, l'homme de lettres illustre, connut un temps de bohême effrénée, d'aventures folles. C'est à peine si l'on se souvient qu'il se proclama jadis le roi des gueux :

Venez à moi, claquepatins,
Loqueteux, joueurs de musettes,
Clampins, loupeurs, voyous, catins,
Et marmousets et marmousettes,

Tas de traîne-culs-les-houssettes,
Race d'indépendants fougueux,
Je suis du pays dont vous êtes,
Le poète et le roi des gueux.

Et ce roi des gueux, qui disait de lui-même,

J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois,

nous vantait jadis ses amis ténébreux, les chemineaux, les voyous, les saltimbanques, les trimardeurs et les filles de joie. Aujourd'hui, il est devenu le plus select de nos écrivains modernes, le plus édifiant de nos conférenciers, celui qui fait le plus, on peut le dire, pour la restauration du bon goût et l'assainissement des lettres françaises. Curieux revirement! Singulier contraste entre une jeunesse folle d'indépendance, relâchée jusqu'à l'excès, une jeunesse endiablée où le poète s'élançait vers les nuages et les tempêtes pour

Plonger dans les éclairs sa tête révoltée

et une maturité assagie, pondérée, édifiante sous plus d'un rapport! *Tempus fecit...*

*
* *

On a représenté Richepin sous les aspects les plus divers, en chasseur, en bohême, en paysan, en acteur, sur des programmes, sur des affiches, sur des cartes postales. Sa silhouette s'est dis-

persée dans le monde entier sur lithographie grossière, en supplément des journaux à grand tirage, à l'instar de celle de Loubet ou de Fallières. Tout le monde connaît cette tête puissante et virile, volontiers rieuse, aux yeux de topaze, aux dents blanches, aux cheveux et à la barbe frisés, drus, serrés, s'embroussaillant à la diable, comme une folle végétation. Tout le monde connaît

Ce Syrien frisé qui sait les chants d'amour.

D'aucuns lui trouvent l'air d'un brigand. Mais ils se trompent. Richepin a l'air tout simplement d'un brave homme, robuste de corps et d'esprit, mais original, aimant l'excentrique parfois, et qui a tenu à se faire une tête, à s'estampiller d'un cachet de bizarrerie.

Est-il vrai qu'il soit de cette race de nomades qui vont de ville en ville, de village en village et qui vivent de rapines et d'aumônes ? On l'a dit. Lui-même se vante d'être de cette race des Touraniens, de descendre de quelque chef de ces tribus errantes dont la renommée n'est qu'une étoile filante et dont le nom se perd dans l'histoire comme le souvenir de leur passage. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci ? Est-ce que Jean Richepin est vraiment du sang qu'il réclame ou n'est-il en réalité qu'un Français comme vous et moi, modeste petit-fils de paysans de la Thiérache ? Mystère... Toujours est-il qu'il fit ses études dans les lycées (lycée Napoléon, lycée de Douai, lycée Charlemagne, Ecole normale supérieure) comme tout jeune homme qui

se destine à une carrière libérale, et que ses aspirations seules et son tempérament le détournèrent de cette voie commune et régulière qu'il trouvait trop monotone.

Richepin essaya du journalisme, donna des leçons particulières et fut même un jour contraint par la misère de s'engager dans une baraque foraine. Il connut, en somme, dès sa jeunesse, le rude combat entre ses aspirations littéraires, ses rêves de poète et d'artiste, et la dure nécessité de vivre. Et l'on comprend qu'il ait écrit un jour cette ballade du rôdeur des champs :

Nul ne peut dire où je juche :
Je n'ai ni lit, ni hamac.
Je ne connais d'autre huche
Si ce n'est mon estomac.
Mais j'ai planté mon bivac
Dans le pays de maraude,
Où sans lois, sans droits, sans trac,
Je suis le bon gueux qui rôde.

En 1870, il est rédacteur en chef de *l'Est*, un journal de Franche-Comté. La guerre le surprend. Il ne pense qu'à faire son devoir et s'engage dans l'armée de Bourbaki. Après la guerre recommence sa vie de bohême. On le rencontre dans les brasseries et les cénacles, en compagnie de Maurice Bouchor, de Paul Bourget, de Gondeau, Rollinat, Raoul Ponchon, le plus gai luron de toute la bande, le plus désopilant, le plus endiablé et, comme Verlaine, grand buveur d'absinthe :

Tu sens le vin, ô pâte exquise sans levain.
Salut, Ponchon ! Salut, trogne, crinière, ventre !

Ta bouche, dans le foin de ta barbe, est un antre
Où gloussent les chansons de la bière et du vin.
Aux roses de ton nez jamais l'hiver ne vint.
Tu bouffes comme un ogre et pintes comme un chantre.

Tout à coup, après mille aventures, Richepin défraie la chronique avec sa *Chanson des gueux*, autour de laquelle on fit un tapage effroyable et qui lui valut un mois de prison et 500 francs d'amende. Enfin, après de nouvelles aventures et de nouvelles misères, Richepin entre au *Gil Blas*. C'est désormais le pain assuré et la fin de la vie de bohême. Le poète peut maintenant pendant ses loisirs, donner libre essor à ses fantaisies et à ses rimes sonores, et s'élancer à la conquête de la renommée... La conquête fut facile, rapide, et l'ancien miséreux qui, en sortant de prison, avait été obligé, paraît-il, de s'engager comme débardeur sur les quais de Bordeaux, connut alors les sentiers fleuris du succès. Telle est du moins la légende...

*
* *

Ls talent de Richepin est incontestable. C'est un poète éclatant qui n'est jamais à court de rimes ni de rythme, ni... de hardiesse non plus dans ses mots et ses idées. On pourrait inscrire au frontispice de son œuvre, qui est considérable, ce qu'il écrivait lui-même dans la préface de sa *Chanson des gueux :* « C'est une brave et gaillarde fille qui parle gras, je l'avoue, et qui gueule même, échevelée, un peu ivre, haute en couleur, dépoitraillée au

grand air, salissant ses hardes et ses pieds délurés dans la glue noire de la boue des faubourgs de Paris ou l'air chaud des fumiers paysans, avec des jurons souvent, des hoquets parfois, des refrains d'argot, des gaietés de femme du peuple, etc... »

Toute l'œuvre de Richepin est une œuvre de vérité un peu crue, violente dans les mots comme dans les sentiments. Il y a, par-ci par-là, à côté de bonnes peintures du peuple, de bonnes descriptions de miséreux, de révoltés, ou de résignés, des pages véritablement obscènes et brutales, des pages d'une telle crudité qu'on les ferme avec dégoût. — Et voilà pourquoi Jean Richepin, malgré tout son renom et tout son bagage, ne sera jamais le poète immortel qui survit à l'immortalité académique... Voilà pourquoi le poète des gueux ne sera jamais le poète dont l'œuvre survit pendant des siècles, le poète du foyer, dont les livres traînent sur les tables et sont les compagnons et les éducateurs de nos enfants.

On ne peut pardonner à un poète, même devenu académicien, d'avoir écrit des rimailleries dans le mauvais goût de celle-ci :

Qui qu'est gueux ?
C'est-il nous,
Ou ben ceux
Qu'a des sous ?

V'là la charrue et la herse.
La glèbe est dure à r'tourner.
On gagn' rud'ment son dîner
A fair' ce cochon d'commerce.

... ou des chansons d'ivrogne comme celle intitulée : *le Vin triste :*

J'ai du sable à l'amygdale.
Ohé ! oh ! buvons un coup,
Un, deux, trois, longtemps, beaucoup !
Il faut s'arroser la dale
Du cou.

J'ai, pour guérir ma folie,
Pris un remède, dix, vingt ;
Et puisque tout fut vain,
Je veux être une outre emplie
De vin.

Que les verres soient mes armes,
Moi je serai leur fourreau.
Nous tuerons l'amour bourreau
Qui met dans mon vin mes larmes
Pour eau.

Je ne bois pas, je me panse.
Au bruit du glouglou moqueur
Je fais taire ma rancœur.
Et j'enterre dans ma panse
Mon cœur.

De grands critiques — parmi lesquels Émile Faguet — ont proclamé leur admiration pour Richepin, pour ses peintures réalistes, pour sa verve fougueuse, son imagination hardie, la sonorité de son vers. Il n'en est pas moins vrai que l'art a pour but non pas d'exprimer l'exacte vérité, mais de l'idéaliser et de l'auréoler. Or, la poésie n'est-elle pas, par excellence, l'art de la pen-

sée humaine ? Pourquoi donc la parer de boue ?

Quand on a le talent de Jean Richepin, on n'a pas le droit de regarder en bas et de puiser son inspiration dans la fange. C'est vers les hauteurs, vers les cimes qu'il faut lever les yeux !

ADOLPHE BRISSON

C'est un sympathique. Il est aimable, simple, accueillant, toujours prêt à faire un geste vers l'amitié.

Il n'a, certes, aucune parenté morale avec cet austère et légendaire président de la Chambre des députés, que l'on voyait toujours rigide et grave, et qui, toute sa vie, eut un masque de cadavre !...

Grand, large d'épaules, le front puissant, la barbe fleurie, en broussaille, un peu comme celle d'un Mérovingien, Adolphe Brisson eût fait jadis avec Aétius des randonnées fantastiques sur les confins de la Germanie... Mais comme le hasard de la naissance l'a jeté dans une époque où l'on ne tient la framée que sous les vitrines des musées, Adolphe Brisson s'est contenté de tenir une lance beaucoup plus petite et moins dangereuse... qui aime mieux se teinter d'encre que de sang. — Et cette plume, qu'il secoue avec tant d'à-propos sur notre époque, lui assure une renommée de bon aloi.

La Bruyère a dit : « Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles. » — Adolphe Brisson est la vérification vivante de ce jugement. Son talent, délicat et souple, est universellement apprécié et incontesté. Son goût et son amour pour tout ce qui touche au patrimoine littéraire font de lui un de nos plus délicats stylistes. Sa verve spirituelle et pleine d'humour est une magnifique décoration intellectuelle que plus d'un écrivain envie. Quant à son bon sens, il s'affirme jusque dans ses moindres chroniques. Il s'est d'ailleurs manifesté si clairement et tant de fois, qu'il fait actuellement « poids » dans les décisions des cénacles littéraires comme dans les verdicts de la foule.

Lorsqu'une question d'actualité, littéraire ou théâtrale, passionne l'opinion, on peut avec confiance lire l'avis d'Adolphe Brisson : on est certain de trouver une mise au point très nette, des horizons nouveaux, un labyrinthe bien élagué et des sentiers bien aplanis dans lesquels on peut solidement établir une conclusion.

*
* *

Adolphe Brisson a introduit en France un genre littéraire tout à fait nouveau : le genre interview. Il a inauguré le système et s'y est acquis tout de suite une réputation.

Ses chroniques publiées sous le titre *Promenades et Visites* révélèrent à la fois son talent et son

originalité. Sous cette rubrique générale, Adolphe Brisson réunissait des portraits d'écrivains, des silhouettes d'artistes, des profils d'hommes politiques, de tous ceux que l'opinion range dans le rayon des « célébrités d'aujourd'hui ». — L'article n'était ni court ni long, bien mesuré, il n'était ni trop court pour être insuffisant, ni trop long pour devenir ennuyeux. Le portrait n'était ni trop flatté ni trop enlaidi. L'auteur interviewait pour le plaisir d'interviewer, sans arrière-pensée de critique. Il photographiait son sujet en bonne lumière, évitant les profils, les ombres, les demi-teintes... Il lui arrivait le même jour de rencontrer l'abbé Lemire et Jules Guesde, François Coppée et Berthelot, Jaurès et Paul de Cassagnac, Rotschild et Drumont... Jamais il n'eut le malin plaisir de critiquer le lendemain dans un article les excès d'opinions des uns et des autres. — Et cependant, jamais non plus il ne sut faire une maquette incolore, une esquisse plate et sans relief. Toutes les silhouettes d'Adolphe Brisson sont brossées de main de maître. Chacun des interviewés est parfaitement campé dans le cadre qui lui convient, ni trop à l'ombre, ni trop en lumière. Par-ci par-là, Adolphe Brisson a bien jeté un coup de griffe; mais les blessures qu'il faisait étaient peu profondes, et, très gentiment, avec beaucoup de tact et d'esprit, il n'oubliait pas de les panser avant de terminer l'article... Opportunisme alors ? me direz-vous. — Non. L'opportunisme n'est pas la doctrine des âmes impartiales. Son cadre est trop restreint pour les esprits de large envergure.

Diplomatie, alors ? — Pas davantage; mais charité, charité pour l'amour-propre de l'homme qu'il burinait, respect pour ses principes, indulgence pour ses erreurs, et surtout une très réelle appréhension de pousser la petite porte basse qui s'ouvre sur le derrière de toutes les renommées... cette vilaine porte aux petits potins et aux anecdotes malveillantes qui jettent des taches même sur les plus grands noms.

Adolphe Brisson considérait un homme célèbre comme un livre, comme le « livre du jour ». Il l'étudiait consciencieusement, ne laissait échapper aucun trait défectueux, aucune coquille de jugement, puis, lorsqu'il s'agissait de retourner près des lecteurs, l'aimable écrivain n'ouvrait le livre qu'aux plus belles pages...

Aussi, comme le constatait un critique judicieux, « toutes les portes réputées verrouillées lui étaient ouvertes ». On accueillait l'écrivain sans méfiance, volontiers, presque en ami. On l'invitait à passer du salon dans la salle à manger. — En déjeunant, Adolphe Brisson faisait le juge d'instruction discret et adroit. Il chatouillait comme en badinant la mémoire de son hôte, des membres de sa famille, faisait lever par-ci par-là une anecdote de jeunesse, une farce de collège, une aventure amusante... des impressions d'enfance, etc... Après le déjeuner, le spirituel convive essayait de se faire tirer les verrous de l'intimité. Souvent il y réussissait. On passait alors au jardin, où le kodak s'empressait de jouer pour prendre quelques instantanés... et, petit à petit, le plus agréable-

ment du monde, au fil de la causerie, l'homme célèbre se confessait, et Adolphe Brisson entassait dans sa valise des documents précieux. — Le soir, à sa table de travail, l'écrivain donnait de grands coups de ciseaux sur les détails à laisser dans l'ombre, dégageait d'un trait de plume tel ou tel épisode à mettre en vedette, glissait de temps en temps dans sa prose un des instantanés pris par lui, coordonnait, resserrait et arrangeait. Il savait complimenter sans être fade, mettre ici un peu de sel, là un peu de relief, plus loin atténuer un angle et préparer en somme une petite « promenade » délicieuse pour les lecteurs dans la vie privée de tel ou tel contemporain célèbre.

La Revue illustrée possède toute une collection des chroniques-interviews d'Adolphe Brisson... Elles ne sont point toutes également charmantes, mais elles ont toutes un grand cachet d'originalité. On les relit aujourd'hui avec autant de plaisir qu'au temps où elles furent écrites. — Pour n'en citer que deux, je signalerai la visite qu'Adolphe Brisson fit à Édouard Drumont dans sa garçonnière de la rue de l'Université et à Jules Verne dans sa bonne ville d'Amiens. Tous ceux qui ont connu Jules Verne et pénétré dans l'intimité du directeur de *la Libre Parole* ne peuvent retenir cette exclamation : « Comme c'est bien cela ! »

C'est à ces portraits disséminés dans les journaux et les revues, puis réunis en volumes sous des titres divers (*Portraits intimes*, *Nos Humoristes*, *Pointes sèches*, *les Prophètes*), qu'Adolphe Brisson doit son nom, sa popularité, sa grande

renommée d'écrivain. Mais le meilleur de sa renommée littéraire est établi sur un socle plus solide, qui est formé de blocs impérissables comme : *la Comédie littéraire*, *Florise Bonhour* (roman), *l'Envers de la gloire*, *les Livres de Sarcey*) *Vendée* (drame), *Caprice de la reine* (opérette), *Scènes et Types de l'Exposition de 1900*. Ces livres resteront dans les archives littéraires.

Quand Clémenceau, Allemane, Baudin, Drumont, Brieux, seront morts, on ne lira plus *les Prophètes*, mais dans cinquante ans on lira encore *la Comédie littéraire*.

*
* *

Adolphe Brisson a épousé une délicate femme de lettres, Yvonne Sarcey, la fille du regretté Francisque Sarcey.

Depuis la mort de Sarcey, Adolphe Brisson a continué les chroniques dramatiques de son beau-père. Tout le monde sait qu'il fait merveille et que ses chroniques sont des mieux ciselées.

Critique théâtral fin et perspicace, Parisien très au courant de la vie intense de la Capitale, homme d'esprit curieux de tout et bien informé sur les menus faits de la vie littéraire, Adolphe Brisson n'écrit pas de ces chroniques dramatiques banales qui logent au rez-de-chaussée de tous les journaux et dont la tendance la plus nette est, quelle que soit la valeur de la pièce, d'éreinter un auteur ou de le porter au pinacle. Adolphe Brisson ne fait pas des

critiques de complaisance, mais des critiques tout court, appréciant en toute impartialité sous l'angle le plus apparent. L'auteur des *Pointes sèches* n'est pas plus le valet des coteries qu'il n'est dupe des renommées surfaites. Il déteste la réclame qu'on organise autour de certains noms et s'éloigne du tapage des cénacles. Il semble n'avoir qu'un désir : juger avec sagacité et mettre chaque production littéraire à sa vraie place dans l'immense musée du génie français. — Comme l'a dit quelqu'un, Adolphe Brisson est un « critique sans caprices ».

*
* *

Adolphe Brisson est actuellement en pleine vogue, en plein épanouissement de renommée. Il est candidat à l'Académie française... Il n'en sera peut-être pas demain, car il a des concurrents sérieux et... influents ; mais il en sera un jour. Cela apparaît comme une nécessité. L'Académie n'a déjà que trop ouvert ses rangs aux représentants du monde politique... Elle doit, si elle veut vivre — puissante entre ses traditions — réserver désormais ses faveurs pour les vrais littérateurs, pour ceux qui ont consacré leur vie entière aux Lettres et les ont enrichies de tant d'œuvres originales et fortes. Il est temps que l'Académie réagisse contre ce fâcheux envahissement politique qui finirait par faire du Palais-Mazarin une simple succursale du Palais-Bourbon. Les agioteurs de renommée, les ambitieux politiques, les arrivistes,

les trafiquants de toute espèce qui veulent cumuler tous les titres et tous les honneurs à la fois — pour mieux masquer sans doute leur insuffisance essentielle — devraient comprendre que s'il suffit, pour arriver en Politique, de se présenter les mains vides, il faut au contraire, pour monter à l'Institut, se présenter les mains pleines...

ÉMILE DRIANT

(CAPITAINE DANRIT)

Vingt ans de vie militaire ont suffi à en faire un officier supérieur des plus appréciés de l'armée française. Vingt ans de vie littéraire ont réussi à mettre autour de son nom une renommée éclatante. Driant est de ces hommes qui ont trop de cerveau et trop de cœur et qui, débordants de sève, réussissent à vivre deux vies parallèles... — Et ces deux vies-là, Driant les a vécues avec fierté, avec amour, sentant qu'il cheminait entre les deux comme on chemine entre deux belles actions.

Officier convaincu de sa mission, écrivain visionnaire convaincu de son rôle, le commandant Driant n'a jamais eu qu'un fanion : le devoir. — Et ce beau fanion, il l'a porté bien haut, aussi bien dans les déserts de l'Afrique au milieu des zouaves qu'il aimait tant, que dans les pages de ses livres si

attachants : *la Guerre de demain*, *la Guerre de forteresse*, *la Guerre en ballon*, *la Guerre à bicyclette*, *la Guerre fatale*, *l'Invasion jaune*, etc...

Émile Driant avait puisé dans le berceau familial un lot d'hérédités qui résumaient toutes nos traditions et toutes nos fiertés nationales. Son cœur ardent ne pouvait que faire prospérer l'héritage paternel et mettre sur son épée et sous sa plume des éclats de toutes les dignités...

Aujourd'hui le nom du capitaine Driant court sur toutes les lèvres et sur la couverture de plus de vingt volumes. Il a été rayé du cadre des officiers de l'armée française, mais il a grandi dans la conscience française... Il évoque le souvenir d'une épée et d'une plume fièrement croisées, solidement ligotées, et que rien ne put jamais séparer.

*
* *

La carrière militaire d'Émile Driant fut rapide et brillante.

Entré à Saint-Cyr en 1875, il en sort en 1877 le quatrième sur 400. Nommé sous-lieutenant, puis lieutenant au 54e de ligne, il s'impatiente bien vite de piétiner sur place entre les murs d'une caserne et les fortifications d'une ville de province. Les tirs à la cible et les exercices du matin ne satisfont nullement son idéal militaire. Il est soldat dans l'âme et s'habitue fort mal à cette vie de parade que devient fatalement la vie des officiers dans les petites garnisons. Il demande à partir aux colo-

nies ; on l'envoie en Tunisie, au 4e régiment de zouaves. Il s'y rend vers la fin de 1883.

Le général Boulanger, qui était alors commandant de division, remarque ce petit lieutenant. Il constate qu'il y a une étoile sur ce jeune front et pressent que l'avenir sera prodigue pour ce tout jeune officier. Il l'appelle près de lui comme officier d'ordonnance.

Bientôt le général Boulanger est nommé ministre de la Guerre et rentre en France. Mais il réclame son fidèle confident. Alors commence pour Driant une période de bonheur, d'honneurs et de popularité. Le 14 juillet 1886 il est nommé capitaine et le général Boulanger lui ouvre toute grande son amitié. Bientôt cette amitié se fortifie par les liens d'un mariage, et le ministre de la Cuerre peut dire avec joie et fierté en parlant de sa fille et du jeune capitaine : « mes enfants... »

Le 9 août 1892, Driant est désigné pour remplir à l'école militaire de Saint-Cyr les fonctions de capitaine instructeur. Il était brillant officier ; il devait former des élèves à sa mesure... Mais le désert, la vie des tentes, la vie d'aventures, l'incertain, le danger même, tout cela l'attire à nouveau. Il retourne près de ses chers zouaves et remplit là-bas les fonctions de major.

Mais les carrières brillantes ont, hélas ! beaucoup de relais et de courtes étapes. En 1899 Driant doit rentrer en France, car une décision ministérielle du 12 juillet le nomme chef de bataillon. Pendant sept ans il demeure à Troyes comme chef de bataillon de chasseurs à pied. Il

s'y acquiert rapidement une estime illimitée... Mais sa fortune militaire allait sombrer : des rivalités, des jalousies, des haines même s'accumulent et s'allument autour de lui, Driant est moins diplomate que certains de ses camarades de promotion. Il continue de lever un drapeau qu'il faut mettre en poche et de parler un langage passé de mode. Aussi, bien que proposé en tête de liste pour le grade de lieutenant-colonel, Driant se voit injustement ajourné. Alors, d'un geste de défi, il brise net son épée. Mais en la brisant, en renonçant à la gloire qui devait couronner sa carrière, le loyal soldat jette un dernier cri dans les journaux de France pour flétrir l'œuvre infâme de la délation et les organisateurs du système des fiches.

Pour l'armée française ce fut une perte cruelle, car, si Driant savait mettre à profit dans un état de paix armée son patriotisme éclairé, il aurait incontestablement su, en temps de conflit, mettre son activité et son intelligence au service de sa patrie.

*
* *

Driant n'a pas connu, sous l'épaulette, la récompense qu'il méritait. Il ne l'a pas connue davantage sur le terrain politique, car, en 1906, il échoua lamentablement aux élections législatives dans la deuxième circonscription de Pontoise. Mais heureusement sa carrière littéraire l'a dédommagé largement... Ses livres sont, chaque année, tirés à des milliers d'exemplaires. On les trouve dans les

plus petits coins de France où il y a place pour une bibliothèque communale. Le capitaine Danrit voisine sur les rayons préférés des grands et des petits, à côté de Jules Verne et de Walter Scott.

Les livres du capitaine Danrit sont des livres de tout repos. On les lit le soir, à la veillée sous la lampe, au chevet d'un malade, à l'ombre d'une tonnelle... Ils reposent des ennuis et des vicissitudes de l'existence en berçant l'imagination dans un récit tour à tour fantaisiste et palpitant, tout en demeurant parfaits vulgarisateurs de la science militaire.

Comme Jules Verne, le capitaine Danrit est un peu un visionnaire, un prophète... Mais tandis que Jules Verne s'est cantonné dans des aperçus purement scientifiques, l'auteur de *l'Invasion jaune* s'est plu à regarder à distance la société future, à l'extraire de l'imprévu, à entrevoir surtout les germes de son infection et à pénétrer les mystères de sa destruction.

Driant a certainement une imagination qui travaille facilement et beaucoup. Il habille aisément l'avenir d'une robe noire, de dimensions démesurées, mais peut-être nos descendants verront-ils cependant les horreurs d'une *Guerre fatale* ou d'une *Guerre en ballon*.

*
* *

Un critique éminent me disait dernièrement : « Avec son œil tout de flamme, son épaisse mous-

tache, son impériale sur le menton, son port de tête si crâneur, Driant a toujours l'air d'un traîneur de sabre en civil. On ne croirait jamais qu'il y a tant de rêve, de poésie et d'imagination sous ce regard de conquérant. »

C'est vrai. Mais cette imagination intense et cette sensibilité délicate qui passent dans les livres du capitaine Danrit, je sais bien où elles sont nées... Driant les a cueillies pendant son enfance, à cet âge heureux où, dans le site enchanteur de Pas-en-Artois, s'éveillant doucement entre les caresses d'une mère et celles de la nature son cœur faisait provision de forces pour l'avenir...

La vieille terre d'Artois peut être fière d'avoir été hospitalière, pour un temps, à l'enfance du capitaine Danrit.

Dans le joli bourg de Pas-en-Artois, que traverse une rivière chantante et que dominent de tous côtés de larges frondaisons, M. Driant père fut longtemps un juge de paix honorable et honoré. Toutes les mains allaient à lui, largement tendues... — Aujourd'hui, tous les cœurs vont au fils; mais à l'estime que nous donnions au père s'ajoute pour le fils quelque chose comme de l'affection bien franche et de l'admiration...

HENRY BERNSTEIN

« La représentation, à la Comédie-Française, de la pièce de M. Bernstein a provoqué de vives protestations à l'intérieur de la salle, et autour du théâtre des manifestations très violentes. »

(*Les Journaux.*)

Sa renommée, qui vient de sombrer lamentablement dans le naufrage d'*Après moi*, à la Comédie-Française, avait éclaté comme une bombe aux alentours de 1902, après le succès retentissant du *Détour* au théâtre du Gymnase. En ce temps-là, on allait voir *le Détour* comme une merveille et on parlait de l'auteur comme d'un génie. Comme les autres, j'ai voulu connaître cette fameuse pièce qui révolutionnait le théâtre. Je suis allé voir jouer *le Détour*, et j'avoue qu'André Calmettes et Simone Le Bargy (qui débutait alors sous les feux de la rampe) se montraient excellents dans les rôles de Cyril et

Jacqueline. J'ai encore devant les yeux la fine et gracieuse silhouette de Mme Le Bargy entrant en scène, vêtue de flanelle blanche, une raquette à la main, et disant à Armand Rousseau avec une moue exquise : « Flûte !... Vous êtes trop maladroit. »

Je la revois aussi à la fin du troisième acte, lorsque, lasse et désemparée au milieu de gens qui n'ont ni sa religion ni ses idées, ni sa compréhension de la vie, elle s'écrie dans un accès de sincérité rageuse :

« Le dîner de famille !... je vais les retrouver tous, leurs baisers sur le front, leurs silences, leurs regards entre eux, et les reproches de mon mari, et la réconciliation ! Et demain et après-demain et tous les jours qui suivront !... Et j'ai vingt-trois ans ! Ah ! non, non, Cyril a raison. On ne vit pas, ici ; on vit dans une cave, dans la nuit... je veux vivre ! je veux vivre !... »

Je la revois encore retirant doucement l'alliance qui encerclait son doigt fin, et la posant sur une lettre inachevée en disant :

« Ils n'ont pas voulu de moi... »

Je la revois enfin, enveloppant d'un long regard de tristesse et d'amour les mille choses de l'intérieur qu'elle va déserter pour toujours...

Mme Le Bargy était merveilleuse dans ce rôle de Jacqueline et la critique, en étant galante, eut au moins l'excuse d'être vraie — mais la pièce elle aussi était excellente, bien enchaînée, alerte et fort originale dans sa conception. Les tournées s'en emparèrent, et *le Détour* obtint un succès triomphal sur les principales scènes françaises.

On regardait alors Henry Bernstein comme une espérance... — Hélas ! l'espérance s'est vite éteinte ! Depuis 1902 Henry Bernstein a fait représenter bien des pièces : *Joujou*, *Frère Jacques*, *le Bercail*, *la Rafale*, *le Voleur*, *Samson*, *la Griffe*, *Israël*. Jamais il n'a donné une pièce digne du *Détour*. Bernstein ne se donne plus la peine de construire un schème dramatique, de concevoir un thème intéressant et de le pousser agréablement dans les limites d'une conclusion morale, ou même simplement honnête. Il fait comme les richards et les parvenus qui trafiquent sur leur capital : il s'appuie sur l'effort antérieur, sur l'effort consciencieux du début de sa carrière et il lance à tour de bras les idées les plus abracadabrantes et les plus démoralisantes qui soient. Il se dit sans doute : Je suis connu. Je suis lancé. Mon nom seul sert de réclame. On viendra en foule au théâtre, du moment que mon nom est à l'affiche... — Fort de renommée, fort surtout d'audace, exempt de tout scrupule, de toute délicatesse de conscience, il jette à jet continu un défi au sens commun. Il imagine des scènes invraisemblables où défile le Tout-Paris des demi-mondaines, des trottins, des galantes de haute volée. Ses personnages ont sur la langue des mots de poissardes. Ses héroïnes ne sont souvent que des dépravées. Elles ont un cœur fermé à toute idée généreuse. — Il y a quelques mois je revoyais jouer *Samson*. Le sujet est bizarre : Une jeune fille de noble origine, Anne-Marie, a épousé — pour redorer son blason — un brasseur d'affaires, Jacques Brachard, sorti on ne sait d'où,

mais milliardaire. Ce n'est évidemment pas un mariage d'amour; ce n'est pas un mariage de raison; c'est tout simplement un mariage de calcul. Une intrigue ne tarde pas à s'amorcer; Jérôme Le Govain devient l'amant d'Anne-Marie. Celle-ci aime Le Govain parce qu'elle retrouve en lui « un homme de son monde à elle », plus délicat et plus affiné que Jacques Brachard. Mais Jérôme Le Govain, qui compte plus d'une aventure et qui ne met jamais pour longtemps son cœur en location, voit dans cette liaison le moyen de s'enrichir en profitant de l'expérience financière du mari. Or, Jacques Brachard découvre ces relations. Il veut se venger, naturellement; mais, en homme d'affaires cruel et pratique, il veut se venger en faisant souffrir. Et pour faire souffrir au maximum Jérôme Le Govain il n'y a qu'un moyen : l'atteindre dans son amour pour l'argent... Et c'est pourquoi le dernier acte se clôt sur une crise véritablement aiguë, une crise de spéculation dans laquelle Jacques Brachard se coule, se ruine volontairement mais... en entraînant son rival.

Il se dégage de toute cette pièce comme un relent de haine, de haine rude, brutale et farouche, pleine de stratagèmes et de calculs diaboliquement conçus, froidement poursuivis.

Le choix du titre de la pièce est heureux. Jacques Brachard, en ce siècle où l'argent est la force suprême, est bien une sorte de Samson moderne qui préfère s'ensevelir lui-même sous les décombres que de ne pas atteindre son adversaire. Mais il est fâcheux que, sous ce titre imagé et hyperbolique,

Henry Bernstein ait mis à nu tant de mauvais instincts et tant de mauvais gestes. — Jérôme Le Govain, c'est le spéculateur vil et cupide qui joue à l'amour en passant, qui trouve sur sa route un joli cœur de femme, le tient en main tant qu'il lui sert, mais ne perd jamais de vue le but véritable : l'argent à gagner. Jacques Brachard, c'est l'homme d'affaires, énergique et méchant tout ensemble, mais méchant à froid, toujours maître de ses nerfs et de ses emportements. Il connaît le prix de l'argent. Il connaît aussi les souffrances qu'engendrent les pertes d'argent. Aussi, voulant jeter bas son rival, il ne voit qu'un moyen : l'atteindre dans ses intérêts, le couler à fond et coûte que coûte...

La nouvelle pièce d'Henry Bernstein : *Après moi*, sort du même magasin. — Par suite de spéculations malheureuses Guillaume Bourgades, raffineur, se voit acculé au suicide. Il va se tuer... Il prépare sa mort, pense à tout minutieusement, et fait à son ami Friediger ses dernières recommandations. Soudain, il apprend que sa jeune femme Irène a un amant : James Aloy. La jalousie l'arrête au bord de la tombe qu'il se creuse... Cette pensée qu'après sa mort Irène en aimera un autre et recommencera avec ce nouvel élu une série de jours heureux le torture... Il change d'avis et, puisque de toute façon il faut qu'il disparaisse, il ne se réfugiera pas dans la mort et se contentera de fuir en Amérique, mais... en forçant Irène à l'accompagner.

Comme dans *Samson*, on retrouve toujours les mêmes sentiments de jalousie et de haine aiguisés jusqu'au paroxysme, les mêmes désirs de ven-

geance, les mêmes intrigues d'hommes pervertis et de femmes corrompues. — Est-ce de l'art? Est-ce du mélo? Ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre. Ce ne sont pas des humains que nous présente Bernstein; ce sont des passionnés, des aveuglés par la haine et par le désir de vengeance, des bêtes hurlantes toujours en quête de quelque proie nouvelle. Les intrigues des pièces de Bernstein tournent pour la plupart autour de l'éternelle question Argent. Dans *le Voleur*, *la Rafale*, *Samson*, *la Griffe*, c'est la lutte éternelle entre l'argent et le désir bestial, le cri impérieux de la chair.

Certains critiques admirent Bernstein parce qu'ils lui reconnaissent le talent dramatique, ce je ne sais quoi qui empoigne, qui enlève, émotionne et secoue, brutalement souvent mais à coup sûr.

Il est certain que Bernstein sait à merveille camper ses personnages, les conduire, à travers les crises du cœur les plus effroyables, dans les impasses les plus tragiques, dans ces carrefours sombres où l'âme et le cœur s'ensevelissent d'eux-mêmes pour ne livrer à l'action finale qu'un être convulsionné, poussé aveuglément vers quelque folie brutale, un être qui jusqu'au bout demeure égoïste avec raffinement.

Et voilà les mœurs que l'on nous offre comme l'expression de la vie française! — Grâce à Dieu ce n'est pas là un cliché exact de la vie contemporaine. Ce n'est qu'un aperçu très restreint de la vie d'un certain monde peu estimable, qui vit dans son cadre à lui, sans dignité morale, sans fierté d'attitude, et qu'il est bon d'ignorer.

Ce n'est pas dans ces vies ardentes mais sans principes qu'il faut chercher quelque belle page d'éducation ni le portrait fidèle de notre société. Aussi, les manifestations organisées autour du Théâtre-Français pour les représentations d'*Après moi* ne sont que l'expression des consciences révoltées. C'est le juste lendemain des tentatives trop hardies et des systèmes trop neufs d'Henry Bernstein. — Il est à craindre que des collaborateurs de ce genre deviennent rapidement des destructeurs pour la Comédie-Française.

*
* *

Long, mince, grêle et un peu voûté, avec une perpétuelle rêverie au fond des yeux, Henry Bernstein donne l'impression d'un poète et d'un rêveur...

Mais il n'est ni poète, ni rêveur. Comme tous les Sémites, il est trop intéressé pour avoir le cœur d'un poète et trop pratique pour s'attarder en de vaines rêveries. Les gens bien renseignés prétendent qu'il s'est lancé dans la carrière dramatique moins par amour du beau que par désir du gain. C'est possible après tout, puisque les Juifs s'installent partout pour exercer le *bon bedil gommerce*.

On fait un crime à Henry Bernstein d'avoir déserté, mais son crime est bien plus grand de fabriquer des pièces pour gagner de l'argent, et cela aux dépens de la vitalité intellectuelle et morale de milliers de Français.

Hué, sifflé, conspué, Henry Bernstein a retiré sa pièce... C'est bien. (Il n'avait d'ailleurs que cela à faire.) Mais c'eût été mieux de sa part de ne jamais la donner au Théâtre-Français : et c'eût été très bien de la part du directeur de ne jamais l'accepter.

JULES CLARETIE

C'est un vétéran des lettres parmi nos contemporains ; mais c'est un vétéran qui a conservé une grande activité physique et intellectuelle, et qui augmente chaque jour son bagage littéraire, déjà énorme.

Nulle carrière ne fut, plus que la sienne, rapide et brillante ; nulle ne fut plus intimement mêlée à notre vie politique, à nos distractions comme à notre vie artistique.

Jules Claretie est né à Limoges en 1840 d'une ancienne famille limousine. — Il quitta bientôt sa ville natale pour aller à Paris faire ses études au collège Chaptal puis au lycée Condorcet. De son origine provinciale il n'a gardé que le souvenir de son grand-père, vieux gentilhomme voltairien chez qui il passait ses vacances. Tout le reste s'est effacé devant la vie intense de Paris, à ce point que Jules Claretie est devenu l'écrivain le plus parisien qui soit. Sa vocation commençait déjà à se

manifester au collège où il passait ses loisirs à écrire des romans et où ses maîtres remarquèrent en lui un goût très marqué et de brillantes dispositions pour toutes les choses de la littérature.

Comme beaucoup d'écrivains, Jules Claretie taquina les Muses. En 1860 il présenta au concours de l'Académie une pièce de 300 vers sur la Sœur de Charité au dix-neuvième siècle. Cet essai poétique ne fut pas couronné et ce fut Henri de Bornier qui obtint le prix cette année-là. Ce premier échec ne découragea pas le jeune littérateur. Jules Claretie sentait en lui un talent très certain, capable d'embrasser tous les genres et d'y réussir, sinon d'y briller. Il essaya le journalisme. Il publia au *Diogène* un article très fin qui le fit remarquer de Jules Janin et l'encouragea dans cette voie. Sous divers pseudonymes il collabora successivement à *la France*, *la Patrie*, *la Revue française*, *l'Artiste*, etc... — Pendant les dernières années du second Empire les grands journaux exclusivement littéraires, parce qu'ils n'avaient pas le droit d'être politiques, n'acceptaient au bas de leurs colonnes que des noms connus et célèbres. Les jeunes talents n'avaient aucune chance d'être reçus. De plus, toute la jeunesse d'alors, follement éprise de liberté, avait besoin d'organes nouveaux pour exprimer en toute indépendance ses aspirations, sa foi, ses haines. Les feuilles nouvelles surgissaient en même temps que les tendances, au fur et à mesure des besoins, et disparaissaient toutes après une durée plus ou moins brève. Sous la censure si sévère de l'Empire, il suffisait, en effet, d'un

article un peu hardi pour causer la dissolution d'un journal. Or, Jules Claretie qui avait déjà publié plusieurs romans — surtout *Pierrille* qui lui valut les applaudissements de George Sand — se vit retirer le droit de parler en public à la suite d'une conférence sur Béranger. Le jeune écrivain profita de cette inaction forcée pour écrire. Il publia coup sur coup : *les Victimes de Paris*, *les Ornières de la vie*, *Petrus Borel*, *les Voyages d'un Parisien*, etc., etc. En 1866 il entra à *l'Avenir national* et commença ses charmantes chroniques. La même année ses romans : *Une femme de proie* et *Robert Burat*, lui valurent ses premiers grands succès comme romancier.

Malheureusement Jules Claretie ne put jouir longtemps de son triomphe, car *l'Avenir national* l'envoya comme reporter en Italie... Là, en compagnie de Floquet, Louis Noir, Alexandre Dumas père, il visita les galeries de peinture des anciens maîtres. Il le fit sous la direction enthousiaste de Lafenestre. Entre temps il envoyait en France sur la guerre et la marche des armées des articles enflammés et pleins de sympathie pour la cause de la liberté en Italie. — La guerre terminée, le jeune chroniqueur revint en France où il s'occupa surtout de terminer certains ouvrages historiques élaborés déjà depuis plusieurs années : *la Conspiration Malet*, *les Derniers Montagnards*, *Insurrection de Prairial*, *Études sur les Dantonistes*. Tous ces livres reçurent un accueil des plus favorables, car la sympathie de Jules Claretie allait nettement — il faut bien le dire — aux révolutionnaires. Toute-

fois il faut reconnaître que tous les ouvrages historiques de Jules Claretie ont été écrits avec un patriotisme vrai et enthousiaste.

Plus tard Jules Claretie écrivit encore l'*Histoire de la Révolution de 1870-71* qui est un véritable plaidoyer contre l'Empire. Puis il aborda le théâtre. Son premier drame, *la Famille des gueux*, obtint un succès retentissant, grâce aux éloges que lui décernèrent ses confrères de la presse. Deux autres drames qui suivirent reçurent le même accueil. Enfin, après la guerre, *les Muscadins* et *le Régiment de Champagne* achevèrent sa réputation de dramaturge.

Les années qui suivirent la guerre furent pour Jules Claretie une période de labeur incessant et extraordinairement fécond. Outre ses chroniques, il livra au public de nombreux romans, entre autres : *Jean Mornas*, *le Beau Solignac*, *Monsieur le Ministre*. Puis, tout à coup, en 1885, il fut nommé administrateur général de la Comédie-Française. Trois ans plus tard l'Académie lui ouvrait ses portes.

*
* *

Jules Claretie occupe une place très à part dans le monde des lettres.

Si c'est un honneur enviable de diriger notre premier théâtre et d'administrer en maître ce sanctuaire du goût français, que de charges et que d'ennuis en retour ! — Il faut s'occuper des décors et des costumes, assister aux répétitions, lire les

manuscrits et les présenter au comité ou les refuser, recevoir les visites et les lettres des dramaturges, ménager les uns, éconduire les autres, répondre aux réclamations des désappointés et calmer les cabales des artistes... Que de présence d'esprit, de calme, d'activité et surtout de souplesse et de tact il faut à l'administrateur de la Comédie !...

Nul ne pouvait mieux que Jules Claretie remplir ce rôle difficile. Jules Claretie porte en lui un fonds inépuisable de sérénité aimable et de calme. Il aime son théâtre et ses comédiens. Il parle d'eux avec attendrissement, avec affection. Il rappelle avec plaisir les traits de générosité des artistes. Il compte, avec la joie d'un avare, les trésors de la maison de Molière et les visites illustres qu'elle reçut. Il parle volontiers aussi des moments terribles de 1870 où elle fut hospitalière aux blessés. — En parcourant ces pages désolées on sent que Jules Claretie porte toujours une blessure dans son cœur de Français et de patriote. Quelquefois il s'indigne au souvenir odieux de la Commune, des massacres de soldats français par les révolutionnaires quand l'ennemi entourait Paris. Mais généralement c'est avec un sourire de bonne humeur que Jules Claretie entretient ses lecteurs. Ce qui le tente le plus, c'est la ville féerique qu'il a adoptée et il la présente sous toutes ses faces, avec son luxe et ses fêtes, avec ses travailleurs qui envahissent les trottoirs aux devantures des magasins. Il suit les mondaines à Trouville ou à la Côte d'Azur, sans pour cela oublier le brin de muguet printanier que les petites ouvrières comme les bourgeoises

et les grandes dames se partagent à l'envi aux premiers jours de mai. Et cette flottille d'articles et de chroniques disséminés çà et là comme des fleurs parisiennes lui font une œuvre originale et charmante, la meilleure qu'il ait donnée et celle qui vivra le plus longtemps.

Jules Claretie est avant tout, dans le monde des lettres, une physionomie aimable et sympathique. Sa critique elle-même n'est jamais mordante. Il blâme sans éreinter et reste toujours courtois. — Sans doute, il a beaucoup d'ennemis... Les auteurs malheureux dont il a refusé les productions ont peine à lui pardonner le sort qu'il leur a fait. Et puis, peut-être a-t-il aussi des ennemis parmi les spectateurs difficiles (et c'est leur droit) qui n'admettent les pièces sémites qu'à la condition qu'elles soient bonnes... et en nombre raisonnable... Les incidents d'*Après moi* à la Comédie-Française l'ont suffisamment prouvé.

Toutefois, en dépit de ces petits ennuis de carrière, Jules Claretie n'a que des amis et des admirateurs au sein de l'Académie, chez ses confrères de la presse et surtout parmi ses nombreux lecteurs. — Or c'est bien là une couronne digne vraiment d'une carrière aussi brillante et aussi variée que la sienne.

JEAN JAURÈS

Aucun homme politique ne fut plus souvent caricaturé. Aucun *leader* ne chercha plus souvent à s'élever jusqu'à la renommée bruyante et ne sombra plus rapidement dans le ridicule et le grotesque.

Si Corneille vivait encore il ne manquerait pas de répéter à Jaurès ces deux vers du *Menteur :*

> Vous ne dites, Monsieur, que des extravagances,
> Et parlez justement le langage des fous...

*
* *

Dans la revue *Tout en bleu* que l'on donnait en 1911 au Moulin-Rouge, on vit apparaître la silhouette du citoyen Jaurès. Le leader socialiste, rouge, gros, gras, ventripotent, se montrait flanqué de Leurs Excellences Briand, Pelletan, Brisson, etc... Ce Jaurès-là est profondément ridicule,

et j'aurais voulu, l'autre soir, être dans la coulisse pour serrer la main de l'acteur et lui dire : Bravo ! Vous avez été drôle à souhait. — Et cependant, lorsqu'on pénètre à fond la vie de Jaurès, lorsque surtout on considère son œuvre néfaste, lorsqu'on entrevoit les lendemains de cette œuvre... on se dit tout bas que derrière ce fantoche il y a une âme malfaisante, vendue à toutes les œuvres de destruction.

Chaque fois, en effet, que dans des questions d'ordre vital il a fallu prendre nettement position en deçà ou au delà de la *barricade*, on a vu Jaurès fouler aux pieds toutes les idées essentielles, toutes les idées qui constituent en quelque sorte le dogme d'un peuple... On l'a vu, avec scepticisme et désinvolture, aller pérorer de l'autre côté de la barricade, au milieu des mécontents, des révoltés, de tous ceux qui se recrutent parmi les grévistes professionnels, les buveurs et les assassins.

On a vu Jaurès, au Congrès de Stuttgart, développer avec fougue les théories subversives d'Hervé, conseiller à nos soldats la « crosse en l'air » et les pires extrémités, alors que les Allemands, mille fois plus sages, disaient : « Oui, oui, internationalistes en temps de paix, tant que vous voudrez !... Internationalistes pour les avantages commerciaux et les intérêts ouvriers, tant qu'il vous plaira !... Mais internationalistes en temps de guerre, jamais de la vie ! La patrie est de ces choses qu'on ne se partage pas... »

Pendant les troubles du Midi, quand un vent de

folie souffla sur quelques régiments désemparés, on a vu Jaurès exalter les mutins, les encourager même. On l'a vu, au moment où Clémenceau, acculé à la dernière impasse, ordonna la répression, parler des *tueries* de Narbonne et de Raon-l'Étape, puis s'écrier avec rage : « Assassins ! gouvernement d'assassins ! » On l'a vu, en 1899, proclamer dans *la Petite République* ce sinistre engagement : « Oui, vous tous qui êtes sous les drapeaux, si quelques généraux à la Chanoine essayaient de vous engager dans une expédition scélérate contre la République et la liberté, votre premier devoir serait de frapper les chefs rebelles. » — On l'a entendu, en 1907, à Tivoli-Vaux-Hall, tracer le programme pour la future guerre extérieure : « Le devoir des prolétaires, c'est de ne pas gaspiller leur énergie au service d'un gouvernement de crimes, c'est de retenir le fusil dont les gouvernements d'aventure auront armé le peuple, et de s'en servir, non pas pour aller fusiller, de l'autre côté de la frontière, des prolétaires, mais pour abattre révolutionnairement le gouvernement de crimes ! » On l'a vu dans vingt meetings et vingt banquets bondir sur la table et, les poings en l'air, sublime, olympien, hurler la *Carmagnole*... ou bien s'écrier, le regard perdu vers la Bourgeoisie :

Ça ira, ça ira,
Tous les bourgeois à la lanterne !
Ça ira, ça ira,
Tous les bourgeois on les pendra !

*
* *

« Tous les bourgeois, on les pendra ! » — Dans ce cas, Jean Jaurès offrira le premier son cou au nœud coulant...

Bourgeois ? Mais le citoyen Jaurès ne l'est-il pas plus que tout autre ? — Né à Castres, non loin de cette jolie ville de Cahors où naquit Gambetta, Jean Jaurès connut la jeunesse tranquille de tous les petits bourgeois : une vie paisible et régulière au sein de la famille ; puis une vie bien ordonnée derrière les murs d'un collège, avec une bonne hygiène, une alimentation très substantielle ; une besogne parfaitement répartie, sans jamais de surmenage ; de l'affection tout autour... chez les professeurs et les camarades ; des jeux, des livres, des promenades... ; pas de préoccupations, et toujours des bonbons et du chocolat dans le fond des poches...

En sortant de Normale il est nommé professeur de philosophie au lycée d'Albi, puis professeur à la Faculté de Toulouse. En 1885, il est élu député. Tout joyeux il va siéger au *centre gauche*, prêt déjà à toutes les évolutions de conscience pour conserver sa place... Malheureusement ses électeurs sont plus intelligents, ou du moins mieux inspirés : au second scrutin, Jean Jaurès n'est pas réélu ! — Triste et lugubre, « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris », il retourne vers ses livres et reprend à Toulouse son cours de philosophie. Puis, comme sa première promenade

dans le monde politique l'a passablement écœuré, Jaurès essaie de se consoler en portant toute son activité cérébrale et son ambition vers la métaphysique et la sociologie. Il se présente au doctorat avec deux thèses : *De la Réalité des mondes sensibles*, et *Des Origines du socialisme allemand*. — Alors surviennent les troubles de Carmaux. « Carmaux ? se dit Jaurès, mais voilà le tremplin pour mon ambition ! » — En hâte il adhère au socialisme ! il fait conférences sur conférences, va serrer la main des grévistes, mène dans *la Petite République* des campagnes ardentes contre le patronat et... rentre au Palais-Bourbon.

Le Palais-Bourbon ! Il semble vraiment que ce soit le seul lieu où Jaurès pouvait espérer étaler à perpétuité sa vanité, son insuffisance, ses audaces, ses gestes et sa faconde.

Dans cette foule cosmopolite de députés qui parlent trente-six langues nouvelles, desquelles le bon sens est exclu, Jaurès est comme une espèce d'athlète qui soulève les phrases les plus lourdes, et jongle avec les conceptions les plus abracadabrantes.

J'ai souvent entendu le citoyen Jaurès et j'avoue qu'il m'a toujours fait rire. Jaurès est, à mon avis, un mannequin parfaitement mécanisé qui jette des mots, des phrases, des clichés au hasard, le regard perdu vers je ne sais quelle invisible étoile démocratique, vers quelque paradis nouveau, mais hélas ! toujours futur... et qui amuse le peuple avec ses chansons favorites... Malheureusement — et ceci est grave — si Jaurès fait de l'aéroplane dans les

nuages de la pensée il faut bien constater qu'il sème les mots qui bercent mais qui, hélas ! ne guérissent pas...

Certes, si quelqu'un en France possède ce que Camille Desmoulins appelait en riant « l'aristocratie des poumons », c'est bien le citoyen Jean Jaurès !...

*
* *

Tout Français qui possède pour deux sous de bon sens trouve inconcevable qu'un bourgeois enrichi comme Jaurès, qui possède une villa à Passy, des titres d'honneur et de fortune dont il se montre jaloux, jette le cri de guerre contre la Bourgeoisie et signale aux affamés l'égoïsme des capitalistes.

Comme me disait un jour — à la sortie d'une réunion où Jaurès venait de prendre la parole — un brave ouvrier zingueur en me montrant un Père Rédemptoriste qui passait sur le trottoir : « Si Jaurès était maigre comme c'ti-là, et si comme lui il avait laissé son bien au profit de s'croyance, eh bien on a beau dire, ça serait plus facile tout de même de l'croire !... »

Oh ! qu'il avait raison le brave ouvrier zingueur ! Jaurès ferait bien de mettre sur ses cartes de visite son véritable titre : farceur de 1re classe. Toute sa vie est pleine de contradictions. — Voulez-vous quelques exemples pris au hasard de mes souvenirs ? Voici : Il réclame la peine de mort pour l'anarchiste Vaillant dont le grand pétard avait fait plus de peur que de mal et réclame la grâce de l'infâme Soleil-

land et du terroriste Ferrer. — Conseiller municipal de Toulouse, il s'oppose en 1891 à la laïcisation des hôpitaux mais vote toutes les lois d'exception contre les ordres religieux. — En 1901, au moment où sa fille fait sa première communion, il écrit dans son journal des articles furibonds contre *la Communion au lycée* et dénonce les proviseurs des lycées de Caen, Dijon, etc... — A l'enterrement de sa mère, en l'église de Saint-Jacques-de-Villegondon, il va dévotement baiser la patène... puis, sans remords, très tranquillement, va ensuite écrire des titres d'articles anticléricaux comme ceux-ci : *l'Hystérie de sainte Thérèse*, *les Jésuitières de la République*, *Saint Antoine de Padoue et le Brevet supérieur*, *la Cléricalisation* (oh ! la douceur de ce mot !...), *De l'Enseignement secondaire*, etc., etc... — En 1903, sous le ministère Combes, il veut maintenir les 28 et 13 jours. En 1907, sous le ministère Clémenceau, il veut les supprimer. Il accuse la presse réactionnaire d'être à la remorque des capitalistes exploiteurs, mais ne trouve rien de mieux que de faire repêcher, paraît-il, *l'Humanité*, son lamentable journal, par des gens de haute finance de Berlin... Et voilà ! Les exemples d'inconséquences de ce genre fourmillent dans la vie de Jaurès. — Et dire qu'à l'instar de Floquet, Jaurès aura quelque jour sa statue dans un coin de Paris et qu'on pourra lire sur le socle ces mots renversants : *Hommage de la Démocratie*.

Pauvre Démocratie française ! — Le peuple romain réclamait du pain et des jeux... Toi, tu te contentes de mots sonores et de mannequins !...

*
* *

Jaurès a écrit beaucoup. Tout le monde le sait. Mais il a écrit beaucoup trop, à mon avis. J'ose même dire qu'il a écrit beaucoup trop de bêtises. Un simple exemple vous convaincra. Hier soir, je lisais : « Dieu ouvre en soi le monde comme un abîme de lutte et de contradiction, mais de contradiction toujours soluble puisqu'elle procède de l'activité même de Dieu. Ainsi, comme la joie, la douleur est divine ; elle vient de Dieu et elle est en lui ; mais précisément parce que le monde avec la souffrance vient de Dieu, sans que la souffrance en elle-même soit une fin, il doit, pour rentrer en Dieu, combattre en soi et réduire la souffrance. »

C'était signé : *Jean Jaurès.* — Plus loin, je lisais encore : « Ah ! quelle activité maintenant sur ce grand fleuve, dont le gouvernement des prêtres avait fait une voie déserte et inutile qu'aucun commerce n'animait ! C'est la lâcheté des puissants ! C'est leur fuite éperdue qui seule, ô ironie ! donnait quelque animation au fleuve jusque-là nonchalant ! » — C'était encore signé : *Jean Jaurès.*

Après avoir lu et relu pour moi-même ces phrases longues, lourdes, obscures à souhait, que ma pauvre intelligence pénétrait mal, je les lus tout haut à un ami. Ce dernier éclata de rire : « Mais, mon cher, me dit-il, c'est de la mélasse et du charabia ! »...

De la mélasse et du charabia... Mon Dieu ! l'expression est un peu boulevardière ; mais elle est assez française, je crois, pour caractériser comme

il convient le style démocratique du citoyen Jaurès, de ce charlatan effronté qui veut conduire les foules avec des mots sonores, des phrases creuses, longues et visqueuses, dont rougirait un mauvais rhétoricien...

LÉON DAUDET

Voici un nom qui sonne comme un coup de clairon ! Léon Daudet a l'âme d'un artiste et le bras d'un lutteur. Sa renommée a un vague reflet des lueurs d'un combat.

Parmi les écrivains contemporains il s'est réservé une place bien à lui, qu'il s'est choisie et qu'il a décorée lui-même.

Dans son beau livre *Du Dilettantisme à l'action*, M. C. Lecigne esquisse ainsi la silhouette de Léon Daudet : « Ce jeune homme est le vrai tribun ; il a tout ce qu'il faut pour la conquête des auditoires populaires. Droit, bien planté sur le sol comme le coq de France quand il cherche l'appel au soleil, la tête haute, basanée, à l'œil noir, au regard doux, aux lèvres souriantes, une tête de poète sur un torse de héros. Il parle, et ce qu'il dit ne s'analyse point. C'est tour à tour un hymne à la patrie adorée, un rugissement de colère contre ceux qui l'oppriment, un flot de mépris sur les

étrangers, les « métèques » qui ne s'associent à la race que pour la ruiner et la déshonorer. Il a le verbe et il a la verve; il chante, il raille et il fouaille. »

Voilà bien le portrait de ce polémiste endiablé qui cogne à droite, à gauche, où cela tombe, qui fonce tête baissée sur ses adversaires, sans souci ni des coups ni des insuccès. — On peut ne pas partager les idées de Léon Daudet... On peut ne pas approuver ces allures de lutteur qui crie, tempête, injurie, se bat en duel à l'occasion et pour quelque vétille... On peut lui reprocher d'écrire dans *l'Action française* après avoir écrit dans *la Libre Parole*, de faire de la propagande royaliste, d'être, comme le disait dernièrement un critique malicieux, un « entrepreneur de démolition républicaine »... On peut lui reprocher d'être trop dur d'expression à l'égard de *Poldéchanelle*, d'*Anatole-peu-France*, d'*Artistide-peu-Briand*, et *tutti quanti!*... Mais il faut bien reconnaître, sans parti pris, que Léon Daudet est un écrivain vigoureux, qu'il est ce qu'on appelle un « tempérament » et qu'il est aussi l'un des premiers journalistes de l'heure actuelle. — C'est un talent robuste et tumultueux qui aime la bataille des idées comme les héros adorent le choc des épées.

Actuellement Léon Daudet siège dans les cimes, car il possède les deux grands ressorts qui font les hommes : l'amour et la haine. Il a l'amour de tout ce qui lui parle d'idéal dans la fiction comme dans la réalité. Il aime les saines et fortes pensées, mais il adore aussi les grands et nobles gestes. Il

aime l'idée et sa réalisation, et c'est pourquoi il a la haine farouche de ces politiciens modernes qui s'agitent comme des fantômes... qui vont et viennent comme « des petites taches pâles », sans conscience et sans vie, qui évitent l'effort, vivent en égoïstes, et dont les cœurs blasés sont comme les tombeaux des idées françaises.

*
* *

Léon Daudet connut l'écueil de la gloire. Il connut cet instant d'irrésolution où l'âme est pleine de vague et d'infini, le cœur rempli de désirs et de passions, et où le devoir apparaît comme un bien triste séducteur.

Léon Daudet avait cueilli, à sa naissance, un des plus beaux noms des lettres françaises. Il possédait des amitiés puissantes, des relations. Il n'avait qu'un geste à faire pour que s'ouvrent toutes grandes les portes des éditeurs où frappent en vain tant de génies naissants... Et cependant Léon Daudet n'a pas fait un seul pas en avant vers les agapes officielles. Il savait qu'il portait un nom très pur. Il savait que son père lui avait mis dans le cœur de la bonté, dans l'âme de l'indépendance, sur le front de la fierté, et il savait qu'on perd d'un seul coup toutes ces beautés morales en se courbant trop bas... Il tenait à l'héritage paternel.

On regarda avec surprise cet enfant qui ne ressemblait guère aux autres et méprisait les sou-

rires des puissants... On lui offrait de l'or, des rubans, des honneurs. Un moment Léon Daudet entrevit le sourire hideux, la face grimaçante de la tentation. Il hésita; son pied glissa un peu vers l'abîme... Mais soudain un choc immense bouleversa tout son être. Il frémit. Les voix du berceau montèrent à sa mémoire. Il revit tout d'un coup le sourire de sa mère, la figure noble et pure de son père. Il reprit Champrosay, le parc et le village... les grandes allées boisées, les corbeilles fleuries. Il sentit le parfum de toute une jeunesse envelopper son cœur. Il écouta passer sur son âme avide la chevauchée des aïeux... et tout cela, mêlé à la grande voix de la terre qui avait bercé son enfance, frappa sur le cœur comme une douleur. — Ce fut le réveil. Le jeune homme, tout à l'heure indécis au carrefour de la vie, se trouva subitement grandi. Il se sentit léger, alerte et plein d'ardeur. Un sang nouveau coula dans ses veines ; des idées neuves et fortes gonflèrent sa pensée; son cœur déborda d'amour... de cet élan noble et surhumain qui n'a pas encore trouvé sa définition dans le dictionnaire mais qui a des clartés d'aurore et trouve partout de l'idéal à satisfaire.

Léon Daudet tourna le dos à la gloire facile et entra en chantant dans la vie de l'effort, avec sa plume et son cœur.

En parcourant la douce France il perçut de-ci de-là des voix très pures... des voix qui semblaient sortir de terre, qui passaient près des oreilles comme une harmonie et entraient dans l'âme

comme des caresses... Il sentit tout ce que la tradition intégrale porte en elle de force, de vitalité, d'héroïsme. Il se baissa vers les lis qui poussaient tout droits dans les campagnes. Il respira leur odeur suave, et, dans un baiser, leur demanda leur secret. En frôlant de leur corolle les lèvres qui les baisaient, les beaux grands lis blancs parlèrent de l'Histoire, de nos gloires, de nos héros. Ils chantèrent les aïeux, les foyers, les âges morts, et dirent en s'effeuillant sous le souffle du vent : « Nous avons derrière nous quinze siècles d'histoire !... »

Beaucoup reprochent à Léon Daudet d'être royaliste acharné. Ils ont assurément leurs raisons pour le faire. En tout cas les Français qui aiment la crânerie peuvent saluer Léon Daudet comme on salue un fier champion, car il incarne une idée et il l'incarne avec force.

Cela est indéniable. Les anarchistes eux-mêmes le reconnaissent. L'un d'eux disait encore tout récemment :

« Supposez Léon Daudet révolutionnaire, tombant à grands coups de poing sur la société bourgeoise et capitaliste, en appelant au travailleur, l'invitant à retrousser ses manches et à taper dans le tas, quel rude champion nous aurions eu là ! Mais il s'est fait royaliste et il s'appelle lui-même Rivarol numéro 2. C'est dommage ! »

*
* *

Dans la plume comme dans le cœur il y avait de l'hérédité ; le jeune écrivain devait faire merveille. C'est ce qu'il fit.

Il chanta d'une voix qu'on n'était plus habitué d'entendre et fit frissonner les âmes. Dans ce siècle décoloré où les jeunes générations littéraires ont trop de couleurs banales et pas assez de coloris, il fit l'effet d'une jolie fleur perdue dans une pépinière. Ce fut une fleur exquise de fraîcheur qui exhala tout de suite son parfum.

Léon Daudet venait de naître à la gloire ; et déjà elle lui tendait les bras et tressait pour lui de superbes couronnes. Après quelques livres originaux comme *Hœrès*, *l'Astre noir*, *Germe et Poussière*, *les Kamtchatka*, vinrent des œuvres plus solides comme *les Morticoles*, *les Idées en marche*, *la Flamme et l'Ombre*, *les Deux Étreintes* qui décelèrent chez le jeune écrivain un cerveau et une conscience.

Bientôt Léon Daudet sentit sa plume élégante et fine trembler dans sa main comme une épée, et soudain il la jeta au milieu de la mêlée. Il la promena sur tous ceux qui avaient des masques et fit surgir des phototypies puissantes qui resteront comme des bas-reliefs.

Pour ceux qui ont lu *les Morticoles* et *le Pays des Parlementeurs*, pour ceux surtout qui ont connu la vie d'hôpital, les mœurs universitaires et les palabres parlementaires, il y a dans ces livres

des pages qu'on peut encadrer comme des portraits de famille. — En cela, Léon Daudet est un merveilleux observateur et un photographe de grand talent. *La Fête du Roi Fumier*, *la Prière sur la Nécropole*, *la Lumière sous le boisseau*, le Président de la République *Bonasse* sont autant de coups qui font mouche. Jamais Léon Daudet ne vise sans atteindre, et lorsqu'il va fouiller dans le « grand égout parlementaire », il en revient souvent avec du mépris au coin des lèvres et la résolution de reprendre son arc et ses flèches ; à moins qu'il n'en revienne, caustique et jovial, en fredonnant une chanson comme *la Marseillaise gouvernementale* qui est, je crois, le plus grand soufflet infligé à la cupidité et à la veulerie :

Allons, fils chéris des souillures,
Le jour de paye est arrivé !...

Quelques esprits superficiels reprochent à Léon Daudet de se laisser emporter par son tempérament et de quitter ses livres pour surgir dans la mêlée. Ils aiment le romancier, mais détestent le polémiste, l'orateur politique.

Mais ceux que préoccupe la vie de la nation et qui songent aux lendemains, ceux qui préfèrent les fourmis laborieuses aux cigales inutiles, applaudissent à la nouvelle étape de Léon Daudet.

La voix du journal est une voix populaire et qu'on aime. On l'écoute comme celle d'un ami qui chaque jour vient frapper à la porte. Elle s'adresse aux consciences et celles-ci lui répondent ; et elle

a sur toutes les voix le grand avantage de se multiplier à l'infini le même jour, à la même heure. Léon Daudet comprit la force vivifiante que constitue le journalisme moderne. Il s'y cramponna comme on doit se cramponner, après un naufrage, à une bouée de sauvetage, avec terreur, avec amour. Il eut un haut-le-cœur en face d'institutions dégénérées qu'il sentait contraires aux instincts de notre race et, à travers les colonnes des journaux, il lança contre « la Gueuse » un ricanement terrible. — Hier encore, dans *l'Action française*, il promenait sur le suffrage universel un joli coup de balai : « L'élection, disait-il, est un marché, ou si vous préférez, une foire, revenant tous les quatre ans, qui a son personnel, ses acheteurs, ses vendeurs, son emplacement, ses animaux ; une foire, où les prix sont débattus cyniquement, où les trucs ignobles sont admis, où les électeurs et l'élu sont alternativement trompeurs et trompés ; une foire qui n'a aucune espèce de relation ni de contact avec les grands intérêts nationaux. »

*
* *

Le journalisme n'a point suffi à l'activité de Léon Daudet.

Il avait besoin de secouer les êtres, de remuer les foules. Il avait senti à l'exaltation et souffert au paroxysme, il voulut crier au loin son indignation. Il le fit avec force, avec éclat, avec clarté. Il le fit, la tradition dans le cœur, une cravache à la

main. Dans cette plèbe des conférences populaires où des médiocrités notoires déclament d'éternels clichés humanitaires et vains, Léon Daudet a dressé sa belle taille. Il a montré son œil ardent, profond, plein de franchise. Serrant dans ses doigts nerveux, comme un patrimoine, le drapeau de nos pères, il dit aux semeurs des mauvais germes et des mauvaises herbes : Halte-là !... France d'abord !...

... Et parmi les foules amollies par une sorte de dilettantisme social, cet homme d'action et ce Français fait étrange relief.

Comme orateur et comme écrivain, Léon Daudet est un esprit robuste. Jamais ses articles ne sont médiocres. Jamais sa voix ne fléchit vers la banalité. De tous les coins de sa mémoire surgissent des anecdotes cinglantes. De son esprit pétillant de verve et d'émotion tombent en masse des idées originales et des arguments serrés. Jamais il ne fait escale, et, qu'il jongle avec « les Primaires », « le Kapitaine » ou les « pygmées de la science » qui préfèrent à Dieu la Raison, Léon Daudet trouve toujours le mot précis, spirituel, l'épithète amusante, cocasse, définitive. Quand il traîne quelqu'un dans la boue il le traîne jusqu'à l'enlisement... mais il le fait avec esprit, à la française !...

*
* *

Léon Daudet est un homme, un caractère, une force, et mieux que tout cela : une conscience et un symbole.

LÉON BOCQUET

Un excellent critique disait dernièrement : « Léon Bocquet est un des meilleurs écrivains septentrionaux. » — Cela m'a fait plaisir, je l'avoue, car Léon Bocquet est de « chez nous » par la naissance comme par les idées... Il n'est pas de ceux qui oublient leur clocher pour aller grossir, dans quelque ville cosmopolite, le flot toujours montant des déracinés. La vie l'a emporté un jour dans une carrière qui brille d'un pur éclat, mais malgré tout Léon Bocquet est toujours de « chez nous »... — On pourrait inscrire sous son nom ces vers d'Albert Samain :

Fils d'un soleil atone et d'un pays d'hiver,
J'ai l'amour du changeant nuage et de la brume,
Et des grands ciels d'ardoise où la houille qui fume
Panache les cités nostalgiques de fer.

Hier encore, dans le monde des Lettres, on le regardait avec curiosité ; mais avec cette curio-

sité toute de sympathie dans laquelle entre déjà un peu d'amour. Dans ses yeux on distinguait ce je ne sais quoi de doux et de rêveur qui séduit du premier coup. On chérissait d'instinct ce poète charmant qui n'avait pas attendu sa vingt-cinquième année pour chanter en vers ses *Sensations*, ce poète du terroir qui se souvenait de Marquillies, son village natal, et qui disait un jour, en écoutant les cloches de chez lui sonner le glas des morts :

Elles pleurent... De l'aube au soir je les entends
Pousser vers l'inconnu des thèmes sanglotants...

Dans l'immense phalange des poètes et des écrivains contemporains Léon Bocquet apparaissait alors comme une modeste étoile... Mais l'étoile a grandi. Elle a percé bien vite les profondeurs de la nuit. Elle brille maintenant dans les revues, dans les journaux, dans les salles de conférences, au ciel des meilleurs cénacles littéraires. Sa clarté est très pure et très douce. Hier, Léon Bocquet était un débutant qui faisait antichambre chez dame Renommée; aujourd'hui il mérite qu'on inscrive son nom à la première page d'un livre qu'on pourrait intituler : *les Gloires qui montent...*

*
* *

Les poètes réservent souvent — je devrais dire toujours — leurs plus beaux chants pour le berceau qui les a vus naître. Léon Bocquet s'est sou-

vent retourné vers son berceau... Il s'est penché vers le sol fécond des Flandres. Il s'est miré dans l'eau claire et paisible des rivières et des canaux. Il s'est assis à l'ombre des buissons, au pied des vieux saules qui bordent les ruisseaux et profilent sur le gris du ciel leurs têtes à panaches argentés. Il a respiré toutes les senteurs des champs, tous les parfums des prés. Il a écouté les harmonies sans nombre qui montent de toutes choses dans la nature. Il a entendu aussi, à travers les siècles, la plainte des âges écoulés où les carillons chantaient joyeusement sur les villes prospères en égrenant les vieux airs populaires, où le guetteur avec son porte-voix criait l'heure dans la nuit...

Il est entré dans les églises pauvres des campagnes. Il s'est assis, rêveur, sous les vieux porches, sur la mousse des tombes dans les cimetières, interrogeant toute une race disparue, écoutant des voix qui furent singulièrement puissantes... Il a erré, mélancolique, tout le long des quais déserts de Bruges, de Bergues et autres villes qui sont rangées maintenant dans le cadre des villes « mortes ». Dans l'eau dormante des canaux presque déserts il a lu les pages insoupçonnées d'un glorieux passé... Alors sa muse attristée s'est mise à pleurer sur tout, à pleurer sans fin, sur un clocher effondré, sur un coin de rempart écroulé, un vieux beffroi abandonné, un fleuve autrefois trop étroit mais dont les eaux maintenant ne sont que rarement déchirées par la rame...

Le fleuve d'autrefois pleure sa décadence.

. . . . . .

Des rumeurs l'emplissaient les soirs et les matins,
C'était au temps jadis des royales Espagnes.
Fier, il fuyait alors, mirant villes, campagnes,
Chargé de galions, vers les pays lointains.

Toutes les mélancolies des Flandres, Léon Bocquet les a saisies au passage. Pour nous les faire comprendre et nous les faire mieux aimer, il les a serties entre les feuillets d'un recueil qui parut sous le titre : *Flandre*, mais qui pourrait, ce me semble, porter en sous-titre : *les Parfums du berceau*. Dans ce recueil il y a des bijoux de pensée et de style, des sonnets qui sont autant de petits chefs-d'œuvre, mais il y a surtout je ne sais quoi d'insaisissable qui passe comme un souffle dans les vers, les mots et les lettres et qui porte, étroitement unis, de l'amour et de la douleur. — C'est un peu le livre d'un enfant reconnaissant qui dédie à sa mère les pensées les plus pures de son cœur : il souffre dans les pages où elle-même a souffert, et il souffre — plus qu'elle peut-être — des journées qui, de temps en temps, attristèrent sa vie.

Léon Bocquet a conscience de sa race, de ce qu'elle n'est plus... Il a ouvert tout grand, et il l'a lu vingt fois, le livre des traditions que l'on ferme aujourd'hui. Il a souffert dans son cœur et c'est peut-être la tristesse de son cœur qui déborde en mélancolie sur son rêve et sur son inspiration.

On pourrait graver pour lui sur sa terre natale ces beaux vers de Charles Guérin :

Il m'écoute et revient, et trouve chaque automne
La flûte plus plaintive et mon mal plus profond...

*
* *

Léon Bocquet a fondé en 1900 la revue poétique *le Beffroi*, où les muses septentrionales enlacent et croisent volontiers leurs rêves et leurs rimes. Il continue d'y donner de belles formes d'art et d'y vivre entre les poèmes de nos meilleurs poètes contemporains et les fantaisies plus ou moins insignifiantes de nos jeunes rimailleurs. — Mais il y a chez lui mieux qu'une âme de poète et de rêveur, mieux aussi qu'un critique délicat et savant : il y a une âme de lutteur.

N'est-ce pas lui qui disait un jour : « Je veux vivre et lutter ! » N'est-ce pas lui aussi qui écrivait dans *les Cygnes noirs :*

Je me sens l'énergie et les efforts anciens
Des ancêtres obscurs et graves de ma race...

Léon Bocquet est capable le même jour d'un rêve de tendresse, d'un rêve tout de poésie et d'un geste de fierté. Il l'a prouvé déjà. Quand il était à l'Université et qu'on groupait les jeunes étudiants dans ces sous-sols enténébrés qu'on appelait les *Universités populaires*, Léon Bocquet a refusé de prêter son nom. Quand, au moment de l'affaire Dreyfus, on fit appel à sa plume pour tracer certaines lignes que sa conscience ne pouvait pas lire... il garda un silence éloquent, réservant

pour des œuvres plus saines et des plaidoyers plus nobles toutes les forces de son talent.

Léon Bocquet est de ceux dont la vie compte déjà de belles pages, de ces pages qui s'impriment avec des caractères bien trempés et qui ne relatent que de belles attitudes.

Et ceci est une consolation à cette époque où des hommes, déjà illustres ou capables de le devenir, sacrifient à la légère, sans honte et sans raison, leurs idées et leur conscience, aux idées et à la fantaisie des autres. Léon Bocquet est toujours demeuré jaloux de son indépendance. Sa vie est aussi belle à lire que son œuvre.

Il y a dix ans, angoissé au seuil de la carrière, il pouvait se demander comme le poète lorrain :

Manquerai-je au destin que vous m'avez marqué,
Ou mon nom vivra-t-il entre les noms célèbres ?

Aujourd'hui, il peut ajouter avec le même poète, les yeux perdus vers les étoiles où sa muse cherche souvent l'inspiration :

Seigneur ! interrogez mon œuvre. Elle répond
Que mon labeur fut grand et mon âme sincère...

MARC SANGNIER

Vers la fin de sa vie, George Sand écrivait à Barbès : « Ma vie a été triste. Elle est et elle sera toujours pleine d'atroces déchirements. » — Il me semble que Marc Sangnier pourrait répéter les mêmes mots, mais en se frappant la poitrine et en disant très haut : *Meâ culpâ*...

Il a été le papillon de nuit qu'attire la vive clarté, mais qui se brûle les ailes et tombe lamentablement... Il a voulu refaire des expériences qui ont été faites et refaites mille fois. Il a voulu fondre dans le même creuset le rêve et la réalité, la chimère avec la raison, les conceptions les plus idéales avec les réalités les plus grossières. Il a voulu réunir dans une immense fraternité chrétienne les cœurs les plus riches d'amour et de dévouement avec les cœurs les plus vides de sens moral et d'idées généreuses... Il a oublié que le drapeau de la *Démocratie chrétienne* n'est pas celui avec lequel on entraîne le peuple au ving-

tième siècle. Le peuple, aujourd'hui, acclame volontiers la Démocratie qui ne lui octroie que des avantages, mais il rejette catégoriquement la morale chrétienne qui lui rappelle trop ses devoirs...

Marc Sangnier n'a pas cru à la désillusion de ses prédécesseurs. Il a ri au nez de ceux qui avaient, comme lui, suivi le chemin de la Démocratie, la croix dans une main, tous les principes de morale chrétienne dans l'autre. Il s'est cru supérieur à ceux qui revenaient, désolés, écœurés, de leur promenade à travers la foule en disant : Les chemins sont glissants par là... Prenez garde de ne pas vous laisser entraîner au delà des rives explorées...

*
* *

Sur terre, chacun de nous a sa marotte. C'est incontestable. Mais la marotte devient parfois obsédante. Ce fut le cas pour Marc Sangnier.

Dès l'adolescence, il témoigne d'un désir immodéré pour l'action sociale. Il ne rêve pas d'offrir sa vie et son cœur à Dieu derrière les portes d'un cloître, mais il désire donner au peuple malheureux, souffrant, mal éclairé, trop délaissé, tout ce qu'il a de plus cher : sa vie, son cœur, son activité. Il lit toutes sortes de misères et d'injustices dans le passé et voit l'avenir rempli de ses rêves bleus... de ses rêves à lui... La joie rayonne dans son cœur chaque fois qu'il peut remuer une idée, disséquer un discours, instruire sur un texte, critiquer une loi, une institution...

Toutes les questions sociales sont envisagées, étudiées, retournées, analysées par ce jeune cerveau tumultueux et bouillonnant. Il n'y a pas un discours retentissant, pas une question économique de la veille qui ne soient critiqués. Marc Sangnier parle de tout et sur tout, un peu à la dérive peut-être, sans ordre et sans méthode, mais avec faconde, avec maestria et avec un véritable talent d'improvisateur. Ses auditeurs, ce sont les « grands », ceux qui, dans les collèges, se recrutent parmi les philosophes et les rhétoriciens. Sa tribune, il la plante au hasard, dans la cour de récréation, à l'ombre d'un arbre, contre une balustrade ou dans une encoignure. Le décorum lui importe moins que l'œuvre à poursuivre... Ce que désire le jeune propagandiste, c'est grouper des adhérents à ses conceptions, c'est intéresser à ses propres idées d'apostolat social des camarades qui ne pensent qu'à jouer et ne voient la vie que de très loin ou de très haut, derrière le mépris qu'ils ont pour tout ce qui leur parle d'effort et de rixe pour plus tard... Déjà on devine en Marc Sangnier un apôtre véritable qui va semer, *larga manu*, tous les trésors de charité dont son cœur déborde.

Le directeur du collège Stanislas, M. l'abbé Leber, pour encourager le prosélytisme de Marc Sangnier, met à la disposition du jeune orateur une salle basse et abandonnée, reléguée dans un coin de l'établissemennt. Désormais les causeries de Marc Sangnier prennent la forme de véritables discours. Les élèves se pressent plus nom-

breux autour de leur chef. Des réunions s'organisent à jour fixe. Chaque vendredi, de midi à une heure, on se groupe, on se serre, on se bouscule. Marc Sangnier parle devant une génération pleine de zèle et d'ardeur, devant des énergies latentes qui se lèveront demain... Il prépare des militants pour les luttes sociales. Devant tous ces jeunes gens un ouvrier de Lille vient parler un jour de l'éternelle question sociale. Le mot « misère » voisine avec le mot « justice »... C'est un enthousiasme indescriptible chez tous ces jeunes cœurs, trop ignorants encore des réalités de la vie pour ne pas se laisser griser par les sophismes égalitaires. — Quelques familles s'inquiètent d'un tel état d'esprit et se plaignent. Fermera-t-on la salle de réunion ? Cruelle énigme. On finit par tergiverser tant et si bien que Marc Sangnier, alors élève de mathématiques spéciales, conserve la véritable direction morale de l'établissement.

Élève de Polytechnique en 1895, Marc Sangnier continue de semer ses idées démocratiques. Il organise des réunions publiques et contradictoires entre élèves. On y parle du rôle social de l'officier, de l'influence que l'ingénieur peut avoir sur la marche de la civilisation, des devoirs vis-à-vis des classes ouvrières.

Nommé sous-lieutenant à Toul, Marc Sangnier réunit autour de lui de nouveaux adeptes.

Pendant ce temps, les premiers disciples, ceux du collège Stanislas, disséminés dans la société, continuent leur action. Ils la répandent aux quatre coins de Paris. Ils ont leurs salles, leurs centres

d'études. Ils font appel aux concours les plus divers. Ils font venir, pour leur apporter la parole sainte, tour à tour le P. Janvier et un membre quelconque du Conseil supérieur du Travail. — Ils ont leur revue aussi : *le Sillon*, fondée par Paul Renaudin. Bien vite, sous la direction exclusive de Marc Sangnier, les tendances littéraires de la revue font place aux seules tendances démocratiques. En 1902, sous la direction effective de Marc Sangnier, *le Sillon* devient une revue de combat. — En 1905 paraît le premier numéro de *l'Eveil démocratique*. On le colporte aux portes des églises et sur le quai des gares. Pour le répandre, des sillonnistes convaincus se constituent volontiers camelots à manchettes, à gilet blanc, et à chapeau melon. *L'Éveil démocratique* prend un essor rapide. On l'achète d'abord par curiosité. On l'achète bientôt par habitude. Il paraît maintenant tous les dimanches. Le mouvement s'étend rapidement. Des quatre coins de Paris il gagne les quatre coins de la France. Il fait comme la tache d'huile : il gagne régulièrement dans toutes les directions. — Après les journaux ce sont les affiches. Elles annoncent des conférences, des congrès, la création d'œuvres populaires, d'instituts ouvriers. A l'Alcazar d'Italie, le député Buisson et Marc Sangnier échangent des propos très vifs. Bientôt à Épinal M. Lapicque offre au chef du *Sillon* l'occasion d'exercer son talent de controverse. Plus tard, à Roubaix, Jules Guesde fulmine contre l'œuvre du *Sillon*. — Le *Sillon* est désormais bien vivant. Son groupement ne passe

plus inaperçu. C'est une force avec laquelle il faut compter. Les congrès, d'ailleurs, prouvent mieux que tout le reste la vitalité du *Sillon:* En 1902, à Paris, il a 75 congressistes. En 1903, à Tours, il y en a 300. En 1904, à Lyon, 1.000. En 1905, à Paris, 1.100. En 1906, le chiffre atteint 1.503. En 1908, il s'élève jusqu'à 1.894.

Entre temps, et bien que les groupements sillonnistes se l'arrachent comme conférencier, Marc Sangnier dont l'activité est inlassable publie quantité de tracts et brochures : *l'Esprit démocratique*, *la Lutte pour la démocratie*, *la Vie profonde*, *l'Éducation sociale du peuple*, etc...

Désormais Marc Sangnier est l'homme dont on parle, le chef d'un parti en vedette, une sorte de prophète qui annonce l'avènement d'une ère nouvelle de régénération sociale. — Les uns le regardent avec amour. Les autres, avec frayeur. D'autres, avec mépris tout simplement, comme on considère un illuminé. Mais tout le monde le regarde avec curiosité...

Aujourd'hui Rome a parlé : la curiosité est passée...

*
* *

Les idées de Marc Sangnier sont reléguées maintenant dans le musée des idées qui ont vécu... Il faut les considérer comme des transitions de la pensée humaine toujours tourmentée par l'avenir et le « meilleur devenir ».

L'œuvre de Marc Sangnier s'est effondrée

comme s'effondre toute institution humaine que l'on prive des supports naturels, pour ne l'appuyer que sur le peuple. D'autres, avant Marc Sangnier, ont flirté avec la révolution des tendances... Ils ont échoué comme lui.

L'œuvre a croulé. Mais l'architecte reste... J'avoue que ce dernier m'a semblé souvent orgueilleux, bizarre et déconcertant.

Comme beaucoup, j'ai vu en Marc Sangnier une sorte d'arlequin pour l'usage des foules, un homme très souple sur le tremplin politique et très adroit sur le tapis de la diplomatie, un homme capable d'obtenir à la fois l'approbation des catholiques et des révolutionnaires, capable de se trouver parfaitement d'accord avec ses contradicteurs opposés. En un mot, Marc Sangnier savait parfaitement concilier les oppositions et se concilier surtout l'amitié de tous.

Il faut signaler ce petit travers que tout le monde connaît. Mais il faut aussi rendre hommage à l'homme que fut Marc Sangnier, en tant que citoyen. Il fut un propagandiste convaincu, inlassable et désintéressé. Au lieu d'employer sa fortune à jouir en égoïste comme font tant de jeunes gens modernes, il eut le courage de se jeter dans la bataille. Il savait qu'il y avait des coups à recevoir, des injures à supporter, pas ou presque pas de consolations à emporter. Il entra quand même dans la lice, donnant des deux mains pour son œuvre, ouvrant son cœur pour ses amis.

Quand sa condamnation vint de Rome, il eut le geste qu'il devait avoir : il baissa la tête. On

aurait aimé qu'il fît moins pompeusement sa soumission et qu'il signât cet acte d'un coup de plume net, absolu, sans regrets, sans réticences... Mais il n'en est pas moins vrai que Marc Sangnier n'est pas devenu le révolté que les socialistes espéraient voir surgir...

Cet acte de soumission le grandit aux yeux de tous. Si le geste est sincère et durable, Marc Sangnier méritera l'estime de ses pires détracteurs.

AMÉDÉE PROUVOST

Il y a quelques années, François Coppée, affaibli déjà par la maladie, mais toujours curieux du mouvement littéraire, me montra un recueil de poèmes qui portait ce titre symbolique : *l'Ame voyageuse*. Il me dit : « Si vous n'avez pas encore lu ça, prenez... C'est le livre d'un jeune, mais d'un jeune qui a du talent et qui tôt ou tard enfoncera les portes de la renommée. »

J'ai pris; j'ai lu; j'ai admiré. Ces vers délicats, pleins de souffle généreux et de douceur, étaient signés : *Amédée Prouvost.*

Plus tard, d'autres livres du même auteur s'ouvrirent sous mes yeux. Ils portaient des titres étranges : *le Poème du travail et du rêve*, *Sonates au clair de lune*... Mais ils exhalaient le même parfum, la même fraîcheur. Ils avaient la même jeunesse, le même élan, la même couleur. On sentait passer, à travers ces pauvres mots emprisonnés dans le rythme de la poésie, du souffle, de l'enthousiasme, du cœur et beaucoup de douceur.

Un jour j'entrevis la physionomie de ce poète auquel François Coppée, le maître incontesté, avait prédit un avenir brillant. Je ne fus point déçu : une belle tête fièrement campée, aux traits fins, harmonieux, à l'œil doux, rêveur, très bleu, très limpide, avec une légère teinte de mélancolie. Sur le front large et sans rides les cheveux blonds ondulaient mollement, souples et frisonnants, avec une teinte pâle vers les tempes... La lèvre supérieure portait fièrement deux jolies moustaches d'officier, mais la lèvre inférieure, légèrement railleuse, retombait à chaque sourire sur un menton, osseux et volontaire.

La main était franche comme le regard. Elle s'offrait avec grâce et se serrait avec affection. Oh ! comme je comprends Jules Lemaître qui écrivait hier en parlant d'Amédée Prouvost : « J'ai gardé le souvenir d'un grand jeune homme blond, élégant, très doux, et qui me plut tout de suite par un charme d'intelligence, de franchise, de cordialité. »

Hélas ! douceur, activité, talent, pureté du cœur et des yeux, Dieu a jeté tout cela dans la tombe !... François Coppée avait prédit une moisson florissante, lourde d'épis et de bon grain... Dieu l'a réclamée pour lui et l'a fauchée avant qu'elle ait eu le temps de mûrir.

En 1902, un soir de mélancolie, Amédée Prouvost écrivait :

Le jour de la Fête des morts,
Lorsque les cloches en prière
Lanceront leurs tristes accords
Dans le ciel gris du cimetière,

Quand les feuilles d'un tapis d'or
Recouvriront l'humide terre,
Et que les restes de mon corps
Dormiront sous la froide pierre,

Viens, les yeux tout baignés de pleurs,
Cueillir quelques modestes fleurs,
Pâquerettes ou chrysanthèmes....

...Les fleurs ont poussé sur le tombeau du poète. — Comme le dit M. Lecigne dans le beau livre[1] qu'il a consacré à la mémoire d'Amédée Prouvost : « Elles embaument autour de ce marbre blanc. Elles invitent à la tristesse, car elles disent la vanité des meilleures joies et la fragilité des jeunes gloires : elles consolent aussi parce qu'elles semblent la parure d'une âme qui fut généreuse et douce, et le symbole d'un souvenir qui demeure sans tache. »

Amédée Prouvost est né à Roubaix. Tout jeune il fut enlevé par le tourbillon de la vie active et fiévreuse de la ville industrielle. Appelé à diriger une importante industrie, il sut fleurir sa carrière, décorer de poésie et d'idéal le labeur abstrait et matériel de chaque jour.

Il est assurément le premier poète qui sut exprimer en vers les menus spectacles de la ville industrielle, les visions noires des ateliers, les scènes bruyantes de la rue, les entrées et les sorties de l'usine, les longs défilés des ouvriers. Il fut le premier poète qui songea à glorifier la beauté et la grandeur du travail industriel.

1. *Amédée Prouvost*, par C. Lecigne, Bernard Grasset, éditeur, Paris, 61, rue des Saints-Pères.

S'il est à l'usine, il note rapidement, sur ses genoux, les détails qu'il aperçoit :

Dans l'enchevêtrement multiple des courroies,
Les longs arbres de couche alésés et brillants
Tournent, le jour entier, sur des paliers brûlants
Et meuvent les volants qui sifflent et giroient.

Les cardes à tambour, qui laminent leur proie,
Ont leurs rouleaux couverts d'un léger duvet blanc
Et la bobine au banc étire, en l'enroulant,
La laine qui, dans l'air, en flocons fins poudroie.

Si, du haut d'un balcon ou d'une terrasse, il jette les yeux sur la ville de Roubaix où s'agitent des milliers de vies humaines, il s'écrie avec amour[1] :

Ville énorme, grand corps aux vertèbres de fer,
Ton sol, pareil aux durs rochers que bat la mer,
Tremble au trépidement des machines brutales.

O cité, ton renom s'étend à l'univers,
Et je veux exalter ta grandeur en mes vers,
Ville des artisans, ô ma ville natale !

. . . . . .

Sur le pavé boueux et luisant de ses rues,
Des foules d'ouvriers aux ateliers se ruent,
Humaine fourmilière ivre d'activité.

Le travail émouvant dans sa noble puissance
Enveloppe ses murs de poésie intense
Et change sa laideur en une âpre beauté !

1. *Pages choisies et inédites* d'Amédée Prouvost. Préface de Jules Lemaître, Grasset, Paris.

Quand il pouvait s'éloigner de Roubaix, il s'envolait avec joie vers les horizons bleus, vers les pays de rêves où le soleil radieux met sur la nature comme une robe de fête.

A l'âge de seize ans, Amédée Prouvost part pour Carthage. Il ne s'attarde pas dans les hôtels mais va rêver longuement à l'ombre des ruines qui demeurent là comme le témoignage de la grandeur antique. Il s'emplit l'œil de lumière et de chimères qui alimenteront, chaque jour, son lyrisme

En 1898, Amédée Prouvost part pour l'Allemagne. Il y séjourne. Il se promène, mélancolique, sur les rives du Rhin, autour des vieux pignons et des vieilles maisons allemandes. Il va d'Aix à Cologne, de Cologne à Bonn. Il observe, il écoute. Rien ne lui semble indifférent. Il prend des notes en courant, s'emplit l'œil de visions brèves mais exactes qui renaîtront plus tard en une fantaisie rimée spirituelle et ironique, que Nadaud aurait certainement aimé de mettre en musique :

Raides comme des automates
Et coiffés de casquettes plates,
Blanches, vertes, rouge écarlate,

Les blonds étudiants allemands
Se promènent très dignement
En impeccable alignement ;

Ils ont un visage sévère
Estafilé par la rapière,
Souvenir universitaire.

Parfois le tranchant instrument
Leur a enlevé — c'est charmant !
Le nez presque complètement...

Assis du soir jusqu'à l'aurore
Autour d'une table sonore,
Ils boivent et boivent encore.

Et sous leurs mentons balafrés
Circulent les grands pots de grès
Où mousse le *Pilsen* doré.

Plus tard Amédée Prouvost s'embarque pour l'Orient. Il visite Alexandrie, le Caire, s'arrête un moment au pied des Pyramides qu'il trouve sans charme et part pour Jaffa et Jérusalem.

La ville sainte l'enchante. Il écrit à sa mère : « Hélas ! que n'ai-je la plume de Loti ! et que de fois je gémis et je me plains de ne pouvoir rendre tout ce que je sens dans ce voyage ! »

Il part à l'aventure dans la vallée de Josaphat, sur le bord du Cédron, vers le jardin de Gethsémani ! Ce fut pour le poète un instant d'émotion poignante :

L'astre est à son déclin : un funèbre silence
Sur les sépulcres juifs de Josaphat s'étend;
Et, de Jérusalem, l'âpre sentier descend
Vers la montagne sainte et la vallée immense.

... C'était un même soir, sous le poids de l'offense,
Que le Christ s'en alla, gémissant et pleurant,
Vers le Gethsémani, par delà le torrent,
Pour reposer son corps, son âme et sa souffrance...

A son retour à Roubaix, Amédée Prouvost met de l'ordre dans son énorme collection de notes et

d'impressions. Son rêve est d'immortaliser en vers les mille féeries lumineuses de l'Orient. Mais la tâche est trop dure pour lui. Si la pensée rayonne de vitalité, le corps tout entier craque et s'affaisse sous les coups d'un mal qui ne pardonne pas... Le jeune poète se fatigue. Ses yeux luisent de fièvre... Bientôt il tombe, harassé, n'ayant pu qu'ébaucher son œuvre, au seuil même d'une vie qui devait être belle et riche de renommée.

*
* *

Amédée Prouvost fut un poète du foyer, à l'âme infiniment tendre et douce. Il disait un jour :

Je fus heureux plus que personne.
Le ciel me fit une couronne
De ces fleurs qu'on appelle sœurs,
Car les sœurs sont vraiment des fleurs.

Des fleurs aimables et gentilles
Que le bon Dieu donne aux familles,
Afin d'en faire la beauté
Et le soleil et la gaîté.

Un autre jour il ajoutait, en s'adressant à sa mère :

Vous fûtes l'ange doux de mon adolescence !...
Aux regards inconnus qui nous voyaient passer
Quand j'inclinais tremblant, vers vous, ma confidence,
Nous avions l'air ému de nouveaux fiancés.

Une autre fois encore il fredonnait, en jouant avec sa fille :

Ma Béatrice aux boucles blondes,
Enfant au rire de corail,
Tes yeux d'un bleu de vieux vitrail,
Tes yeux bleus reflètent des mondes.

Fais-moi de tes petits bras nus
Un collier qui bien fort m'enserre,
Puis conte-moi de ta voix claire
Une histoire à mots ingénus.

D'abord, dis-moi combien tu m'aimes,
Si tu m'aimes plus que le chien,
Le vieux chien qui dort au jardin,
Plus que tes beaux jouets eux-mêmes,

Plus que ta poupée à l'œil noir
Qui s'appelle Yvonne ou Jeannette,
Que tu berces dans sa couchette
Comme une maman chaque soir.

Tu m'aimes plus que tout cela,
Tu l'as dit, je viens de l'entendre,
Petit ange, et ton baiser tendre
A l'instant me le révéla.

Aussi, lorsqu'on a lu les œuvres d'Amédée Prouvost, lorsqu'on a pénétré l'intime de cette vie si bien mise en lumière par M. C. Lecigne, on comprend que la mort du poète roubaisien fit couler des larmes brûlantes et ouvrit des douleurs insondables.

Si la ville de Roubaix, reconnaissante au poète qui a si bien chanté son activité fébrile, élève un jour un monument à Amédée Prouvost, il faudra

que ce monument soit tout simple et très pur de igne : une stèle de marbre blanc, mais une stèle risée, avec l'effigie du poète en médaillon. Le arbre blanc rappellera la pureté de cette vie oute de douceur et d'idéal, et le sommet brisé sera le symbole de cette vie féconde mais inachevée.

TABLE

	Pages.
Maurice Barrès	1
Henry Bordeaux	13
Henry Maret	22
François Fabié	29
Emile Faguet	35
Paul Déroulède	45
Georges Clémenceau	51
Jules Lemaître	63
Jean Aicard	73
René Doumic	80
Maurice Mæterlinck	89
René Bazin	99
Jean Lionnet	109
Octave Mirbeau	115
Achille Paysant	124
Monseigneur Duchesne	132
Jean Saint-Yves	142
C. Lecigne	148
Henry de Régnier	157
Pierre Loti	166
Auguste Dorchain	180
Judith Gautier	189
Paul et Victor Margueritte	199
Jacques Normand	209
Édouard Drumont	218
Jean Richepin	229
Adolphe Brisson	237
Émile Driant	245
Henry Bernstein	251
Jules Claretie	259
Jean Jaurès	265
Léon Daudet	274
Léon Bocquet	283
Marc Sangnier	289
Amédée Prouvost	297

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 10 février mil neuf cent treize

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour

BERNARD GRASSET

3415

Dernières publications de la Librairie BERNARD GRASSE
61, rue des Saints-Pères. PARIS

GUSTAVE BABIN :
Au Maroc, par les Camps et par les Villes. . . . 3 50

AUGUSTE BAILLY :
Les Chaînes du Passé. . . 50

EMILE BAUMANN.
L'Immolé, roman, *ouvrage couronné par l'Académie française* 3 50
— **La Fosse aux Lions**, roman. 3 50

Vte HENRI DE BORNIER :
Œuvres complètes . . . . 10 fr.

LOUIS BERTRAND :
Le Livre de la Méditerranée, ... 3 50

ALFRED CAPUS :
Les Mœurs du Temps. . 3 50

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :
Monsieur des Lourdines, roman, (*Prix Goncourt*) 3 50

RENÉ GILLOUIN :
La Philosophie de M. Henri Bergson 3 50

ABEL HERMANT :
Essai de Critique 3 50

LÉON LAFAGE :
Par Aventure, roman. . . 3 50
— **La Chèvre de Pescadoire** 3 50
— **Le Bel écu de Jean Clochepin** 3 50

EVELYNE MONCŒUR :
L'Incomparable . . . . .

JACQUES MORIAN :
L'Epreuve du Feu, roman
— **Une Passion**, roman. . .
— **Le Tournant**, roman. . .

CHARLES PEGUY :
Œuvres choisies. . . .

EMILE POITEAU :
Vers la lumière . . . .
— **La Meilleure des Parts.**

PAUL REBOUX et CHARLES MULI
A la Manière de... (2e série) . . . . . .
— (nouvelle série). . . . . .

JEAN RENAUD :
Les Errants, roman colonial. . . . . .

ETIENNE REY :
De l'Amour : *Prix des « 45 »*. . . . . .

GASTON RIOU :
Aux Ecoutes de la France
vient (introduction de E Faguet). . . . . .

A RODIN :
L'Art, entretiens réunis par Paul Gsell.
broché . . . . . .
relié 1

ANDRÉ SAVIGNON :
Filles de la Pluie (*Prix Goncourt*). . . . . .

Collection " LES ÉTUDES CONTEMPORAINES "
Chaque volume in-18 jésus. . . . 2 fr.

E. FAGUET, de l'Académie Française :
Le Culte de l'Incompétence, 14e édition.

PIERRE LEGUAY :
La Sorbonne, 4e édition.

E. FAGUET, de l'Académie Française :
... **Et l'Horreur des Responsabilités.** (Suite au *Culte de l'Incompétence*).

***

Les Fonctionnaires, 5e éd.

CAPITAINE D'ARBEUX :
L'Officier contemporain, 6e éd.

DOCTEUR GRASSET :
Le Milieu Médical et la q tion Médico-Sociale.

PAUL VUILLAUD :
La Crise Organique de l'Eg en France, 4e édition.

GEORGES GUY-GRAND :
La Philosophie nationalist
— **La Philosophie syndicalist**

ÉTIENNE REY :
La Renaissance de l'Org français.

IMP. RENAUDIE, 18, RUE DE SÈVRES. — PARIS.

BINDING SECT. JUL 4 1974

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
296
P65
1913

Poiteau, Emile
Quelques écrivains de ce
temps